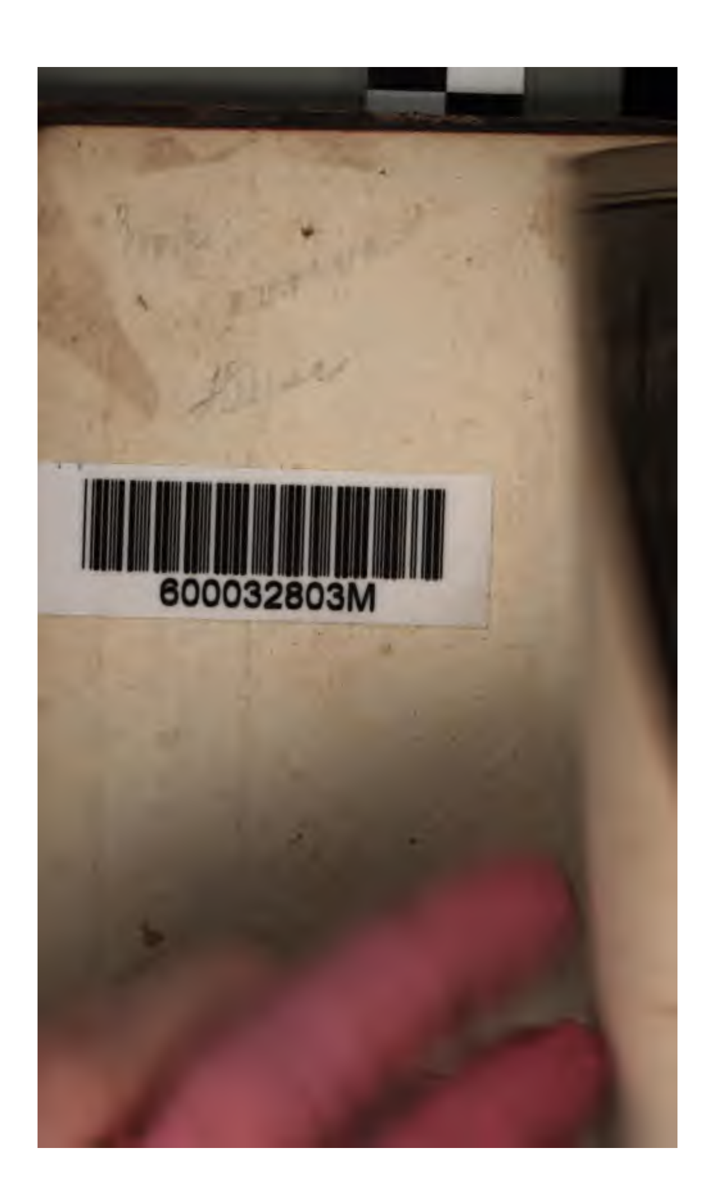
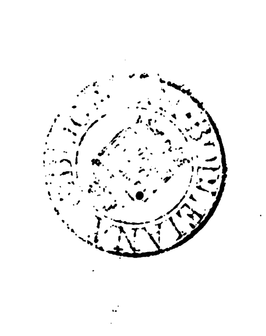



600032803M







Joseph Marchand inv. M. Madl. Marchand Sculp.

Columbus betrit Zum ersten male die von ihm entdeckte neue Welt.

Colomb pour la premiere fois met pied à terre dans le nouveau monde qu'il a découvert.

La Découverte de l'Amérique

pour

l'instruction & l'amusement

des Enfans

& des jeunes gens.

Par

Mr. Campe,

Conseiller de S. A. S. le Prince régnant d'Anhalt-Dessau;

traduite de l'Allemand

par

Mr. Junker,

Professeur & Censeur royal à Paris.

Premiere Partie.

Avec un frontispice en taille douce & des Cartes.

A Hambourg, MDCCLXXXII.

Chez Charles Ernst Bohn.



Avant-propos du Traducteur.

Seroit-il vrai, comme le prétend un Homme d'Esprit, *) que c'est la Nature seule qui fait les Hommes de bien ainsi que les grands Hommes? que dans les Educations les plus soignées il n'est encore né aucuns fruits sous la main des Cul-

*) Voyez les *Réflexions détachées sur les Traités d'Education*, dans le *Mercure de France*, No. 9. Samedi 2 Mars 1782.

Cultivateurs les plus habiles? & qu'il ne ſaudra croire à l'Education qui d'un ſujet mal né fait un Homme de bien, que quand l'Art de la culture aura changé le chardon en roſe, & l'abſynthe en une plante douce & exquiſe?

On ne pouvoit haſarder des aſſertions auſſi déſolantes pour la Société, & auſſi contraires aux idées que l'on a eues dans tous les tems des effets d'une bonne ou d'une mauvaiſe Education, qu'en ſuppoſant que les hommes naiſſent réellement les uns avec des penchants vertueux, les autres avec des inclinations perverſes, & qu'il n'eſt pas moins inpoſſible de réprimer ou corriger l'inſtinct qui nous entraîne vers le mal, que de dépraver celui qui nous

porte

porte au bien. En effet, l'Auteur des *Réflexions détachées* soutient, que les hommes de bien se font eux-mêmes, que la Nature produit les assassins, & que rien ne les réforme: de même que la flamme tent à s'élever, & le corps grave à descendre, sans que rien puisse changer ces déterminations naturelles.

Cependant, sur quoi ces suppositions sont-elles fondées? Et sur-tout, comment cet Auteur nous prouvera-t-il qu'il y a des hommes méchants par leur Nature?

„C'est, dit-il, que l'homme né bon, ne peut être rendu méchant que par un homme méchant, & qu'en remontant toujours pour trouver le principe de la corruption, il faudra bien s'arrêter en der-

niere analyſe à un ſujet corrompu de ſoi-même.“

Mais d'abord il n'eſt pas vrai, que la corruption ſoit toujours & néceſſairement l'ouvrage de la méchanceté; l'imprudence & l'imbécillité peuvent produire les mêmes effets. D'ailleurs il eſt évident, que le raiſonnement de l'Auteur ne tombe que ſur des Hommes faits, tandis que l'Education, au contraire, n'a en vue que des Enfants, c'eſt-à-dire des Créatures ſans volonté déterminée, qui ne font paroître, à cette premiere Epoque de leur vie, que des appétits vagues, néceſſités par leurs beſoins phyſiques, & cette ſenſibilité aux impreſſions agréables & douloureuſes, dont dépend eſſenciellement leur conſervation.

vation. Mais l'activité commence-t-elle à ſe développer en eux? S'ils montrent alors des affections intéreſſées & relatives à leur propre bien-être, on voit auſſi en même tems germer dans leurs cœur toutes les affections ſociales — Attachement pour ceux qui leur ſont utiles, Diſpoſition à rendre ſervice, Bienfaiſance, Libéralité, Participation aux plaiſirs & aux peines de leurs ſemblables, Compaſſion pour les malheureux, Empreſſement à les ſecourir, &c. Telle eſt, on oſe le dire ſans crainte d'être démenti par l'expérience, telle eſt l'Enfance en général, lorſque l'ineptie de ſes guides ne tend point à contrarier la marche de la Nature.

L'obſervateur ſage ne voit donc nulle part des enfans mal nés ; il ſent qu'il étoit auſſi impoſſible à la Sageſſe éternelle de mettre dans nos ames des penchants décidément pervers, qu'il l'eſt à un ouvrier habile & honnête d'employer de mauvais matériaux dans la compoſition de ſes ouvrages. Il plaint donc ſincérement l'aveuglement, la mauvaiſe foi, ou la mauvaiſe humeur des Sophiſtes, depuis Hobbes jusqu'à l'Auteur des *Réflexions détachées*, qui font chaque jour de nouveaux efforts d'eſprit, pour nous perſuader que la moitié de l'Eſpece humaine, au moins, apporte en naiſſant ſur le front le ſceau du crime & de l'iniquité, qu'on tâcheroit inutilement de prévenir les effets de cette réprobation na-

naturelle, & qu'on ne peut, en un mot attendre de ces infortunés Coupables que tout mal & toute injuſtice. Mais en rejettant loin de lui ces idées affligeantes, il n'en reconnoît pas moins, que la force des inclinations imprimées dans nos ames par la Main du Tout-Puiſſant, peut être plus ou moins grande, ſuivant la diverſe conſtitution des Individus: différence qui produit celle des grands hommes en tout genre, & des hommes ordinaires. Il conçoit, que cette énergie répartie d'abord également entre toutes les affections de l'ame, peut acquérir accidentellement plus d'intenſité du côté des affections intéreſſées que du côté des affections ſociales, & même s'affoiblir peu à peu dans celles-ci

au point que les premieres dominent ſeules & faſſent de l'homme ce qu'il n'étoit pas par ſa nature — un mauvais ſujet, un ſcélérat, un monſtre. Enfin il conçoit, qu'il eſt tout auſſi poſſible de rectifier les inclinations d'un Enfant, lorsque par l'incurie ou la ſottiſe des pere & mere (ou de n'importe quels autres agents) elles ont pris une fauſſe direction, qu'il l'eſt de redreſſer la tige d'un jeune arbre, que des cauſes accidentelles ont fait plier.

En conſequence, le véritable problême à propoſer paroît donc être celui-ci: Conſerver à l'Enfant tous ſes penchants innés, (car il n'en a pas un qui ne lui ſoit néceſſaire ou pour ſon propre bien-être, ou pour celui de ſes ſemblables;) l'accoûtu-

mer à ne les ſuivre que ſous la conduite de la raiſon; établir un jüſte équilibre entre les affections intéreſſées & les affections ſociales; leur donner à toutes le dégré dénergie, dont elles ſont ſuſceptibles par la conſtitution de l'Individu; empêcher qu'aucune ne dégénere en paſſion funeſte: & à l'aide de ces données *faire de l'Enfant* (non pas un Prodige, mais) *un Homme & un Citoyen.*

Chercher la ſolution de ce problême dans l'Education, c'eſt, dit notre Auteur Bel-Eſprit, prétendre lui faire faire des Miracles; il faudroit, pour les opérer, des Agents d'une perfection infinie; Fénélon a eu raiſon de faire deſcendre des Cieux la Sageſſe, & de placer Télémaque

ſous

ſous ſon Egide. — Ne faiſons point ſi légérement la ſatyre de l'Humanité; ce Miracle, ſi c'en eſt un, l'Education l'opérera certainement. Voudroit-on ravaler la condition des hommes au deſſous de celle des brutes? Eh, qui ignore les effets magiques, que l'Education produit ſur celles-ci! N'eſt-ce pas elle, qui a apprivoiſé ce Lion? qui a fait de cet Eléphant un Domeſtique utile & docile? qui a appris à ce Chien, exemple de fidélité, à ſacrifier ſes penchants & ſes goûts les plus vifs aux déſirs & à l'amuſement de ſon Maître? & qui a dénaturé le charactere de ce Chat au point de s'habituer à vivre & ſe jouer familiérement avec ces petits oiſeaux, ſans jamais chercher à leur faire le moindre mal?

mal? *) Si l'Education peut transformer ainsi les bêtes, & leur donner des mœurs si contraires à leur caractere naturel, son pouvoir sur les Enfants doit être d'autant plus grand, qu'il ne s'agit plus de changer le penchant naturel, mais seulement de le diriger vers son véritable but. Il ne faut point de miracle, pour empêcher un jeune arbre de se courber. Ne sentira-t-on jamais, qu'un enfant encore au berceau peut déja contracter des vices, & que l'Education,

*) J'ai vu un Coq, un Chat & une Souris manger paisiblement & habituellement dans la même assiette; ce chat, d'ailleurs, faisoit continuellement la guerre aux autres souris.

tion, pour produire tout son effet, doit commencer avec l'existence même de l'Enfant?

Sans doute, dans le grand nombre de ceux qui se mêlent de former la Jeunesse, il y en a peu qui aient les qualités nécessaires à un Instituteur, & les exemples d'éducations manquées ne sont, malheureusement, que trop fréquents. Mais il se trouve aussi des Hommes capables à tous les égards de bien remplir les nobles & pénibles fonctions de cet Etat, & qui effectivement s'en acquitent avec autant de zele que de succès, lorsqu'ils ont le bonheur d'avoir à faire à des Parents assez raisonnables, pour entrer parfaitement dans leurs vues. Hommes respectables! les services essen-

eſſenciels que vous rendez non-ſeulement à des Individus, à des Familles, mais à la Société, mais à l'Humanité entiere, vous devroient mériter des ſtatues, ou du moins la plus vive reconnoiſſance; mais hélas! trop ſouvent on ne vous paye que d'ingratitude.

Au nombre de ſes Inſtituteurs d'un mérite éminent, l'Allemagne compte avec raiſon M. CAMPE, Conſeiller du Prince régnant d'Anhalt-Deſſau. La Maiſon d'éducation qu'il a établie à Hambourg, jouit de la plus haute réputation; & les Ouvrages également agréables & utiles qu'il a publiés en faveur de la Jeuneſſe, ont eu un ſuccès complet. Je puis me diſpenſer de parler de l'eſprit & du but de

ces

ces Ouvrages ; on connoîtra l'un & l'autre, en lisant la Préface de l'Auteur, dont je n'ai supprimé que ce qu'il y a de relatif à la partie typographique de l'Original, & au brigandage des Libraires.

Quand à cette Traduction, j'ai cru la devoir rapprocher de l'Allemand autant que le permettoit le génie de la langue Françoise, & y mettre la plus grande correction. C'étoit le moyen de la rendre utile aux jeunes gens qui étudient l'une ou l'autre des deux langues.

A Paris, le 11 Mars, 1782.

Junker.

Préface de l'Auteur.

Je formai il y a quelques années, le projet de compoſer une ſuite de petits Ouvrages capables d'entretenir d'une manière utile & agréable l âge de l'Enfant & celui de la Jeuneſſe. Ce deſſein me vint dans l'idée voyant que nous manquions abſolument d'une pareille Collection faite avec ſoin & dans la vue particulière de ſervir à ces deux premières Epoques de la vie. Il s'agiſſoit principalement, pour y parvenir, du choix des matériaux, & de la gradation néceſſaire à obſerver ſoit pour les objets ſoit pour le Style, afin qu'ils fuſſent tellement adaptés à ce but unique, que les jeunes gens de chaque âge puſſent trouver ſucceſſivement dans ces livres leur inſtruction & leur amuſement. Or, c'eſt-ce que j'ai cherché à exécuter en partie, lorsque j'ai publié la *Petite Bibliotheque des Enfants*, & *Robinſon le Jeune* qui lui-même devoit précéder les Hiſtoires de *Colomb*, de *Cortez* & de *Pizarre*.

)( )(Ainſi

Ainſi les enfants qui ont lu, ou entendu lire mes précédents Ouvrages, ſont les ſeuls Lecteurs que j'ai eu en vue, lorsque j'ai rédigé celui que je donne aujourd'hui au Public. Je n'y ſuppoſe nulle part une maſſe d'idées plus conſidérable que celles qu'ils ont dû acquérir par la lecture des deux livres en queſtion; & ce que *Robinſon* aura laiſſé d'imparfait dans le développement de ces mêmes idées, ſera facilement achevé par *Colomb.* C'eſt auſſi la raiſon, pourquoi l'on trouvera le ſtyle de celui-ci plus élevé de quelques tons.

Mais à quoi cette hiſtoire de *Colomb* doit-elle préparer mes jeunes Lecteurs? A celles de *Cortez* & de *Pizarre*, qui la ſuivront immédiatement: & enſuite à une lecture qui me paroît de beaucoup plus utile pour la Jeuneſſe, je veux dire à celle d'un Recueil des Voyages, compoſé exprès pour eux — tel enfin que nous n'en avons point encore. C'eſt à la compoſition d'une Collection ſemblable, dans laquelle on ne ſuppoſera aucune notion géographique, coſmographique, hiſtorique & autre, qui n'ait

pu

pu s'acquérir facilement par la lecture des Ouvrages mentionnés ci-dessus & par le cours ordinaire des études, que je me propose de consacrer durant quelques années les heures de repos que me laissent mes occupations journalières: & en vérité il me semble que je ne puis jamais mieux employer ni d'une manière plus généralement utile ces moments de loisir, qui me sont accordés avec tant d épargne.

Car si quelque chose au monde peut être jugé capable de former un jeune homme, d'aggrandir sans peine & sans dégoût la sphère de ses connoissances sur le Monde & les Hommes, & de le prémunir de bonne heure contre ces rêveries amoureuses & ces sentiments romanesques que les livres à la mode semblent prendre à tâche de lui inculquer; si quelque chose, en un mot, lui peut donner un mépris salutaire pour ce jargon affecté de frivolité, de bel-esprit & de fausse délicatesse, dont ces livres dangereux sont remplis, & lui inspirer, au contraire, le goût des amusements honnêtes & profitables: c'est, n'en doutons pas,

un pareil Recueil de Voyages, où l'Auteur, ſoit pour le choix des Circonſtances, ſoit pour la Manière de les expoſer, auroit eu uniquement cet âge en vue.

Tel eſt le plan que je me ſuis fait, & dont ce livre peut être regardé comme la préparation néceſſaire.

On doit voir maintenant, pourquoi j'ai donné encore à cette Hiſtoire la forme du Dialogue. Si les Interlocuteurs interrompent moins ſouvent la narration principale, la raiſon en eſt facile à ſaiſir; c'eſt que j'étois moi-même moins ſouvent interrompu dans les récits que je faiſois à mes jeunes Eleves, dont cet Ouvrage n'eſt encore qu'une fidèle copie, parce que les jeunes gens y trouvoient plus rarement des paſſages qui euſſent beſoin d'être éclaircis.

Les ſources où j'ai puiſé cette hiſtoire étant pour ainſi dire dans les mains de tout le monde, j'ai cru qu'il étoit ſuperflu de les indiquer; mais les gens de goût connoîtront aiſément, que bien loin de les ſuivre au hazard, j'ai apporté, au contraire, la plus ſcrupuleuſe attention dans mon choix,

choix, adoptant tantôt l'une tantôt l'autre, ſuivant quelle me paroiſſoit plus pure. Dans les circonſtances douteuſes & où je n'ai cru trouver aucun motif valable de me déterminer, j'ai presque toujours laiſſé réſoudre la queſtion par un Homme qui vient tout nouvellement de fouiller & de débarraſſer les ſources de cette Hiſtoire avec toute la pénétration Angloiſe jointe à l'infatigable application d'un Allemand (*). Toutefois j'ai eu occaſion de relever de tems en tems quelques erreurs qui s'étoient gliſſées dans ſon livre, mais ſur des événements de peu d'importance.

J'ai avancé plus d'une fois dans mes Ouvrages le principe ſuivant: „Les Inſtituteurs, loin de découvrir à leurs Eleves le „côté vicieux de l'Humanité, doivent au „contraire apporter tout leur ſoin à le leur „déguiſer, crainte de réveiller en eux cette „idée: Puisque les autres hommes ſont „naturellement enclins à tant de vices, il „eſt donc injuſte d'exiger de nous que „nous

(*) *Robertſon*, Hiſtoire de l'Amérique.

„ nous faſſions exception à la regle." Mais on pourroit aujourd'hui me faire le reproche de m'éloigner moi-même de mes préceptes en publiant pour l'amuſement de la Jeuneſſe une Hiſtoire ſi remplie de traits d'injuſtice, de brigandage & d'inhumanité.

Je réponds à cela prémièrement, que ce livre n'eſt pas deſtiné pour la première Enfance, mais pour ceux qui approchent de l'âge de l'Adoleſcence, ou même qui l'ont déja atteint. En ſecond lieu je prie ceux qui voudroient me faire une pareille objection, de vouloir bien ſe rappeller la reſtriction que j'ai miſe à mon Précepte, ſavoir que les jeunes gens avançant en âge & l'époque de leur entrée dans le monde devenant plus prochaine, il étoit néceſſaire de leur découvrir peu à peu, la vérité avec beaucoup de précaution, les travers & les injuſtices des hommes, de peur que ſe voyant trompés dans l'idée flatteuſe qu'ils ſe feroient formée de la Société comme d'une ſociété d'Anges, ils n'allaſſent tomber dans l'excès contraire & prendre indifféremment tous leurs ſemblables pour

pour autant de Diables. Troisièmement il est à remarquer, que cela ne fait jamais sur l'esprit d'un enfant une impression pareille, lorsqu'on lui dit que tels ou tels scélérats ont vécu il y a plusieurs siecles, que lorsqu'on lui fait voir que dans les tems où il vit parmi ses contemporains il existe une foule de gens vicieux & insensés. Enfin, quant à l effet que peut produire sur eux cette instruction, il dépend toujours des couleurs sous lesquelles on les lui présente, & qui peuvent, suivant la manière dont elles sont choisies & employées, rendre le même tableau ou d'accord ou en opposition avec l'idée du peintre: & c'est par ce choix & cette préparation des couleurs dont j'ai fait usage, que j'ose me flatter que les Instituteurs expérimentés trouveront, que je ne me suis pas écarté de mon but.

Le Public a répondu d'une manière sans doute bien honorable pour moi, à la demande que j'avois faite, s'il falloit donner cet Ouvrage à l'impression. J'ai été vivement touché de la confiance qu'on m'a te-

témoignée à ce ſujet, & je déſire ſincérement que mon livre puiſſe répondre à l'attente de ceux qui ont bien voulu s'y intéreſſer.

Du reſte, ceux qui le liront, verront aſſez que mon objet, en le compoſant, étoit le même que j'ai toujours eu tant à cœur, je veux dire, non-ſeulement de meubler l'eſprit de mes jeunes Lecteurs de connoiſſances utiles & agréables, mais principalement d'enflammer leurs ames d'un zele ardent pour leur Religion, & d'un amour éclairé pour toutes les vertus ſociales; de les armer de bonne heure d'un courage à l'épreuve contre la douleur & l'adverſité, & de leur inſpirer un déſir vif de ſe ſignaler par des actes d'humanité & d'utilité publique. Faſſe le Ciel que je n'aie pas totalement manqué ce but: car c'eſt le prix le plus cher & le plus doux que j'attende de mes foibles efforts, & je renonce de bon cœur à tous les autres.

A Hambourg, au mois de Juin 1781.

COLOMB.





LEN
Granada
Tabago
C.Galera
Trinidad
Trinidads Bay
Cumana
Toledo
Coche
PA
RIA
Orinoco River
St. Thomas von
Guiana
10
45°
A
C
A

PREMIER RÉCIT.

NICOLAS. (*appellant les autres*).

Théophile! Chrêtien! Conrad! John! Vîte, eh vîte!

CHRÊTIEN. Qu'est-ce qu'il y a?

NICOLAS. Oh vîte! & que les autres viennent aussi! Le cher père va encore nous raconter quelque chose.

TOUS. Ah!

CONRAD. Faut-il appeller les autres aussi, mon Papa?

LE PERE. Oui, oui, tu n'as qu'à les appeller.

JOHN. Cours de toutes tes forces.

CHRÊTIEN. (*à Nicolas*). Et qu'est-ce que le cher pere va nous raconter?

NICOLAS. Mais c'est-ce que personne ne sait encore! Cependant je m'imagine que ce sera encore une histoire comme celle de Robinson.

CHRÊTIEN. *(en ſautant)*. Ah, ce ſeroit excellent! (*Conrad* & les autres — *Henri*, *Jean*, *Didier*, *Pierre*, *Ferdinand*, *Mathias*, *Charles*, *Frédéric*, *Charlotte* — arrivent en courant).

TOUS. Le cher père va-t-il nous raconter quelque choſe?

LE PERE. Oui, mes enfans; ſi cela vous amuſe.

TOUS. Oh, beaucoup!

CHARLOTTE. En ce cas tu voudras bien attendre, mon Papa, que j'aie averti Maman; ſans quoi il te faudroit recommencer!

LE PERE. Tu as raiſon, ma fille; Maman doit être de la partie. Ainſi va la chercher.

THÉOPHILE. (*à Conrad*). Tu verras! Ce ſera certainement une hiſtoire dans le genre de celle de Robinſon!

CONRAD. Ce ſeroit charmant! — *(Cependant arriva ſucceſſivement toute la famille; ous ſe placèrent; leurs regards étoient fixés ſur le Père, qui après une petite pauſe débuta ainſi)*.

LE PERE. Eh bien, mes enfants, que croyez-vous que je vais vous raconter cette fois-ci?

JEAN.

Jean. Dame, qui peut le savoir!

Le Pere. Sans doute aucun de vous ne le peut encore; mais tout à l'heure vous le devinerez. — Je vous parlerai d'un des hommes les plus remarquables qui aient jamais vécu; d'un homme qui a fait une des plus importantes découvertes qui aient été faites; d'un homme à qui nous sommes redevables de beaucoup de commodités de la vie, & aussi de beaucoup de connoissances que nous n'aurions pas sans lui; en un mot, de — eh bien, de qui croyez-vous?

Théophile. De *Pierre Hele.*

Le Pere. Et pourquoi de celui-là plutôt que d'un autre?

Théophile. Eh, parce que c'est aussi un homme assez célèbre; il a le premier imaginé de faire des montres!

Frédéric. Ah oui, que l'on nommoit alors des *œufs de Nuremberg!*

Henri. Comme s'il n'y avoit pas des inventions bien plus intéressantes que celle-là!

Charlotte. Ecoutez, mes petits amis, je crois que Papa veut nous parler de cet hom-

me de Brunſvic, qui a inventé les rouets à filer. Eh, comment s'appelloit-il déja?

Chrêtien. Ah, tu veux dire de *Jurgens?*

Jean. *(ironiquement).* Pourquoi pas plutôt de *Moumme*, l'inventeur de cette bierre de Brunſvic, qui porte ſon nom!

Frédéric. En ce cas, mon Papa, nous ne le ſavons pas!

Le Pere. Il faut donc bien, que je vous diſe moi-même le nom de cet homme: il s'appelle — *Colomb!*

Tous. Ah!

Jean. A coup ſûr nous allons entendre une jolie hiſtoire; j'en ai déjà lu quelque choſe.

Le Pere. J'eſpère qu'elle vous fera plaiſir; ainſi, au fait!

Il y a environ trois cens ans qu'il y avoit à Gènes, en Italie, un homme, appellé *Chriſtophe Colomb.* On ne ſait guere autre choſe touchant ſa naiſſance, ſi ce n'eſt que ſes ancêtres vivoient de la navigation. Voilà ſans doute, pourquoi dès ſa plus tendre jeuneſſe il fit paroître un penchant décidé pour la marine, & qu'enfin il embraſſa cet état.

Dès

Dès ſa première jeuneſſe il montroit les diſpoſitions les plus heureuſes pour toutes les grandes qualités requiſes dans un habile marin, & dans un brave homme en général. Il étoit courageux & vif; il n'aimoit pas le repos, ni les aiſances efféminées; il dédaignoit les friandiſes qui, tout en chatouillant le palais, nuiſent à la ſanté; ennemi de l'oiſiveté & de toutes les frivolités, ſon occupation favorité étoit d'apprendre quelque choſe qui pût le mettre un jour en état d'être utile à ſes ſemblables.

On lui dit que, pour s'appliquer avec ſuccès aux ſciences, il falloit préalablement étudier la langue Latine, à cauſe du grand nombre de bons livres, écrits en cette langue: & auſſitôt il s'y appliqua ſans relâche. En peu de temps il en eut aſſez appris, pour pouvoir être initié dans les ſciences mêmes. Et alors il falloit voir, avec quelle avidité il dévoroit chaque parole qui ſortoit de la bouche de ſes maîtres! En peu de temps il eut fait dans la Géographie, la Géométrie, l'Aſtronomie & le Deſſein des progrès ſi étonnants que dès ſa quatorzième année il put aller ſur mer, poſſédant toutes les connoiſ-

ſances néceſſaires à un bon Capitaine de vaiſſeau.

Voilà, mes enfants, comment tous ceux qui ont aſpiré à devenir des hommes excellents, ſe ſont diſtingués dès leur jeune âge: & il eſt vrai de dire ſuivant le Proverbe Allemand, que *la branche deſtinée à devenir crochet, ſe courbe de bonne heure* (*). Réjouiſſez vous donc, ſi, comme le jeune Colomb, vous ſentez en vous-mêmes cette ardeur de courir un jour une noble carrière. Mais ſi Vous ne pouvez encore vous rendre ce témoignage avec toute aſſûrance, hâtez vous, je voûs en conjure, de le mériter! Car un peu plus tard, le temps de la préparation pourroit être paſſé ſans retour — ſongez mes enfants, ſans retour! Quelle perte!

Pour revenir à notre *Colomb*, il fit ſon apprentiſſage ſur la Méditerranée, parce qu'alors la

(*) Le ſens de ce Proverbe eſt exprimé avec nobleſſe dans ces vers de *Corneille*.

. . . . Aux ames bien nées
La vertu n'attend pas le nombre des années.

Addition du Traducteur.

la navigation de ſes compatriotes n'alloit guere plus loin. Mais c'étoit là une ſphere beaucoup trop étroite pour un eſprit qui bruloit d'envie d'effectuer ce qu'aucun autre n'auroit effectué avant lui. Il chercha donc l'occaſion de faire des voyages de plus long cours, & il la trouva. Après une courſe dans l'Océan ſeptentrional, qui contribua beaucoup à étendre ſes connoiſſances, il s'engagea au ſervice d'un Capitaine de vaiſſeau, de ſes parents, qui à ſes propres frais avoit armé quelques vaiſſeaux, avec leſquels il croiſoit tantôt contre les Vénitiens, tantôt contre les Turcs.

Frédéric. Que veut dire-*croiſer?*

Le Pere. C'eſt, naviguer çà & là à une certaine hauteur en mer, pour épier les vaiſſeaux ennemis, & — ſi l'on peut — les prendre.

Frédéric. Ha, ha! ainſi que *Rodney* fit avec les vaiſſeaux Eſpagnols?

Henri. Et comme *de la Motte-Piquet* fit enſuite avec la flotte Angloiſe, expédiée par *Rodney?*

Le Pere. C'eſt cela même! Dans cette *Croiſiere* (c'eſt ainſi que l'on nomme de pareil-

 les

les entreprifes fur mer) le jeune *Colomb* eût perdu la vie, fi la Providence n'avoit voulu la lui conferver pour des exploits plus glorieux. Le vaiffeau qu'il commandoit, engagé avec un navire Vénitien dans un combat où notre jeune héros fe montra un modele de bravoure, prit feu en même temps que le batiment ennemi qu'il avoit joint à l'abordage. — Vous favez, je penfe, ce que c'eft que l'*abordage*, dont il s'agit ici?

Mathias. Oh, fans doute! C'eft lorsqu'un vaiffeau en accroche tellement un autre, qu'ils ne peuvent plus fe dégager; & alors les équipages fe battent fur les ponts à coups de fabre & aux piftolets, jusqu'à ce que l'un des partis fe rende à l'autre.

Le Pere. A merveille! Or, figurez vous le malheur qu'il y a, quand deux navires ainfi accrochés s'embrafent à la fois, & qu'il n'y a pas à portée un autre vaiffeau, fur lequel on puiffe fe fauver!

Et voilà le cas terrible où fe trouva *Colomb*. Mais croyez-vous, qu'il en ait été étourdi? Point du tout! Même dans ce péril imminent il

il conſerva toute ſon intrépidité, toute ſa préſence d'eſprit. Il ſe précipita courageuſement dans la mer, & ſe ſaiſit d'une rame flotante, à l'aide de laquelle il gagna heureuſement la côte, qui en étoit éloignée de deux lieuës marines.

Henri. Combien fait une lieuë marine?

Le Pere. Elle fait trois quarts d'un Mile d'Allemagne, ou à peu près une lieue & demie de France. — Ce fut ſur la côte de Portugal qu'il ſe ſauva; c'eſt pourquoi, après s'être un peu remis, il prit auſſitôt le chemin de la capitale du pays, de —

Charlotte. De *Lisbonne!*

Le Pere. Bien! Cette circonſtance contribua probablement beaucoup à déterminer la glorieuſe carriere qu'il courut dans la ſuite: & nous y trouvons une nouvelle preuve des vues de bienfaiſance, que la Providence ſe propoſe lors même qu'elle nous fait éprouver quelque malheur. Ecoutez-moi, & je vous rendrai bien ſenſible ce que je viens de dire.

Les Portugais étoient alors les marins les plus habiles & les plus hardis du monde. Ils s'aven-

s'aventuroient dans le grand Océan Atlantique, alors peu connu, plus loin qu'aucune autre nation, & ils trouvèrent la récompense de leurs travaux dans la découverte de deux belles îles qu'ils nommerent *Porto Santo* & *Madere*.

Charles. Ah, celles qui ne sont pas beaucoup éloignées de l'Afrique!

Le Pere. Les mêmes! — Dans la suite ces hommes hardis se livrèrent de plus en plus à leur envie de faire des découvertes, si bien qu'ils conçurent enfin le grand dessein d'essayer, s'ils ne trouveroient pas un passage par mer jusque dans l'Inde.

Ferdinand. Ils ne devoient pas être longtemps à le trouver.

Le Pere. Comment entends-tu cela?

Ferdinand. Eh, ils n'avoient qu'à regarder la Carte de notre Hémisphère: au premier coup d'œil ils devoient bien voir, qu'il falloit d'abord prolonger *comme cela* (*) l'Afrique, puis

(*) Dans cet endroit ainsi que dans tous les autres où il s'agit d'un point de Géographie, on doit supposer que les interlocuteurs ont la Carte

puis doubler le Cap de Bonne espérance, & puis remonter l'Afrique de l'autre côté; — Et les voilà dans l'Inde!

Le Pere. Ma foi, Ferdinand, tu as raison; il est bien singulier, qu'autrefois on fût obligé de se rompre la tête pendant un siecle entier pour une chose, que nous autres voyons au premier coup d'œil!

Jean. Mais, je le crois bien; c'est que nous avons la Carte d'Afrique sous les yeux, & que nous savons qu'on peut doubler le Cap.

Le Pere. Eh, Ferdinand, écoute donc ce que celui-là nous dit! Les gens de ce temps-là n'avoient-ils donc pas la Carte de l'Afrique, & ne savoient-ils pas qu'on peut tourner le Cap?

Jean. Eh, non! C'étoit précisément pour quoi on vouloit essayer, s'il y avoit moyen d'aller à l'Inde en tournant là-bas autour de l'Afrique.

Henri. D'ailleurs nous savons par la Géographie ancienne, qu'autrefois on ne connoissoit

Carte devant eux, & qu'ils y montrent du doigt les endroits en question.

Rémarque du Traducteur.

ſoit de toute l'Afrique que la partie ſeptentrionale, & un petit bout de l'Ethiopie; mais ſi la terre finiſſoit quelque part du côté du Midi, ou ſi elle s'étendoit jusqu'au Pole du Sud, c'eſt-ce que les Anciens (*) ignoroient abſolument.

Le Pere. Eh bien, mon cher Ferdinand, ſi celà eſt, nous pourrions bien n'avoir pas eu plus d'eſprit que les autres, ſi nous euſſions vecu tous deux alors. Car en ce cas il me ſemble que ç'eût été, comme ſi aujourd'hui quelqu'un nous demandoit, *ſi & comment on peut aller à Inde en faiſant voile autour de l'Amérique ſeptentrionale, ou bien en tournant l'Europe & l'Aſie par le Nord-Eſt.* Eh bien ſaurois-tu répondre à cette queſtion d'après tes Cartes de Géographie?

Ferdinand. Non!

Le Pere. Pourquoi?

Fer-

(*) On raconte à la vérité, que des navigateurs Phéniciens, par Ordre d'un Roi d'Egypte, ont fait tout le tour de l'Afrique: mais on a de bonnes raiſons de douter de la vérité de cette tradition.

Ferdinand. Mais, c'eſt qu'il n'eſt pas marqué ſur les Cartes, s'il y a, ou non, au Nord de l'Amérique & de l'Aſie une mer libre par tout.

Le Pere. Et pourquoi cela n'y eſt-il pas marqué?

Ferdinand. Parceque le faiſeur de Cartes l'ignoroit peut-être lui-même.

Le Pere. D'accord! Mais pourquoi l'ignoroit-il? Il n'avoit qu'à lire les Voyages de ceux qui ont paſſé là par le Nord!

Ferdinand. Mais, perſonne, peut-être, n'a encore fait ce voyage.

Le Pere. Vois-tu? — Conçois-tu maintenant, pourquoi il a fallu, il y a trois cens ans, commencer par faire des tentatives, pour ſavoir ſi l'on pouvoit tourner autour de l'Afrique pour aller à l'Inde par mer?

Ferdinand. Je le conçois.

Le Pere. — *Colomb* donc étant arrivé à Lisbonne, ſes lumieres & ſes talents lui procurerent bientôt l'Amitié de beaucoup de marins de mérite, dans le cercle deſquels il fut ſouvent parlé du plan que l'on s'étoit fait pour dé-

découvrir par mer un chemin qui conduisît dans l'Inde.

Didier. Mais par quel chemin y alloit-on jusqu'alors?

Le Pere. Dans ce temps-là les Vénitiens étoient la seule nation qui faisoit le commerce de l'Inde. Ils reçevoient les productions Indiennes par la mer Rouge & par la Méditerranée; mais ces deux mers, comme vous savez, ne communiquent pas l'une avec l'autre, étant séparées par un isthme considérable. Ainsi quand les vaisseaux étoient arrivés à cet isthme, il falloit les décharger pour transporter les marchandises à Alexandrie en Egypte, soit par terre, ou dans des bâtiments de moindre grandeur, par des canaux. De là on les faisoit passer par la Méditerranée à Venise.

Cette nécessité de décharger & de recharger, & ces transports par terre depuis la mer rouge jusqu'à Alexandrie devoit gêner considérablement le commerce des Indes, & il étoit naturel de regarder la découverte d'un chemin par mer, comme une chose de grande importance.

Le

Le hazard amena une autre circonſtance qui facilita beaucoup à notre *Colomb* l'entrée dans ſa grande carriere. C'eſt qu'il épouſa la fille d'un Capitaine de Vaiſſeau, qui avoit été de la partie, quand on fit la découverte des îles de *Porto Santo* & de *Madere*. Ce mariage ayant procuré à *Colomb* les Journaux & les Cartes de cet habile marin, il les étudia jour & nuit: & par-là le penchant qui le portoit à des entrepriſes ſemblables, ainſi que ſon envie de viſiter lui-même ces îles nouvellement découvertes, acquirent de jour en jour plus de force. Il s'embarqua donc de nouveau pour Madere, où pendant quelques années il fit un commerce aſſez lucratif, fréquentant tantôt les *îles de Canarie*, tantôt la côte d'Afrique, & tantôt les *Azores*.

La Mere. N'emmena-t-il pas ſa femme dans ces voyages?

Le Pere. Je crois que non! puiſqu'aucun de ſes hiſtoriens n'a fait mention de cette particularité.

La Mere. Eh bien, qu'il voyage donc ce ſoir auſſi ſeul! Venez, mes enfants! Le travail du jardin nous attend.

Charlotte. O Maman, voilà comme tu faisois aussi à l'histoire de Robinson! C'est toujours quand le récit va aller bon train, que tu nous appelles!

Théophile. Laisse faire, Charlotte! Maman n'agit ainsi que pour nous exercer à la modération: ne sais-tu pas?

Charlotte. Oui, mais —

Tous. A l'ouvrage! à l'ouvrage! à l'ouvrage!

SECOND RÉCIT.

Le Pere.

Pendant les petites courses que Colomb faisoit dans les eaux des Canaries, il s'occupoit sans cesse d'une grande idée, que lui avoit fait naître son esprit entreprenant, dès son séjour à Lisbonne.

„Quoi? disoit-il souvent en lui-même, n'y auroit-il donc pas, pour aller aux Indes, un chemin plus court que celui autour de l'Afrique,

que, que cherchent les Portugais? Si en partant de l'Europe on gouvernoit toujours droit à l'Oueſt à travers l'océan Atlantique, n'arriveroit-on pas auſſi à la fin à une terre qui ſeroit l'Inde même, ou qui y confineroit du moins? La terre n'eſt-elle pas ronde? Et ſi elle l'eſt, Dieu n'auroit-il pas auſſi créé dans l'hémisphere oppoſé un pays habitable à des hommes & à d'autres créatures? Eſt-il vraiſemblable, que cet hémisphere ſoit entièrement couvert de mers? Non, non; à coup ſûr l'Inde eſt un pays beaucoup plus grand qu'on ne s'imagine, & elle s'étend probablement fort loin à l'Eſt vers l'Europe. Si donc on faiſoit conſtamment voile vers l'Oueſt, on y arriveroit immanquablement."

Voilà la premiere raiſon qui lui fit croire, qu'à l'autre bout de notre globe il devoit auſſi y avoir des terres; mais ce n'étoit pas ſa ſeule. Pluſieurs autres réflexions & obſervations venoient à l'appui de ſon ſentiment. Rapportons ſur-tout les particularités ſuivantes.

Le maître d'un navire Portugais ayant un jour couru fort loin dans la mer Atlantique

portant à l'Oueft, avoit pêché une piece de bois artiftement travaillée: & cette pièce avoit été amenée par les vents d'Oueft. Il en tira la conféquence, qu'il y avoit vers le couchant une terre habitée.

De plus, le Beau-frere de *Colomb*, parti de Madere & faifant voile vers l'Oueft, avoit trouvé une autre piece de bois qui reffembloit à la précédente, & que les vent d'Oueft y avoient également pouffée.

On avoit auffi trouvé, de temps à autre, fur les côtes des îles Azores — je puis fans doute fuppofer, que vous vous rappellez à l'inftant, où ces îles font fituées?

Chrétien. Oh oui! Elles font dans l'Océan Atlantique, entre l'Europe & l'Amérique. Ne les nomme-t-on, pas auffi les *îles des Eperviers?*

Le Pere. Jufte. Eh bien, fur les côtes occidentales de ces îles, dis-je, on avoit trouvé de temps en temps des arbres d'une efpece jusqu'alors inconnue, & qui y avoient été pouffés pas les mêmes vents. Enfin — & ceci rendoit, fans doute la chofe plus probable que tout

le

le reste! — un jour la mer avoit jetté sur ces mêmes côtes les cadavres de deux hommes d'une figure si particulière, qu'ils ne ressembloient ni aux Européens, ni aux habitants d'Asie ou d'Afrique.

Colomb eut soin de rassembler ces différentes observations; il les médita jour & nuit, les compara avec les notices qui se trouvent chez les Auteurs anciens & modernes sur l'Inde: & tout cela contribua à changer sa conjecture en conviction.

Cependant n'oubliant pas qu'il pouvoit se tromper, & que quatre yeux voient plus clair que deux, il se défia modestement de ses propres lumières, & consulta un homme dont la pénétration & le savoir étoient avec raison fort estimés alors. Il s'appelloit *Paul*, & étoit Médecin à Florence, ville d'Italie.

Ce savant homme trouva les raisons de *Colomb* de la plus grande importance; il lui communiqua lui-même quelques autres observations propres à le confirmer dans son sentiment, & il l'exhorta à réaliser un si grand projet le plutôt qu'il lui seroit possible.

Dès-lors Colomb résolut irrévocablement l'entreprise. Mais elle demandoit un armement qui surpassoit de beaucoup l'état de sa fortune; il fallut donc en proposer l'exécution à quelque Puissance: & à laquelle donner la préférence?

Il n'hésita pas un moment à consacrer le fruit de ses futures découvertes à sa patrie plutôt qu'à tout autre Etat. En conséquence il mit le plan qu'il avoit rédigé, sous les yeux du Sénat de Gènes, demandant qu'il lui fût accordé ses secours nécessaires pour le mettre à exécution. Mais le Sénat ne comprenant point la solidité de ses raisons, prit le grand homme pour un vain faiseur de projets, & rejetta ses offres.

Colomb ne se découragea pas pour cela. Ayant satisfait à ce qu'il devoit à sa patrie, il tourna ses vues du côté de Lisbonne, pour proposer son projet à une Cour qui venoit de se signaler dans des entreprises de ce genre. On y écouta ses propositions avec la plus grande attention; mais après en avoir tiré petit à petit tout le plan qu'il avoit l'intention de suivre, on

se

ſe rendit coupable envers lui de la plus vile trahiſon.

C'eſt que l'on réſoluté de lui ravir l'honneur des grandes découvertes qu'il vouloit faire ; & dans cette vue on arma à la hâte un vaiſſeau, chargeant un autre Capitaine d'exécuter ce que Colomb avoit projetté.

Ce Capitaine partit. Mais n'étant pas animé de l'eſprit ni du courage de celui qu'il devoit remplacer, il renonça après une courte navigation vers le couchant, à l'eſpérance d'un heureux ſuccès, & retourna à Lisbonne mécontent & découragé.

John. J'en ſuis bien aiſe!

Le Pere. De quoi donc?

John. De ce que ces bêtes de Portugais n'aient pas réuſſi à tromper le pauvre Colomb!

Le Pere. Voilà, ſans doute, ce qui nous doit faire plaiſir; mais, mon ami, gardons-nous d'accuſer tous les Portugais de bêtiſe, par la raiſon que trois ou quatre donneurs d'avis ont conſeillé, il y a trois cens ans, à leur Roi une mauvaiſe action, abhorrée peut-être de tout le reſte de la nation.

JOHN. Aussi n'est-ce que de ceux-là que j'ai voulu parler!

LE PERE. En ce cas tu as raison. Ce fut en effet une basse trahison que ces gens se permirent envers Colomb. Aussi en fut-il piqué au vif; il quitta une cour où il avoit été traité si indignement, & se mit en route pour aller à Madrid.

CHARLOTTE. Ah! En Espagne!

LE PERE. Précisément! — Mais ayant à craindre, que la proposition qu'il avoit à faire, ne fût rejettée aussi à la Cour d'Espagne, il envoya en Angleterre son frere *Barthelemi*, à qui il avoit fait part de toutes ses idées, pour voir s'il y pourroit obtenir quelque chose en sa faveur.

En Espagne régnoit alors *Ferdinand*, surnommé *le Catholique*, Prince d'une humeur soupçonneuse & circonspecte qui l'éloignoit de toute entreprise dont le succès pouvoit être douteux. *Isabelle*, son épouse, étoit à la vérité plus entreprenante, mais elle dépendoit entièrement de son mari, & ne se mêloit de rien qui n'eût son approbation.

Ajou-

Ajoutez-y que, malheureuſement pour Colomb, le monarque Eſpagnol ſe trouvoit engagé dans une guerre contre le dernier Roi des *Maures* (*), qui avoit établi ſon empire dans la Grenade, province d'Eſpagne. Que pouvoit eſpérer Colomb d'un tel Prince & dans de telles circonſtances?

Cependant Ferdinand & Iſabelle lui firent un accueil diſtingué & l'écoutèrent avec beaucoup d'attention. Mais avant de s'expliquer, on jugea à propos de ſoumettre ſon projet à l'examen de certaines gens, qui malheureuſement manquoient des lumieres néceſſaires. Ils firent à Colomb les objections les plus abſurdes,

(*) Les *Maures* étoient un peuple qui de l'Arabie étoit venu s'établir dans la partie ſupérieure de l'Afrique. De là ils paſſerent en Eſpagne & en ſoumirent la plus grande partie. Mais peu à peu les anciens poſſeſſeurs de ce pays ſe mirent en état de leur tenir tête, & les forcerent enfin, après des guerres longues & meurtrieres, d'évacuer l'Eſpagne, & de ſe retirer en Afrique.

des, ſoutenant l'un, que la mer entre l'Europe & l'Inde étoit d'une étendue ſi immenſe, que même en ſuppoſant la navigation la plus heureuſe, il faudroit au moins trois ans pour arriver de l'Europe au Continent le plus voiſin. Un autre ſe rejetta ſur la rondeur de la terre, diſant que ſi l'on faiſoit toujours voile à l'Oueſt, on iroit toujours en deſcendant: & que, ſi à la fin on vouloit revenir ſur ſes pas, on ſeroit obligé de monter, ce qui ne réuſſiroit jamais, quelque favorable que fût le vent. D'autres encore furent aſſez impudents, pour lui demander „ s'il ſe croyoit lui ſeul plus ſavant que tous ces millions d'hommes qui avoient vêcu avant lui? Et ſi, au cas qu'il y eût réellement des terres de l'autre côté du globe, elles avoient pu reſter inconnues pendant la longue ſuite des Siecles? "

Colomb eut beſoin de toute ſa perſévérance, pour ſupporter la bêtiſe & l'orgueil de ſes juges. Cependant il ſoutint cette épreuve avec une modération digne d'être admirée, & il répondit aux objections même les plus ridicules avec une attention reſpectueuſe. Mais quel bien

bien en resulta-t-il pour luî? Après avoir prodigué cinq années, pour convaincre ces Idiots, que son projet étoit raisonnable, il eut le chagrin d'apprendre, qu'on en avoit fait au Roi le rapport le plus défavorable; & peu de temps après la Cour lui fit signifier „que tant que dureroit la guerre avec les Maures, on ne pourroit songer à d'autres entreprises. "

Figurez-vous le chagrin du pauvre Colomb, quand il se vit une seconde fois déchu de sa plus chere espérance! — Il étoit grand; mais sa fermeté l'étoit davantage. Ainsi bien loin de renoncer à son entreprise, il s'adressa à deux Ducs Espagnols, assez riches pour être en état d'équiper une petite Escadre & de l'envoyer à la découverte. Mais ces Seigneurs aussi manquoient ou de confiance ou de courage. Il fut encore refusé.

Henri. Ma foi, il est révoltant de voir ce pauvre homme éconduit par-tout avec son excellent projet!

Jean. Ce qui me surprend, c'est qu'il n'en prenne pas de l'humeur, & qu'il ne renonce pas à tout!

Le Pere. S'il l'avoit fait, il n'auroit pas été le grand homme qu'il étoit en effet. Des ames nobles & élévées — remarquez ceci, mes enfants! — ne se laissent détourner par aucune, difficulté quelque grande qu'elle soit, d'un chemin qui conduit à quelque but glorieux. La froideur, & même l'ingratitude de leurs freres, peuvent les chagriner, mais non les décourager, & les reduire à l'inaction. A tous les contre-tems qu'elles éprouvent, à tous les obstacles qu'on leur oppose, leurs regards demeurent toujours fixés sur le grand objet qu'elles ont une fois généreusement résolu d'atteindre. Voilà le coin où est marqué l'homme véritablement grand & vertueux!

Tel se montra aussi le héros de mon histoire. Il se mit généreusement au dessus du chagrin qu'il eut de se voir ainsi méconnu, son excellent plan dédaigné; & pour le coup il résolut de passer lui-même en Angleterre, n'ayant jusques-là reçu aucunes nouvelles de son frere.

Celui-ci dans son voyage d'Angleterre avoit eu le malheur de tomber entre les mains des pirates & d'être fait esclave; & ce ne fut qu'au

bout de plusieurs années, qu'il réussit à recouvrer sa liberté. Ensuite il étoit bien arrivé en Angleterre, mais dans un état si misérable, que pour avoir de quoi se donner un habit décent, & dans lequel il pût se produire à la Cour, il fut obligé de dessiner des Cartes de Géographie & de les vendre.

Colomb avoit un fils, nommé *Diégo*, qu'il aimoit singulièrement. Ne pouvant quitter l'Espagne, sans voir encore cet objet de sa tendresse, il fit le voyage du Couvent où il étoit élevé. Il y fit la connoissance du *Prieur* ou Supérieur de ce couvent, qui s'appelloit *Perez*, homme fort instruit. Celui-ci comprenant la solidité du plan que les autres avoient trouvé si ridicule, & pouvant se flater d'être en quelque considération auprès de la Reine, persuada à Colomb de différer son départ le temps seulement, qu'il falloit pour recevoir réponse à une lettre qu'il se proposoit d'écrire à la Reine.

Colomb se rendit à ses sollicitations, & Perez fit à la Reine des représentations si pressantes & si fortes, qu'elles firent changer la scène. Colomb fut appellé à la Cour; Isa-

Isabelle l'accueillit avec bonté, & déja ses amis le félicitoient d'être enfin parvenu à son but, quand — les doutes timides du Roi pusillanime gâterent encore tout.

C'est que Ferdinand consulta de nouveau les mêmes gens qu'il avoit déja chargé d'examiner la proposition de Colomb; & comme ils adhéroient toujours au jugement défavorable qu'ils en avoient porté, le Roi ne voulut plus en entendre parler, & il fit si bien auprès de la Reine, qu'elle ne put se dispenser de rompre également toutes les négociations qu'elle avoit fait entamer avec Colomb. Le voilà donc ce grand homme, méconnu, dédaigné, profondément blessé — en butte aux railleries des *Courtisans-Parasites* (*), & réjouissant la vue de

(*) Le mot Allemand *Hoffchranz*, qui est dans l'Original, se prend toujours en mauvaise part, & signifie, non pas *Courtisan* en général, ou homme de Cour (en Allemand *Hofmann*), mais *Courtisan vil & méprisable.* Les François, à qui *Courtisans-Parasites* ne plairoit

de ses envieux qui avoient regardé sa fortune naissante d'un œil malin! Il auroit succombé sous le sentiment de la plus juste indignation, si son âme n'avoit pas été plus forte que toutes les adversités contre lesquelles il avoit à lutter depuis tant d'années.

CHARLOTTE. O mon Papa, dis-nous d'abord, quelle espece d'êtres sont les Courtisans dont tu viens de parler.

LE PERE. A la Cour des Rois & des Princes, ma chere Charlotte, il y a, comme partout ailleurs, à coté des hommes de bien quelque fois aussi des Vauriens qui ne savent & ne veulent que flatter, ramper, calomnier, & se rire des hommes de mérite, qui ont le malheur de déplaire à leur maître. Ce sont ces Vauriens qu'on appelle Courtisans - Parasites. —

CHARLOTTE. Ha, ha!

LE PERE. — Colomb se ranima de nouveau, & se mit en devoir de mettre en œuvre la

roit pas, sont priés d'y substituer une expression plus convenable, s'ils la trouvent. — *Note du Traducteur.*

la derniere ressource qui sembloit lui rester, c'est-à-dire, d'aller offrir au Roi d'Angleterre une partie du monde, que déja trois Etats avoient dédaignée inconsidérement. Tandis qu'il se préparoit à ce voyage, les Espagnols eurent le bonheur de réduire la ville de Grénade & de mettre tout-d'un-coup fin à la domination des Maures en Espagne. Ferdinand & Isabelle étoient enchantés de l'heureux succès d'une guerre qui les rendoit maîtres de toute l'Espagne; & comme le cœur humain, quand il est ouvert à la joie, est communément disposé & porté davantage aux bonnes actions, deux amis de Colomb, — hommes nobles, dont les noms doivent être chers & respectables à la postérité, — hazarderent de tirer parti de la circonstance, & de faire encore une fois à la Reine les représentations les plus fortes en faveur du projet de leur ami.

DIDIER. Eh, comment s'appelloient-ils donc, ces deux hommes?

LE PERE. L'un s'appelloit *Quintanilla*, & l'autre *Santangelo*. — Tous deux parlerent avec tant de chaleur, & firent si bien valoir les

rai-

raisons de Colomb, que la Reine & le Roi ne purent résister plus long-tems.

On dépêcha aussitôt un Courier qui, ne trouvant plus Colomb, parce qu'il étoit déja parti, courut après lui; il le joignit heureusement, & le reconduisit comme en triomphe à la Cour de la Reine qui pour le coup l'attendoit avec impatience. A l'instant Colomb oublia tous les chagrins qu'il avoit eus de voir ses espérances si souvent trahies. Il mit sous les yeux de la Reine les conditions, auxquelles il vouloit courir les hazards de la mer pour découvrir des terres; & comme elles furent agréées, il se vit enfin avec ravissement près du but du plus doux & du plus ardent de ses souhaits.

Tous. *(témoignant par leurs gestes la part qu'ils y prenoient)*. Ah! C'est charmant! c'est excellent, qu'enfin son espérance soit remplie!

Charles. Part-il tout de suite?

Le Pere. C'est-ce que vous saurez demain.

Tous. Oh, demain!

TROISIÈME RÉCIT.

PIERRE.

O vîte, mon cher Pere, que Colomb parte! Le retard pourroit amener de nouveaux obstacles.

LE PERE. N'aies point d'inquiétude. Cette fois-ci le marché est fait de maniere, qu'il ne pourra guere plus se rompre. Colomb tient déja entre ses mains l'Acte signé par le Roi & la Reine. Il lui y est promis entr'autres choses, qu'à l'exclusion de tout autre il sera Vice-Roi dans les pays qu'il pourra découvrir, & qu'il transmettra cette dignité à ses descendants à perpétuité; de plus, qu'il aura, lui & toute sa postérité, la dixième partie de ce que les pays à découvrir rapporteront annuellement à la Couronne d'Espagne. —

MATHIAS. Ho, ho! Il va donc être bien riche!

JEAN. Il lui a aussi fallu souffrir, pour y parvenir.

Le Pere. Sans doute! — L'armement des vaiſſeaux, avec leſquels il devoit mettre en mer, fut alors pouſſé vivement. Mais c'étoient des bâtiments ſi petits & ſi mal conſtruits, qu'excepté Colomb, perſonne n'auroit eu le courage de les monter, pour ſe hazarder dans une mer abſolument inconnue, & dont les endroits dangereux n'étoient encore marqués ſur aucune Carte. L'un de ces navires, à bord duquel il devoit arborer ſon Pavillon, portoit le nom de *Santa Maria*; le ſecond, celui de *Pinta*; & le troiſieme, celui de *Nigna*. Les deux derniers n'étoient guere plus conſidérables que de grandes Chaloupes.

Cette petite Eſcadre fut pourvue de vivres pour douze mois, & l'équipage, qui devoit accompagner Colomb dans cette courſe périlleuſe, n'excédoit pas le nombre de quatre vingt dix hommes.

Tous les fraix de l'armement ne ſe montoient qu'à vingt-quatre mille Rixdaler, ſomme qui parut à la Cour d'Eſpagne ſi prodigieuſe, que pour cette ſeule raiſon l'entrepriſe auroit peut-être été abandonnée, ſi Colomb ne ſe

fût engagé d'en fournir la huitième partie de ſes propres fonds. Mais eu égard à cette miſe il avoit auſſi ſtipulé à ſon profit le huitième du produit de ce voyage.

Henri. La Cour d'Eſpagne étoit-elle donc alors ſi pauvre, qu'elle ne pouvoit trouver une ſomme auſſi modique?

Le Pere. En ce tems là, mon cher Henri, *cinq* écus avoient plus de valeur que n'en ont aujourd'hui *cent*, parce qu'ils étoient plus difficiles à gagner, & qu'ils payoient auſſi plus de marchandiſes. Si outre cela tu confidères, que le tréſor royal devoit être épuiſé par la longue guerre que l'Eſpagne avoit ſoutenue contre les Maures & qui n'avoit été finie que tout récemment, il te ſera aiſé de te rendre raiſon de cette circonſtance. —

Eh bien, mes enfants, tenez vous donc prêts de voir partir enfin notre brave Colomb. Tous les préparatifs ſont faits, & les vaiſſeaux ſont à l'ancre dans la rade de *Palos*, petite ville maritime en Andalouſie. Quelques moments encore, & vous verrez lever les ancres en effet, au milieu des bénédictions de la multitude aſſemblée.

Ni-

NICOLAS. Oh, pourquoi pas à l'inſtant même?

LE PERE. Par la raiſon que Colomb n'étoit pas ſeulement un marin courageux & habile, mais auſſi un Chrêtien pieux. Il reconnut donc ſon devoir, de demander auparavant au Créateur de l'Océan, au Créateur & maitre de l'Univers, ſa bénédiction divine pour la grande entrepriſe qu'il méditoit, & qui lui tenoit ſi fort à cœur, parce que ſon intention étoit de la faire ſervir à répandre parmi les Sauvages ignorants, chez leſquels il le conduiroit, la connoiſſance d'un ſeul vrai Dieu.

En conſéquence, quand tout fut prêt pour ſon départ, il ſe rendit, ſuivi de tous ſes compagnons de voyage, proceſſionellement à un Couvent peu éloigné de la ville, où il fit ſes dévotions d'une manière touchante: & tout l'équipage des vaiſſeaux ſuivit ſon exemple. Alors pleins de confiance en la protection du Très-haut, à laquelle ils venoient de ſe recommander, ils reprirent le chemin du port, & le lendemain matin — ce fut le 3 Août, l'an 1492 — ils mirent à la voile au nom de Dieu

& au milieu des acclamations d'une multitude de ſpectateurs.

Tous. Ah! *bravo! bravo!* Bon voyage!

Le Pere. Conformément à ſon plan, Colomb fit gouverner droit aux Canaries. Mais dès le lendemain il leur arriva un accident qui, quoiqu'il ne fût pas grand' choſe en lui-même, auroit néanmoins pu faire manquer toute l'entrepriſe, ſi Colomb avoit eu la même foibleſſe que ſes compagnons ſuperſtitieux. Le timon de la *Pinta* ſe caſſa, & même, à ce que l'on croit, par la faute préméditée du Pilote, qui regrettant de s'être laiſſé engager pour un ſi dangereux voyage, ſouhaitoit que l'on fût obligé de retourner en Eſpagne. Et comment croyez-vous que l'équipage ait enviſagé cet accident?

Comme un préſage du plus malheureux ſuccès de leur voyage? — „Nous ſommes perdus, s'écrièrent-ils, ſi nous ne rebrouſſons pas chemin à l'heure même!"

Et pourquoi donc? leur demanda Colomb.

„Pourquoi? répondirent-ils; Eh, le Ciel ne nous fait-il pas connoître aſſez clairement par

ce qui vient d'arriver au timon, le malheur qui nous attend, ſi à l'inſtant même nous ne renonçons pas à ce voyage téméraire?"

En vérité, leur dit Colomb, je ne vois pas, d'où vous puiſſiez inférer, que ce léger accident annonce de la part de Dieu un malheur à venir! Autant que je m'y entends, un timon caſſé ſignifie — qu'il faut le réparer; & rien de plus!

„L'Amiral, ſe chuchoterent les matelots à l'oreille, eſt un eſprit fort; il ne croit pas aux préſages!"

Colomb qui ſe douta de ce qu'ils penſoient, crut qu'il étoit de ſon devoir, de faire revenir, s'il étoit poſſible, ſes compagnons ignorants d'une ſuperſtition, qui dans mille autres occaſions pourroit les intimider de nouveau. Il entra donc avec eux dans une inſtruction détaillée, leur démontrant qu'il étoit contre le bon ſens, de prendre quoi que ce ſoit pour un préſage de notre ſort à venir: parce que Dieu ne nous avoit jamais promis de nous annoncer par des ſignes ce qui nous doit arriver. C'eſt avec autant de ſageſſe que de bonté, leur dit-

 il,

& une si ferme attente de la plus heureuse issue de son entreprise, que même le plus lâche n'auroit pu s'empêcher de reprendre courage en sa présence. Il leur fit honte de leur pusillanimité; passant ensuite aux récompenses qui les attendoient immanquablement au terme de leur voyage, il leur peignit les richesses qu'ils alloient recueillir ainsi que la gloire dont ils se couvriroient, avec des couleurs si vives, que tous se ranimerent de nouveau & lui promirent de le suivre par-tout où il les conduiroit. Toutefois cet échantillon de leur foiblesse fit pressentir à Colomb les scènes auxquelles il devoit s'attendre par la suite, & il s'y prépara.

Dès lors il passa la plus grande partie de son tems sur le tillac, ayant toujours la sonde en main ou l'instrument dont on se sert pour faire des observations astronomiques.

FRÉDÉRIC. Quelles choses sont cela?

LE PERE. La *Sonde*, mon ami, est une grosse pièce de plomb attachée au bout d'une longue corde. On la jette dans la mer, en lâchant la corde à mesure qu'elle descend. Quand le plomb touche au fond, on peut voir par la lon-

longueur de la corde, pour autant qu'elle a été mouillée, quelle eſt la profondeur de la mer en cet endroit. Comprends-tu?

Frédéric. Oui, mon Papa; mais pourquoi ſe mettent-ils en peine, de ſavoir la profondeur de la mer?

Le Pere. Ne le dévinerois-tu pas toi-même? Réfléchis-y un moment.

Frédéric. Ah, m'y voilà! Si l'eau n'eſt pas aſſez profonde, le vaiſſeau échoue, & alors adieu le vaiſſeau: pour cela ils ſont obligés de voir toujours, s'il y a encore aſſez d'eau.

Le Pere. Vois-tu? Pour peu que l'on réfléchiſſe, on peut deviner ſoi-même bien des choſes. — Mais tu voudrois ſans doute auſſi ſavoir ce que c'eſt que l'inſtrument aſtronomique dont nous avons auſſi parlé?

Frédéric. J'allois te le demander, mon bon Papa.

Le Pere. Réponds-moi auparavant à la queſtion que je vais te faire. Quand tu vas de Hambourg à Wandsbeck, peux-tu ſavoir en route, combien de chemin tu as déja fait?

Frédéric. Certainement!

Le Pere. Et comment peux-tu le savoir?

Frédéric. Eh, je n'ai qu'à compter les pas; ou bien je regarderai en arrière, & je saurai tout de suite le chemin que j'ai déja fait. Il ne faut pas être sorcier pour cela.

Le Pere. Tu as raison. — Mais, dis-moi, les navigateurs, quand ils sont au milieu de la mer, où ils ne voient que l'eau & le ciel, seroient-ils aussi toujours à même de savoir, à quel endroit ils sont, & combien ils ont déja fait de lieues?

Frédéric. Non!

Le Pere. Cependant tu conçois, qu'il doit importer beaucoup à ces gens de le savoir?

Frédéric. Sans doute!

Le Pere. Car, s'ils ne savent pas précisément où ils sont, ils ignorent également où ils doivent gouverner pour arriver à l'endroit qu'ils se proposent d'aborder. — Eh bien, quel moyen crois-tu mon ami, qu'ils emploient, pour savoir cela au milieu de la mer?

Frédéric. Je ne sais!

Le Pere. Suis-moi à la grande salle. — Bien! maintenant examine avec la plus grande

atten-

attention le plafond de cette piece, & remarque bien les différentes décorations qui s'y trouvent. —

Frédéric. J'ai fait!

Le Pere. A préſent je vais te bander les yeux; puis je te promenerai dans cette ſalle ſpacieuſe en tous les ſens, & je te ferai pluſieurs fois tourner en cercle, jusqu'à ce que tu ne ſaches plus abſolument où tu es.

(Le père fait comme il vient de dire.)

Le Pere. Maintenant jette ta tête en arrière, de manière que tes yeux, quand j'aurai ôté le bandeau, ne puiſſent appercevoir que le plafond. Voilà qui eſt bien! — Et maintenant *(en lui ôtant le bandeau)* regarde en haut, & dis-moi, ſi tu peux, dans quel coin de la ſalle nous nous trouvons actuellement.

Frédéric. Dans celui près de l'Orgue!

Le Pere. D'où le ſais-tu?

Frédéric. Parce que je vois ici, tout juſte au deſſus de moi, la roſe de plâtre, que j'avois bien remarquée.

Le Pere. Tu peux donc ſavoir par la contemplation du plafond, en quel endroit tu es! —

Que

Que te ſemble-t-il; les navigateurs ne pourroient-ils pas auſſi connoître d'une manière ſemblable, dans quels environs ils ſont?

Frédéric. Mais oui! Ils n'ont qu'à regarder le Ciel, comme j'ai fait le plafond; & les étoiles leur indiqueront le lieu où ils ſont.

Le Pere. Juſte! Mais, mon cher ami, le ciel eſt ſi élevé que telle étoile qui dans ce moment eſt verticalement au deſſus de notre tête, paroît l'être encore, quand nous nous ſommes avancés de pluſieurs lieuës. A quoi il faut ajouter, que les étoiles ne reſtent pas toujours à la même place, mais qu'au contraire elles paroiſſent, ainſi que font le ſoleil & la lune, tantôt d'un côté du ciel, & tantôt de l'autre. Tu vois donc bien, que l'on ne peut pas ſe régler ſur les étoiles auſſi parfaitement que tu viens de faire ſur le plafond. Pour qu'elles nous puiſſent ſervir de regle ſûre, il faut recourir à l'art & à quelques inſtruments d'une compoſition fort ingénieuſe; ſur-tout à un, avec le ſecours duquel on peut méſurer au juſte la poſition des étoiles & leurs diſtances, ſans

avoir

avoir besoin d'y monter. Et c'est l'instrument, dont je vous ai parlé.

Frédéric. Ha, ha!

Le Pere. Colomb passa donc dès lors la plus grande partie de son tems sur le pont, soit pour faire les observations nécessaires rélativement à la profondeur de la mer & au cours du vaisseau, soit pour ordonner lui-même tout ce qu'il y avoit à faire; ne se permettant que peu d'heures pour reposer. Avec cela il eut toujours vis-à-vis de son monde un air serein & plein de confiance; il renonça à toute aisance que les autres ne pouvoient partager, & il ne se distingua du dernier des matelots que par ses lumières, qui étoient infiniment supérieures à celles de tous ses compagnons, ainsi que par sa fermeté inébranlable, par laquelle il savoit rassurer les ames timides plus encore que par ses discours pleins d'énergie. Un homme de cette trempe étoit seul capable d'exécuter une entreprise qui, avec moins de courage, de lumières & d'adresse à maîtriser les cœurs, eût été manquée infailliblement.

Et

Et en voilà assez pour aujourd'hui! Demain nous ferons continuer leur route à nos aventuriers.

QUATRIEME RÉCIT.

Le Pere.

Çà, mes enfants; avant de poursuivre, j'ai à vous dire quelque chose qui demande beaucoup d'attention de votre part.

Tous. *(D'un air de curiosité.)* Eh bien?

Le Pere. Je ne pourrai peut-être me dispenser, en suivant le fil de notre histoire de parler quelque fois de *Longitude* & de *Latitude:* & cela me fait souhaiter, que vous sachiez parfaitement, ce que signifient ces termes.

Henri. Mais, il y a long-tems que nous l'avons appris!

Jean. Papa nous l'a expliqué il y a déjà deux ans, quand nous avons commencé la Géographie.

Le Pere. L'ai-je fait? Eh bien, j'en suis charmé; un de vous autres anciens pourra

donc

donc prendre ma place & l'apprendre à son tour à ces deux petits, qui n'en ont pas encore entendu parler?

HENRI. Sans doute. Mais en ce cas il faudroit d'abord aller chercher le Globe?

LE PERE. Je crois que nous pourrons nous en passer. Tenez, voici une petite Mappe-Monde de ma façon; je pense qu'elle pourra servir à notre fin. Eh bien, qui de vous veut faire le Père?

TOUS. Oh, moi! moi! moi!

LE PERE. Puisque vous vous offrez tous, il faut bien que je choisisse. Ainsi, Henri, toi qui es l'ainé, avance ici, & vous autres, suivez-le bien, pour voir s'il s'y prend comme il faut: en cas de besoin vous le redresserez.

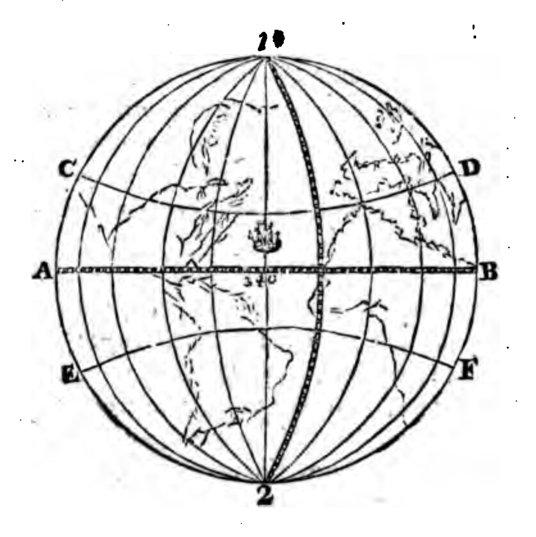
HENRI. Eh bien, Charlotte, ma fille, approche, & toi aussi, mon fils Frédéric. De l'attention! Je vais vous enseigner ce qui s'appelle la Longitude & la Latitude de notre globe.

LA MERE. Voilà un début assez pathétique!

HENRI. Mais, Maman, je suis Papa! il faut bien que je me quarre un peu! — Ainsi, re-

 gar-

gardez, mes enfants; cette petite figure représente la moitié de notre terre.



Frédéric. Fort bien!

Henri. La terre, comme vous pouvez déja savoir, est ronde.

Charlotte. Oh je sais aussi comment on le prouve: parceque son ombre est ronde, & parce que —

Henri. Point de précipitation, ma petite! Ce que tu allois dire, n'eſt pas, pour le moment, de notre ſujet. Il vous doit ſuffire de ſavoir que la terre eſt ronde, comme une balle, ſeulement un peu raboteuſe: & cette Figure repréſente l'un de ſes côtés.

Frédéric. Pourſuis toujours; puiſque nous ſa vns déja cela!

Henri. Sur cette terre ronde il y a deux points, l'un préciſément vis-à-vis de l'autre, & autour deſquels la terre tourne continuellement. Dans notre figure, ils ſont indiqués par les chifres 1 & 2. Ces deux points s'appellent les *Poles* de la terre. Celui de ces deux Poles qui eſt en haut, a perpendiculairement au deſſus de lui une étoile, appellée la *Septentrionale;* & par cette raiſon, on lui a auſſi donné le nom de *Pole Septentrional;* l'autre au contraire eſt appellé le *Pole méridional.* Avez-vous compris?

Charlotte. Eh, ſans doute; le point ſupérieur s'appelle le Pole ſeptentrional, & l'inférieur le Pole méridional.

HENRI. A merveille, chère fille! A présent regardez encore notre figure! Au milieu de la boule dont elle représente la moitié, on a tiré une ligne ou un cercle, qui sépare cette boule en deux parties égales. Cette ligne est ici marquée A & B.

FRÉDÉRIC. Y a-t-il sur notre terre en effet une telle ligne?

HENRI. A Dieu ne plaise! Nous autres savants, mon bon Frédéric, nous nous imaginons seulement, qu'une telle ligne passe tout autour de la terre.

CHARLOTTE. Mais pourquoi cela?

HENRI. Patience, & tu l'auras bientôt compris! — Voulez-vous à présent savoir, comment on appelle cette ligne? — L'*Equateur*.

CHARLOTTE. Pourquoi?

HENRI. Parceque non seulement par son moyen on partage la terre, en idée, en deux parties égales, mais encore parceque, quand le soleil est perpendiculairement au dessus de ce cercle, les jours sont égaux aux nuits; car c'est-ce que signifie ce mot. Eh bien, mes enfants, l'espace tracé par cette ligne tout autour de la

terre, depuis A jusqu'à B, & ensuite depuis B, de l'autre côté que l'on ne peut pas voir d'ici, jusqu'encore à A, on l'appelle *la Longitude de la terre.* M'avez-vous bien compris?

Les deux. Oui, oui!

Henri. Voilà donc le premier point éclairci. Il vous reste à apprendre ce que c'est que la *Latitude* de la terre. Voyez-vous ces lignes, qui sont tirées, ici, du Pole septentrional, jusques là-bas au Pole méridional?

Les deux. Vraiment nous les voyons!

Henri. Eh bien, elles marquent la Latitude de la terre, & on les appelle *les Méridiens.*

Frédéric. Pourquoi donc Méridiens?

Henri. Parce que tous les lieux, au dessus desquels on peut tirer un même Méridien, ont midi en même tems, & cela au moment que le soleil est précisément vis-à-vis de cette ligne. Le comprenez-vous?

Charlotte. Oui, Monsieur le Professeur.

Henri. Bon! — Un des Méridiens que vous voyez ici tirés en grand nombre, & dont on peut tirer autant que l'on veut, s'appelle —

le *Premier.* Que ce ſoit ici, ſur notre Figure, celui qui eſt un peu plus gros que les autres, & qui eſt diviſé en quantité de petites interſections. Voyez-vous?

Les deux. Oui, oui!

Henri. Si donc on demande, — faites bien attention — à quelle Longitude eſt un lieu, on veut ſavoir à quelle diſtance il eſt du premier Méridien, bien entendu que l'eſpace de là au Méridien ſe meſure d'Orient en Occident. Si au contraire on demande, à quelle Latitude eſt un endroit, on veut ſavoir, combien de chemin il y a de là à l'Equateur. Cela vous eſt-il clair?

Les deux. Très-clair!

Henri. J'apperçois là, ſur notre petit Planisphere, un navire. Si je vous demandois, *à quelle longitude il ſe trouve?* Qu'eſt-ce que cela voudroit dire?

Charlotte. De combien il eſt encore éloigné du premier Méridien.

Henri. Savoir, ſi de là on méſuroit toujours vers l'Oueſt en faiſant le tour de la terre, jusqu'à ce premier Méridien! — Mais, Frédéric,

déric, si en continuant je demandois aussi, *à quelle Latitude est le navire*; qu'est-ce que je voudrois savoir?

FRÉDÉRIC. Combien il y a encore de là à l'Equateur.

HENRI. A merveille! — Allons, je suis content de votre attention.

LE PERE. Et je le suis de tes explications! Donnez un baiser à ce petit Papa, vous autres petits, puisqu'il vous a si bien instruit; & celui-ci, *(en l'embrassant)* je te le donne comme récompense, pour avoir fait honneur à ma place.

JEAN. Mais il a passé quelque chose, mon Père!

LE PERE. Quoi donc?

JEAN. Que l'Equateur & les Méridiens sont divisés en *Dégrés*.

LE PERE. Va donc prendre sa place, & essaye de leur faire comprendre ce point aussi.

JEAN. Allons, je tâcherai. — Vous voyez bien, que l'Equateur & le premier Méridien sont coupés, à des distances égales, par une quantité de petites lignes, qui forment autant de divisions?

FRÉDÉRIC & CHARLOTTE. Oui!

Jean. Chacune de ces divisions est appellée un *Dégré* & signifie un espace de *quinze Milles d'Allemagne*, ou de *vingt-cinq lieuës communes de France*. L'Equateur contient *trois cent soixante* de ces dégrés, & un Méridien, d'un Pole à l'autre, en contient *cent quatre-vingt*. Ainsi, quand on dit, par exemple, *que tel ou tel endroit est au trois cent trentième Dégré de Longitude*, on ne prétend dire autre chose si non qu'en comptant les dégrés de l'Equateur depuis cet endroit, allant toujours à l'Ouest autour de la terre jusqu'au premier Méridien, il s'en trouvera trois cent trente. Et si ensuite on ajoutoit, que ce même endroit *est au huitième dégré de Latitude*, on ne voudroit dire par-là autre chose, si non qu'en comptant les dégrés du premier Méridien depuis l'Equateur jusqu'à l'endroit en question, il s'en trouveroit huit.

Le Pere. *Bravo!* Jean a mérité aussi d'être embrassé; donnez-lui un baiser, mes enfants! — Et voici pour ma part.

Jean. Cela s'appelle gagné à peu de fraix!

Le Pere. Eh bien, mes enfants, voyons par exemple, à quel dégré de Longitude & de La-

titude pourra se trouver le navire que j'ai dessiné ici. D'abord, à quel dégré de Longitude. — Tenez, il faut que nous comptions les dégrés de l'Equateur vers l'Ouest, depuis le point où est le navire, jusqu'à ce que nous soyons arrivés au premier Méridien. Mais comme cette figure ne représente qu'un côté de la terre, nous n'y pouvons compter les dégrés de l'Equateur tout autour. Il faut donc que vous vous en rapportiez à celui qui a fait ce dessein, & qui, comme vous voyez, a mis au dessous du navire le nombre 340. Voilà donc le dégré de Longitude du navire. Mais à présent, le dégré de Latitude? Rien ne nous empêche ici, de compter les dégrés du premier Méridien depuis l'Equateur jusqu'à la distance où le navire est de l'Equateur. C'est-à-dire, à peu près jusqu'ici; ainsi: un, deux, trois, quatre, cinq. Nous y voilà! Le navire est au cinquième dégré de Latitude. — Avez-vous tout bien compris, mes enfants?

CHARLOTTE & FRÉDÉRIC. Très-bien, mon Papa.

LE PERE. J'en suis bien aise. Cette connoissance vous sera par la suite d'un grand se-

cours. Car lorsque dans le cours de ma narration je vous dirai que Colomb avec ſes vaiſſeaux s'eſt trouvé à tel ou tel dégré de Latitude ou de Longitude, vous ſaurez ce que je veux dire par-là. Une ſeule choſe à remarquer encore, avant que je reprenne le fil de notre hiſtoire, c'eſt que, quand il eſt queſtion de la latitude de la terre au deſſus de l'Equateur vers le Pole ſeptentrional, cela s'appelle la *Latitude ſeptentrionale*, pour la diſtinguer de celle au deſſous de l'Equateur vers le Pole méridional, appellée la *Latitude méridionale*.

Revenons à préſent à notre Colomb!

JOHN. Dieu ſoit loué!

LE PERE. Le ſecond jour après ſon départ des Canaries il n'avoit fait, faute de vent, que 18 lieuës. Mais prévoyant que la ſeule longueur de la route intimideroit ſes compagnons, il réſolut de recourir à une ruſe innocente, & de leur cacher la vraie longueur du chemin qu'ils feroient chaque jour. Il leur dit donc, qu'ils n'avoient encore fait que 15 lieuës.

Le 12 Septembre, ſixième jour de leur navigation, ils ſe trouvèrent à 350 dégrés de lon-

gi-

gitude, à compter depuis l'isle de Fer, une des Canaries, ou ce qui revient au même, à 150 Milles de cette île vers l'Oueſt, même Latitude ſeptentrionale où eſt cette île. Ils y rencontrerent le tronc d'un grand arbre qui paroiſſoit avoir floté depuis long-tems ſur ces eaux. Les matelots le prirent pour l'avant-coureur d'une terre voiſine, erreur qui ſervit à les tranquilliſer un peu.

Mais cette aſſurance ne dura guere. Car n'ayant pas encore pouſſé cinquante lieuës plus loin, ils apperçurent un phénomène qui les conſterna tous, & qui même ſurprit beaucoup leur conducteur.

Quelques uns. Eh bien?

Le Pere. Vous ſavez, que le guide principal des navigateurs eſt l'*aiguille aimantée*, parce qu'elle a la propriété ſingulière, de montrer avec ſa pointe toujours le Nord. Par-là les Marins ſavent diſtinguer de nuit & de jour les quatre points cardinaux du monde, & connoiſſent où ils doivent gouverner. Sans ce guide, qui jusqu'alors avoit toujours été trouvé ſûr & vrai, il eût été plus que téméraire, de s'en-

s'engager dans une courſe ſi longue & tout-à-fait inconnue.

Vous concevrez donc quelle dut être la ſurpriſe de Colomb & l'effroi de ſes compagnons puſillanimes, quand ils s'apperçurent tout-à-coup, que la *Bouſſole* (on nomme ainſi, comme vous ſavez, l'aiguille aimantée avec la boîte où elle eſt dreſſée) ne montroit plus directement l'Etoile polaire, mais qu'elle déclinoit vers l'Oueſt d'un dégré entier.

Approchez, vous autres petits. Voici une bouſſole que j'ai apportée pour vous rendre la choſe ſenſible. — Voyez-vous, telle l'aiguille eſt placée actuellement, telle elle ſe tient toujours pour l'ordinaire, c'eſt-à-dire tournée directement du côté où, de nuit, on voit l'étoile polaire. Or, il arriva alors, qu'elle ſe plaça un dégré, de ceux que vous voyez ici marqués tout autour, plus à gauche, ou vers le couchant: & ce fut-là un phénomène dont Colomb ni aucun autre navigateur n'avoient jamais eu connoiſſance. Il y avoit donc en effet de quoi s'étonner.

Pierre. Et d'où cela pouvoit-il venir?

Le

Le Pere. Il nous est aujourd'hui, mon cher ami, tout aussi difficile de répondre à cette question, qu'il le fut à Colomb, quoique depuis son tems on ait observé cette déclinaison une infinité de fois, & qu'on ait même dressé une Table des lieux où elle a coûtume d'arriver. Ce n'est pas là le seul secret de la nature encore à dévoiler, mes chers enfants: & ce doit être pour vous un encouragement de plus, à acquérir beaucoup de talents, parce qu'on ne sait pas, si la Providence n'a pas reservé à quelqu'un d'entre vous, la gloire d'ôter à ce secret le voile qui jusqu'ici l'a caché aux yeux de tous les humains.

Nicolas. Quand je serai plus instruit, je tâcherai bien de pénétrer ce mystère!

Mathias. J'y songerai aussi!

Tous les autres. Moi aussi! moi aussi!

Le Pere. A la bonne heure! Mais si vous voulez, que vos efforts aient du succès, il faut d'abord étudier beaucoup les mathématiques & la Physique: étude que nous aurons soin de vous faciliter.

Les

Les compagnons de Colomb étoient, comme je l'ai dit, dans la plus grande perplexité. L'Eſpace qu'ils avoient déja parcouru, leur parut immenſe, quoique leur Commandant, dans le calcul qu'il mit ſous leurs yeux, en eût ſupprimé un bon tiers. S'imaginant alors, que toute la nature venoit de changer, ils frémirent à l'idée que leur unique guide, l'aiguille aimantée, les alloit abandonner auſſi.

Colomb inépuiſable en reſſources propres à raſſurer ſes foibles compagnons, eut bientôt imaginé une raiſon plauſible de cet événement inattendu; elle ſatisfit ces ignorants, ranima leur eſpérance & leur fit continuer leur chemin.

Les voilà arrivés dans le cercle des vents aliſés.

FERDINAND. Qu'eſt-ce que c'eſt?

LE PERE. Tu ſais ſans doute encore, ce que l'on entend par les *cercles tropiques?*

FERDINAND. Oui, mon Papa; ce ſont les lignes que l'on a tirées idéalement des deux côtés de l'Equateur tout autour de la terre, & au deſſus deſquelles le ſoleil ſe trouve, perpendicu-

diculairement dans le tems que nous avons le jour ou le plus long ou le plus court.

Jean. Lorsque le ſoleil eſt perpendiculairement au deſſus de celui de ces deux cercles qui eſt en haut, nous avons le plus long jour de l'année; & quand il eſt au deſſus de celui d'en bas, nous avons le jour le plus court.

Le Pere. Juſte! Vous pouvez auſſi voir ces deux cercles ſur notre petite figure. Regardez, j'ai indiqué celui d'en haut par les Lettres C, D, & celui d'en bas par les lettres E, F. Eh bien, dans l'eſpace renfermé entre les Tropiques, il règne en pleine mer conſtamment le même vent, ſavoir d'Orient en Occident, & c'eſt ce qu'on appelle les *vents alizés.*

Cette expérience, connue aujourd'hui généralement, n'avoit pas encore été faite avant Colomb, parce que l'occaſion ne s'en étoit pas préſentée. Ainſi l'obſervation, que leurs navires étoient ſans ceſſe pouſſés en droite ligne vers l'Oueſt, cauſa de nouveau à nos aventuriers les plus grandes inquiétudes. „Quoi, diſent-ils en eux-mêmes; ſi ce vent d'Eſt regnoit ici continuellement? Comment nous ſeroit-

feroit-il possible de retourner jamais dans notre patrie? Cette pensée les fit trembler.

Malheureusement il se présenta peu de jours après un autre phénomene qui ajouta à leurs terreurs. C'est qu'ils apperçurent tout-à-coup la mer couverte, à perte de vue, d'herbes vertes qui lui donnoient l'apparence d'une prairie immense. Ces herbes étoient même en quelques endroits si épaisses, qu'elles gênoient le cours des vaisseaux. Nouveau sujet de craintes! „Nous voilà arrivés, ce furent leurs pensées, au terme des mers navigables. Sous ces herbes il y a sans doute des basses & des écueils, & au moment que nous ne nous y serons pas attendus, nos vaisseaux seront mis en pièces. Malheureux que nous sommes! Quel étoit donc notre délire, en nous laissant persuader de suivre un Téméraire!"

Le cas étoit critique, mais le courage & la prudence de Colomb ne l'abandonnerent pas. „N'êtes vous pas, dit-il à ses compagnons, de grands imbécilles de vous allarmer d'une chose qui, au contraire, doit fortifier votre espérance, que nous touchons au but de tous nos souhaits?

haits? L'herbe peut-elle croître au milieu de la mer? Et n'eſt-il pas probable, que nous ſommes peu éloignés d'un Continent, ſur le rivage duquel ces herbes ſont venues?«

A cette agréable nouvelle l'Equipage ouvrit de grands yeux; & comme en même tems on apperçut différents oiſeaux qui prenoient leur vol du côté de l'Oueſt, l'eſpérance & la joie ſuccéderent à leurs craintes; & dans l'attente de voir bientôt leur entrepriſe couronnée d'un heureux ſuccès, ils continuèrent gaîment leur route.

CINQUIEME RÉCIT.

CHRÉTIEN.

Colomb ne découvrira-t-il pas bientôt le pays qu'il cherche?

LE PERE. Cela ſouffrira encore bien des difficultés, mon ami. L'eſpérance que les herbes & le vol des oiſeaux avoient fait naître dans leurs cœurs, s'évanouit bientôt: & quoiqu'ils euſſent déja parcouru un eſpace de ſept

cent ſoixante dix lieues marines, aucune terre ne parut encore. Heureuſement perſonne dans les trois navires, excepté Colomb, n'étoit en état de calculer la longueur de la courſe. Il continua donc de leur en cacher une bonne partie, diſant qu'ils n'avoient encore fait que cinq cent quatre-vingt lieuës.

Mais cette diſtance de leur patrie leur parut déja prodigieuſe. On ſe livra donc de nouveau aux ſoupirs, aux lamentations & aux murmures. Tantôt l'équipage ſe plaignoit de la facilité qu'il avoit eu jusqu'alors, d'ajouter foi aux vaines proteſtations de Colomb; & tantôt il accuſoit la Reine Iſabelle de cruauté pour avoir expoſé la vie de tant de ſes ſujets en faveur de l'exécution d'un projet téméraire & ſans doute inſenſé. Ils croyoient avoir montré jusqu'à ce moment aſſez de courage, pour qu'aucun n'oſât les taxer de lâcheté, ſi enfin ils penſoient à leur conſervation. Tous s'accorderent à la fin, à ſoutenir qu'il étoit tems de penſer au retour, ſuppoſé toute fois que le vent fixé à l'Eſt ne le rendît pas impoſſible; & qu'il alloit forcer l'Amiral à renoncer à ſes vains pro-

projets. Les plus audacieux d'entr'eux furent même d'avis, que ſans autre façon il falloit le jetter dans la mer, pour ſe débarraſſer tout d'un coup d'un ſéducteur auſſi dangereux, aſſurant qu'à leur retour on ne feroit pas en Eſpagne beaucoup de recherches au ſujet de la mort d'un miſérable faiſeur de projets.

Colomb vit le danger qui le ménaçoit, mais il n'en fut pas intimidé. Aſſuré de la juſteſſe & de la ſolidité de ſon plan, & plein de confiance en la protection divine, il parut devant ſon équipage revolté, avec l'air ſerein d'un homme qui a ſujet d'être content des progrès de ſon entrepriſe. Après leur avoir reproché avec douceur leur timidité puérile, il eſſaya tous les moyens que lui fourniſſoit la connoiſſance qu'il avoit des hommes, & ſa mâle éloquence, pour faire rentrer dans leurs cœurs le courage & l'obéiſſance. Tantôt il leur rappelloit leur devoir par des repréſentions amicales & inſinuantes; tantôt il reprenoit l'air ſerieux d'un Commandant qui parle en maitre, les menaçant en même tems de l'indignation de leur Reine & des châtiments les plus vigou-

teux au cas qu'ils osassent l'arrêter si près du terme de sa carrière glorieuse.

C'est le privilège des grandes ames de savoir manier comme la cire, le cœur du commun des hommes; & que le sort des humains seroit digne d'envie, si, comme Colomb, tous ceux qui sont doués de talents distingués, ne les employoient que pour faire réussir des vues d'utilité publique! Il eut encore la satisfaction de ramener à la raison ses compagnons mutinés, & le ciel lui-même vint à son appui. Car le vent qui jusqu'alors avoit toujours été à l'Est, tourna au Sud-Ouest: en sorte que tout le monde put bien voir, qu'ils seroient les maîtres de retourner dès qu'ils le voudroient. L'Amiral le leur fit remarquer; & comme en même tems plusieurs autres circonstances concoururent à fortifier l'espérance de la découverte prochaine de quelque terre, on promit de nouveau d'obéir à ses ordres, & le voyage fut continué.

Un jour le Capitaine de la *Pinta* qui étoit en avant, s'arrêta pour avertir l'Amiral, qu'il croyoit appercevoir la Terre à la distance d'environ

viron quinze lieuës au Nord. A ce mot *Terre* tout le monde se livra aux mouvements de la plus vive joie, & l'on pressa l'Amiral de changer de cours & de gouverner vers le côté indiqué. Mais Colomb étoit trop persuadé que le Capitaine se trompoit, pour se rendre à leurs sollicitations. Ainsi sans s'arrêter aux murmures de ses gens, il suivit constamment selon son plan la direction du levant au couchant, comme il avoit fait jusqu'à ce moment sans interruption.

Nicolas. Mais n'y avoit-il pas un peu d'entêtement dans son fait?

Le Pere. Comment, de l'entêtement?

Nicolas. Eh, ne pouvoit-il pas faire à son équipage le plaisir, de courir ces quinze lieuës de côté?

Le Pere. Non, mon cher Nicolas, il ne devoit pas leur faire ce plaisir, convaincu qu'il étoit, que la prétendue découverte étoit une erreur. Car s'il avoit plié, ses gens auroient jugé par-là, qu'il n'étoit pas trop sûr de son fait: soupçon qu'il avoit grand soin de prévenir, parce que la confiance de son monde étoit pour lui une chose de la plus grande importance. Et puis, si

ſi une fois ils avoient fait l'expérience, qu'on lui pouvoit faire changer de deſſein, ils n'auroient pas manqué de l'importuner par de pareilles demandes à chaque nouvelle occaſion. Voilà les raiſons qui lui firent prendre la ferme réſolution de ne jamais s'écarter en la moindre choſe de ſon plan mûrement réfléchi: & l'événement prouva qu'il faiſoit bien.

Le lendemain on apperçut une quantité de ces oiſeaux de mer, auxquels on a donné le nom d'*Alcatras*. Colomb croyant qu'ils ne pouvoient pas voler bien loin, fut lui-même induit en erreur par leur apparition, & les prit pour les avant-coureurs d'une terre voiſine. Mais quand on eut jetté la ſonde, on ne trouva point de fond à deux cent braſſes de corde; circonſtance qui paroiſſoit détruire l'eſpérance que l'on avoit conçue, parceque la profondeur de la mer diminue ordinairement dans le voiſinage des terres.

Le ſoir ſuivant on vît même ſe percher ſur les vergues des oiſeaux de chant qui firent entendre leur ramage; ils y paſſerent la nuit, & s'envolant à la pointe du jour ils dirigerent leur

leur vol vers l'Oueſt. Peu de tems après ils virent auſſi un *oiſeau tropique.*

Mathias. Quelle eſt cette eſpèce?

Le Pere. Ce ſont des oiſeaux qui habitent cette région de notre terre, qui eſt entre les deux Tropiques.

Bientôt un ſpectacle des plus ſinguliers & qui ne s'étoit jamais préſenté aux yeux de nos navigateurs, attira toute leur attention. Une nuée de poiſſons volants s'éleva au deſſus de la ſuperficie des eaux, & pluſieurs ſe laiſſerent même tomber ſur le pont. On les prit, & on examina avec des yeux curieux les longues nageoires qui leur ſervoient d'ailes. Le même ſoir on trouva de nouveau la mer couverte d'herbes, & prenant toujours ce phénomène pour une marque qu'on approchoit de la terre, l'équipage s'abandonna de nouveau à la douce eſpérance, qu'il touchoit au terme de cette expédition.

Mais ce terme ſembla reculer de jour en jour: & plus ces ſignes heureux avoient flaté l'attente des équipages, plus ils extravaguerent dans leurs affliction, quand après avoir vogué

encore quelques jours sans rien découvrir, ils virent que cette fois aussi leur espérance avoit été vaine contre toutes les apparences. L'Esprit de mécontentement & de revolte éclata alors sans retenue dans les trois navires. Oubliant tout les égards qu'ils devoient à leur Chef, les matelots murmurerent hautement, & même les Officiers, qui jusqu'alors avoient toujours pris le parti de l'Amiral, se déclarerent contre lui.

Colomb pressé de tous les côtés & abandonné de tout le monde, se trouva dans le tumulte de ses compagnons rebelles comme un chêne isolé au milieu de la tempête, resistant avec une fermeté admirable aux emportements furieux des mutins qui demandoient sa perte, ou — ce qui lui paroissoit dix fois plus amer que la mort, — la renonciation à la poursuite de ses chers projets. Il fit une dernière tentative pour les appaiser à force de représentations & de caresses: mais ce fut en vain! Le désespoir & la rage s'étoient tellement emparés de tous les cœurs, qu'aucun des moyens qu'il avoit si souvent employés avec succès, ne

fit

fit le moindre effet. On n'écoutoit plus ses représentations, mais on crioit, on lui disoit des injures & on le ménaçoit de la mort, si à l'instant même il ne viroit pas de bord, pour reprendre le chemin de leur patrie.

Dans cette situation désespérée il se vit enfin forcé de céder à la nécessité, & de promettre aux mutins qu'il feroit au gré de leurs désirs, sous la condition qu'ils s'engageroient à lui obéir encore pendant trois jours seulement, protestant que si dans cet espace de tems on ne découvroit pas des terres, il retourneroit le quatrième jour, pour les ramener en Espagne.

Quoique la rage des mutins fût extrême, ils ne purent s'empêcher de trouver cette proposition raisonnable. On y consentit donc, & cette convention fut confirmée de part & d'autre par les plus saintes assurances.

Colomb cependant étoit bien persuadé, qu'il ne risquoit pas grand' chose à ce marché. Car les signes, qu'on s'approchoit de la terre, se multiplioient tellement qu'il étoit presque sûr de l'atteindre dans le tems convenu. La sonde

avoit déja trouvé fond depuis plusieurs jours, & on y avoit trouvé attachée une terre vaseuse qui annonçoit la proximité d'un rivage. On voyoit des essaims entiers de petits oiseaux, d'une espèce qui ne paroissoit guere faite pour un vol lointain, diriger leur vol vers l'Ouest. On pêcha dans la mer un buisson avec son fruit qui étoit rouge & dans toute sa fraîcheur; l'air devenoit plus doux & le vent plus variable, surtout de nuit: Tous signes heureux, qu'on étoit près du but où la patience & la constance de Colomb devoient être couronnées.

Aussi fut-il, peu après, si sûr de son fait, que le lendemain au soir, après l'office ordinaire, il rappella à ses gens leur devoir de reconnoissance envers Dieu, le protecteur de leur entreprise périlleuse, les exhorta à la vigilance, & ordonna ensuite de carguer les voiles, crainte d'être jetté sur la côte pendant la nuit.

Théophile. Que veut dire — *carguer?*

Le Pere. C'est trousser, ou racourcir les voiles, afin que le vaisseau ne puisse pas être poussé par le vent.

Théophile. Ha, ha!

Le Pere. Colomb leur rappella encore la promesse de la Reine, que celui qui le premier verroit la terre qu'ils cherchoient, auroit une pension viagere d'environ 312 écus d'Espagne, indépendamment de laquelle il lui promit encore de sa part une Mante de velours.

Tout le monde passa la nuit sur le tillac, dans une grande agitation & les yeux fixés du côté où ils espéroient voir la terre si désirée.

Et c'est dans cette situation, je pense, que nous devons les laisser jusqu'à demain, où nous verrons, si la terre paroît ou non.

Tous. Oh! oh! oh! cher Père!

Le Pere. Vous ne voulez pas, que je m'arrête?

Tous. Oh non! non! De grace!

Pierre. C'est l'endroit le plus intéressant!

Le Pere. Allons, soit! —

Ce fut vers deux heures avant minuit, que Colomb, qui étoit sur le gaillard d'avant, crut appercevoir à une certaine distance une lumière. Il appella un Page de la Reine, qui étoit à son bord, & la lui montra. Celui-ci la vit également, & la fit remarquer à un troisième,

fième, qui venoit de les joindre. Tous les trois crurent appercevoir que cette lumière changeoit de place, & jugerent par-là, qu'elle étoit portée par quelque voyageur.

Telle que feroit l'émotion de ceux d'entre vous, qui n'ayant pas vu depuis quelques années les auteurs de leur vie, verroient dans ce moment la porte s'ouvrir & ces chères personnes paroître brufquement: telle fut celle de Colomb à la vue de cette lumière. Inceffamment il verra fous fes yeux le fruit de tant de réfléxions foucieufes, la récompenfe de tant de travaux, de tant de dangers heureufement furmontés! Inceffamment fes incrédules compagnons auront en main la preuve, que fon plan n'étoit pas chimérique, que lui-même n'étoit pas un vain faifeur de projets! Idée raviffante, qui toute la nuit empêcha fes yeux de fe fermer au fommeil.

Environ fur les deux heures après minuit on entendit retentir l'air, du côté de la *Pinta* qui avançoit toujours la première, des cris joyeux de *Terre! Terre!* qui pénétrerent tous les cœurs d'un doux frémiffement. L'équi-

pa-

page ſe ſeroit volontiers livré à tous les mouvements d'une joie extravagante; mais ſon eſpérance avoit ſi ſouvent été trahie, qu'il lui fut impoſſible d'étouffer les doutes inquiétants qui traverſoient ſa joie. Ainſi flotant entre la crainte & l'eſpérance ils attendirent la pointe du jour, pour ſe convaincre par leurs propres yeux, que l'accompliſſement du plus ardent de leurs ſouhaits n'avoit pas été un ſonge.

Comme aux malades en proie aux inſomnies, les heures de la nuit, qui reſtoient, coulèrent lentement à leur gré. Chaque minute leur parut une heure, chaque heure un jour entier. Enfin, après une longue attente ils voient l'Orient s'éclaircir un peu; déja l'aurore paroît, & déja — déja l'équipage de la *Pinta* entonne le *Te Deum!* Les gens des deux autres vaiſſeaux n'ont pas ſi tôt regardé, que verſant un torrent de larmes & violemment émus il ſont également reſonner l'air des accents de leur voix en action de graces. Car la terre, qu'ils avoient ſouhaité avec tant d'ardeur de découvrir, eſt ſous leurs yeux.

A peine l'hymne eſt-elle finie, que l'équipage ſe rappelle un ſecond devoir, celui envers ſon chef, qu'il avoit méconnu, qu'il avoit ſi griévement offenſé! Le répentir & la plus profonde vénération dans le cœur, ils ſe jettent aux pieds du grand homme, (car actuellement il l'eſt auſſi à leurs yeux,) & lui demandent pardon de leur conduite criminelle. Colomb ne ſe démentit point dans cette occaſion. La douceur avec laquelle il leur pardonna & leur promit d'oublier leurs écarts, ne fut pas moins grande & charmante, que la fermété qu'il avoit oppoſée à leurs fureurs, avoit été héroïque & admirable.

JEAN. Et quelle partie de l'Amérique viennent-ils de découvrir?

LE PERE. C'eſt ce que Colomb lui-même ne ſait pas encore. Attendons qu'il deſcende à terre & qu'il prenne des informations; après quoi nous l'apprendrons ſans doute auſſi. N'oublie pas de m'apporter demain la Carte de l'Amérique.

SIXIE-

SIXIEME RÉCIT.

JEAN.

Voici, mon cher Pere, la Carte que tu me dis hier d'apporter.

LE PERE. Bon! Regardez, mes enfants; toutes ces iles-là s'appellent en général les *Iles Lucayes* ou *de Bahama*. Une d'entr'elles, que voilà, s'appelle *Guanahani*, ou bien aussi l'*Ile de Cat*: c'est elle qui fut découverte la première. Colomb lui donna le nom de *San-Salvador*, c'est-à-dire, pays dont la découverte le sauva: mais ce nom ne lui est pas resté.

L'équipage fut encore quelques moments à contempler ce monde jusqu'alors inconnu, & qui doré par les premiers rayons du soleil, réjouissoit leur vue par l'air riant d'une contrée fertile, couverte de bois charmants & entrecoupée de nombre de ruisseaux qui serpentant par mille détours, relevoient la beauté du tableau. —

En-

Enfin Colomb ordonna de mettre les Chaloupes en mer. Il en monta une lui-même, & vogua vers le rivage, au milieu du bruit d'une muſique guerrière, accompagné des principaux de ſes compagnons & de quelques gens armés, portant des drapeaux flottans dans l'air.

A meſure qu'ils approchoient, ils virent la côte ſe remplir des naturels du pays, attirés par le ſpectacle nouveau & merveilleux que leur offroient les vaiſſeaux Européans. On aborde, & Colomb richement vêtu, ayant à la main ſon épée nue, eſt le premier à ſauter du bord & à mettre le pied dans ce nouveau monde qu'il a découvert.

Henri. Ciel, que devoit-il ſentir dans ce moment!

Le Pere. Ce ne ſera, cher Henri, que quand un jour tu auras auſſi imaginé, réſolu & exécuté quelque grand projet, ſujet à mille peines & dangers, que ton ame pourra ſe pénétrer du ſentiment inexprimable qui tranſporta le cœur de Colomb à ſon entrée dans un pays, dont la
tte lui avoit cauſé tant de ſoucis, tant

de

de veilles, & qui avoit mis fon amour propre & fa fenfibilité à tant de rudes épreuves.

Tous fe mirent à genoux, baiferent la terre dans un raviffement muet, & dans cette pofture promirent de nouveau à Colomb, en fa qualité de *Vice-Roi* du nouveau monde, une obéiffance parfaite. Après ce premier éclat de la plus vive joie, on planta fur le rivage une croix, devant laquelle on fe mit une feconde fois à genoux, pour s'acquiter envers Dieu du devoir facré de la reconnoiffance. Cela fait, ils prirent folemnellement poffeffion de ce pays au nom du Roi & de la Reine d'Efpagne.

Durant ces cérémonies les Indiens s'affemblerent en foule autour des Efpagnols, regardant avec furprife & en filence tantôt les maifons flotantes, tantôt les êtres extraordinaires qu'elles venoient d'amener à travers les flots. Ils voyoient, fans favoir quoi; car de tous les actes réligieux & folemnels dont les Efpagnols s'acquitoient fous leurs yeux, ils n'en comprenoient pas un feul. Hélas! fi ces pauvres créatures avoient fu, quelles feroient les fuites de tout cela: elles auroient rempli l'air de leur

gémissements, ou versé leur sang innocent pour chasser ces étrangers qu'elles contemploient avec admiration & respect!

Charlotte. Pourquoi, mon Papa?

Le Pere. Un peu de patience, mon enfant, & tu le sauras!

Plus les Indiens étonnés régardoient faire les Espagnols, & moins ils comprenoient ce qu'ils voyoient & entendoient. La couleur blanche des Européans, leur visage barbu, leurs habits, leurs armes, leur conduite — tout étoit pour eux nouveau & merveilleux. Mais lorsqu'enfin ils entendirent aussi le tonnerre de la mousqueterie & des canons, ils furent comme frappés de la foudre, & finirent par regarder comme certain, que ces Etrangers, armés du feu du ciel & du tonnerre, n'étoient pas des mortels, mais des êtres élevés au dessus de la condition humaine, enfants du soleil, leur Divinité, qui s'étoient abaissés à les venir voir.

Chrétien. Ces gens prenoient-ils donc le soleil pour le bon Dieu?

Le Pere. Oui, mon ami; Quelques Américains, savoir ceux qui avoient un peu plus d'es-

d'eſprit que les autres, avoient été tellement frappés de la beauté du ſoleil, de ſon feu qui vivifie tout, & de ſon cours régulier, qu'ils l'avoient pris pour l'être le plus bienfaiſant & le plus puiſſant, pour Dieu lui-même. D'autres au contraire s'étoient forgé un ou pluſieurs Dieux de figure humaine, & d'autres étoient même ſi foibles d'eſprit & ſi ſimples, qu'ils ne s'étoient pas encore aviſés de réfléchir ſur la cauſe du Monde & de ſes changements journaliers. Ces pauvres ignorants n'avoient donc aucune notion de Dieu, & végétoient ſans ſe ſoucier de ſavoir d'où ils étoient, ni ce qu'ils deviendroient. Les Malheureux! —

Si la vue de nos Eſpagnols étonnoit les Indiens, ceux-là n'étoient guère moins ſurpris de voir tant d'objets nouveaux & ſinguliers. Ils voyoient des herbes, des plantes, des Arbres & des animaux d'eſpèces bien différentes de celles que nous avons en Europe. Ils voyoient des hommes qui, par la forme de leur corps & par leurs mœurs, ſembloient appartenir à une autre claſſe d'êtres que nous. Leur peau étoit couleur de cuivre, leurs cheveux étoient noirs

& longs, leur menton ſans barbe, leur taille de moyenne grandeur; les traits de leur viſage étoient étranges, leur air doux & timide, leur viſage ainſi que d'autres parties de leur corps étoient marqués & peints d'une manière bizarre. Les uns étoient nuds tout-à-fait, les autres l'étoient à peu de choſe près: ſeulement pour ſe parer, ils chargeoient leurs oreilles, leurs narines & leur tête de différents ornements, faits de plumes, de coquillages & de feuilles d'or. D'abord ils étoient timides & reſervés; mais quand on ſe fut mis à leur diſtribuer toutes ſortes de bagatelles — des grains de verre, des rubans, des grelots — ils prirent tant de confiance en leurs hôtes céleſtes, que lorsque ſur le ſoir les Eſpagnols retournèrent à leurs vaiſſeaux, nombre d'Indiens, dans leurs canots faits de troncs d'arbres creuſés, les y accompagnerent, ſoit pour ſatisfaire encore leur curioſité, ſoit pour troquer d'autres colifichets. Ils donnoient en échange du fil de coton, de leur façon; ou bien des javelots dont la pointe étoit formée d'une forte arrête de poiſſon, toute ſorte de fruits, & des perroquets:

Tous

Tous étoient si empressés de se procurer quelque bagatelle Européane, qu'ils ramassèrent avec grand soin les morceaux d'un pot cassé, qui étoient dispersés sur le tillac, & qu'ils donnèrent avec joie vingt-cinq livres de beau fil de coton pour quelques jettons de cuivre, qui ne leur pouvoient être d'aucun usage. La seule nouveauté de ces choses, & la circonstance de les tenir de ces hommes blancs, paroissoient donner à ces misères le grand prix qu'elles avoient à leurs yeux.

Le lendemain Colomb visita les côtes de cette île, accompagné par-tout d'un grand nombre d'habitants. Il s'informa soigneusement par des signes, d'où ils tiroient ces feuilles d'or, dont étoient parées leurs narines; & ils lui firent comprendre qu'on ne les trouvoit pas dans leur île, mais dans une autre située vers le Sud, qui produisoit, suivant eux, de l'or en quantité. Colomb résolut de suivre leurs indications, & de se mettre à la recherche de ce riche pays.

FRÉDÉRIC. Etoit-il donc si avare, mon Papa?

Le Pere. Je ne dirai pas cela; mais ayant promis à la Reine d'Efpagne, & à fes avides compagnons, qu'il découvriroit des pays qui les enrichiroient, il vouloit tenir parole. Il fe rembarqua donc, fe fit accompagner de fept Indiens pour lui fervir de guides & de truchemans, & fit voile au Sud.

Sur cette route il rencontra plufieurs îles, dont il ne vifita que les trois plus grandes, qu'il nomma, *Sainte Marie de-la-Conception, Ferdinande* & *Ifabelle.* —— Voyez cette autre Carte (*) que j'ai apportée; elles y font. — Mais n'y trouvant pas non plus d'or, & tout le monde, fur fes demandes, montrant toujours le Sud, il ne s'arrêta pas long-tems à la vifite de ces îles, & pourfuivit fa route.

Dans une de ces îles on vit des chiens, mais qui étoient muets; & dans la fuite on a fu par l'expérience, que même les chiens d'Europe, quand ils ont paffé quelque tems en Amérique, perdent

(*) Carte du Golfe de Mexique, par *Kitchin*, de l'Hiftoire de l'Amérique par *Robertfon*; la même qui eft jointe à cet ouvrage.

perdent absolument la faculté d'aboyer. On y vit & tua aussi le premier *Alligator*, animal de l'espèce des lézards, & qui ressemblant dans presque toutes ses parties au crocodile, porte aussi le nom de *Crocodile des Indes occidentales*.

Au bout d'une autre course peu longue, on découvrit un vaste pays qui se distinguoit des îles que l'on avoit vues jusqu'alors, par sa grande étendue aussi bien que par la nature de son sol. Au lieu d'être plat & uni comme elles, il offroit à la vue des montagnes & des vallées, agréablement diversifiées par des forêts, par des prairies & des rivières. Colomb lui-même doutoit, si c'étoit une partie du continent, ou seulement une grande île. Quelques jours de plus lui apprirent que c'étoit véritablement une île, & que, dans la langue du pays, elle s'appelloit *Cuba*. La voilà sur notre Carte, entre les vingtième & vingt-troisième dégrés de Latitude septentrionale.

NICOLAS. Ah! n'est-ce pas l'île où est *la Havana*, ce port Espagnol qui est le rendez-vous des *Galions*, quand ils font route de l'Amérique en Espagne?

Le Pere. Très-bien! Et de plus les *vaisseaux de Régître*, qui —

Mathias. Quels sont ces vaisseaux nommés *Galions* & de *Régître?*

Le Pere. Je vais te le dire. Les *Galions* sont les vaisseaux que le Roi d'Espagne envoie tous les ans en Amérique prendre l'or, l'argent & les autres choses de prix, que l'on y a amassées; les *Vaisseaux de Régître*, au contraire, sont ceux qui ont à bord les marchandises d'Europe, que les Négociants Espagnols, qui en ont acheté la permission, envoient en Amérique, pour être échangées contre des productions Américaines. Ces vaisseaux font voile les uns pour *Veracruz* dans le Mexique, les autres pour *Carthagene* & *Portobello* en *Terre ferme*. — Voilà ces ports sur la Carte!

Théophile. Mais pourquoi les appelle-t-on *Vaisseaux de Régître?*

Le Pere. Par la raison, que tout ce qui est envoyé de l'Espagne en Amérique à bord de ces bâtiments, doit auparavant être exactement enrégistré, afin que l'on soit sûr, que les armateurs n'y mettent pas une plus grande quantité

de

de marchandises que le Roi ne leur a permis, pour une certaine somme, d'envoyer en Amérique.

JOHN. Les Galions ne s'appellent-ils pas aussi *la flotte d'argent?*

LE PERE. Non plus à présent. Autrefois & avant que l'on se fût arrangé pour les Vaisseaux de Régître, on envoyoit tous les ans en Amérique une seule flotte, partie pour le compte du Roi, partie pour celui des Particuliers; elle y chargeoit l'or & l'argent qui devoit passer en Espagne, & en même tems elle transportoit, tant en allant qu'en venant, les marchandises envoyées de part & d'autre; mais comme aujourd'hui ces transports se font par les seuls vaisseaux de Régître, le nom de *flotte d'argent* a cessé d'être en usage. —

Colomb mouilla l'ancre dans l'embouchure d'un large fleuve, plein de désir de prendre connoissance du pays & des habitants. Mais à la vue des vaisseaux, tous abandonnèrent leurs cabanes & s'enfuirent dans les montagnes. Un seul d'entr'eux eut le courage de s'approcher du vaisseau dans une petite nacelle, & de

monter à bord. Après s'être assuré de l'amitié de cet Indien par de petits présents, l'Amiral l'envoya à terre avec un de ceux qu'il avoit amenés de Guanahani, & seulement deux Espagnols chargés de reconnoître le pays & d'inspirer de la confiance aux habitants; il craignoit qu'un plus grand nombre ne les fît fuir plus loin.

Cependant les vaisseaux se trouvant fort endommagés, on jugea nécessaire de les *radouber*. — Savez-vous ce que cela veut dire?

Henri. Oh oui! C'est-boucher les trous d'un vaisseau, & l'enduire de nouveau de suif & de goudron. Je sais aussi que pour faire ces réparations, on met ordinairement les vaisseaux sur le côté.

Le Pere. Fort bien! — Les deux Espagnols après s'être avancés dans le pays jusqu'à douze lieuës, revinrent & firent à l'Amiral leur rapport à peu près en ces termes:

„Nous avons trouvé une grande partie du pays que nous venons de parcourir, cultivé, & ses différentes contrées nous ont toutes paru extrémement fertiles. Les champs produisent

du

du bled Indien, ou du Maïz, & une certaine racine, qui rôtie ſe mange comme le pain. Nous ſommes à la fin arrivés à une petite ville, d'environ cinquante maiſons de bois, & contenant jusqu'à mille habitants, les plus diſtingués vinrent au devant de nous, & quand ils eurent appris des Indiens qui nous accompagnoient, quelles gens nous étions, ils nous prirent par les bras, & nous menèrent dans la ville, où ils nous aſſignerent un logement ſpacieux. Ils nous firent aſſeoir ſur une eſpèce de chaiſes qui avoient la figure de quelque animal, dont la queue ſervoit de doſſier, & dont les yeux & les oreilles étoient d'or. Dès que nous fumes placés, les Indiens s'aſſirent à côté de nous par terre; ils nous baiſerent les mains & les pieds, & nous témoignerent tant de reſpect, que l'on voyoit bien qu'ils nous prenoient auſſi pour des êtres céleſtes. On nous fit manger de leurs racines rôties, auxquelles nous trouvâmes un goût de châtaignes; & nous remarquâmes que toute l'aſſemblée des ſauvages qui nous ſervoient, n'étoit compoſée que d'hommes. S'étant rétirés au bout d'un cer-

certain tems, ils furent rélevés par autant de femmes, qui nous rendirent les mêmes honneurs que nous avions déja reçus de la part des hommes. — Enfin quand nous avons voulu retourner, une foule des habitants a offert de nous accompagner, mais nous les avons priés de n'en rien faire, & n'avons accepté cet honneur que de la part du *Cacique*, ou Roi, & de ſon fils, qui en effet ſont venus avec nous jusqu'ici, & ont par-tout donné leurs ordres de nous traiter avec grand reſpect. "

L'Amiral en témoigna ſa reconnoiſſance à ces deux Princes, & les régala à bord de ſon vaiſſeau avec beaucoup d'égards.

Quand il en vint aux informations ſur le pays où ſe trouvoit l'or, on lui montra l'Orient, & l'on ne pouvoit comprendre, pourquoi les hommes blancs faiſoient paroître une ſi grande paſſion pour ce métal, qui à leurs yeux n'étoit preſque d'aucun prix, & qu'ils n'employoient qu'à leur parure. Les hommes blancs, de leur côté, n'étoient pas moins ſurpris de la pretendue ſimplicité, de ces bonnes gens; & Colomb abrégea ſon ſéjour dans cette île, pour aller cher-

chercher, suivant les nouveaux renseignements que l'on venoit de lui donner, le pays à mines d'or, objet de ses vœux, & que les Indiens appelloient *Haïti*.

En quittant Cuba le 19 de Novembre, il emmena douze naturels du pays, pour les conduire en Espagne. Ces Indiens tournerent le dos à leur patrie avec la plus grande indifférence, parce que Colomb par ses bons procédés, avoit soin de leur rendre le séjour dans les vaisseaux aussi agréable qu'il étoit possible.

Le vent étant devenu contraire pendant plusieurs jours, l'Amiral fut obligé de *louvoyer*.

Charlotte. Comme fit notre Patron sur l'Elbe, à notre voyage d'*York* (*)?

Le Pere. Oui; il lui fallut de la même maniere voguer tantôt d'un côté & tantôt de l'autre, parce que le vent ne lui permettoit pas de courir en ligne droite. Alonzo Pinzo, Capitaine de la *Pinta*, voulut profiter de la circonstance; & comme son vaisseau étoit meilleur

(*) Dans le voisinage de *Stade*.

Didier. Mais ne l'appelle-t-on pas aussi *Saint-Domingue?*

Le Pere. Oui; parce que dans la suite on y a bâti une ville de ce nom, qui est dévenue la capitale de l'île.

A son arrivée les habitans se sauverent dans les bois; & quant à la *Pinta*, on n'en eut aucune nouvelle. Ainsi l'Amiral quitta bientôt le havre où il avoit mouillé, & fit gouverner au Nord en rangeant la côte.

Ayant jetté l'ancre dans un autre havre, il réussit enfin à faire la connoissance des habitants. Une Indienne que l'on avoit prise, & qui avoit été comblée de caresses & de présents, fit à ses compatriotes un portrait si avantageux des Espagnols, qu'ils n'hésiterent pas de les approcher, pour voir & obtenir à leur tour de ces choses merveilleuses dont on avoit régalé cette Indienne.

Ces gens, quant à la figure & aux mœurs, ne différoient en rien des habitants de Guanahani & de Cuba. Comme eux, ils n'étoient pas vêtus; ils avoient également le teint couleur de cuivre; ils étoient tout aussi timides

&

& ignorants, & n'avoient pas moins de douceur dans leur caractère. Surpris de tout ce qu'ils voyoient, ils paroissoient croire aussi, que les Espagnols n'étoient pas des hommes, mais des êtres célestes. On voyoit briller dans leur parure plus d'or, qu'on n'avoit apperçu dans celle des Insulaires précédents: mais ils faisoient également si peu de cas de ce métal, qu'ils s'estimoient heureux de le pouvoir échanger contre des grains de verre, des épingles, des sonnettes ou d'autres bijoux de cette espèce. Quand Colomb s'informa de rechef du lieu, où l'on trouvoit de l'or, ils montrèrent la partie orientale: & en conséquence de cette nouvelle indication on remit aussitôt à la voile, plein d'espérance qu'on découvriroit bientôt une source de richesses immenses.

SEPTIEME RÉCIT.

LE PERE.

Quand on eut mouillé dans une autre Baye de cette même île, Sa Majesté, le Cacique de

la

la contrée, qui avoit pris des informations touchant les hommes blancs, daigna venir faire en propre perſonne une viſite à l'Amiral. Sa ſuite étoit conſidérable; quatre hommes le portoient ſur leurs épaules dans un Palanquin, eſpèce de chaiſe à porteurs; mais ſon corps royal n'étoit pas plus chargé de vêtements que celui de ſes ſujets.

Il ne fit pas la moindre difficulté de ſe rendre ſur le champ à bord, & quand on lui dit que l'Amiral venoit de ſe mettre à table, il ſe fit introduire dans ſa chambre, accompagné de deux hommes âgés qui paroiſſoient être ſes conſeillers. Il s'aſſit à côté de Colomb, avec une contenance également reſpectueuſe & confiante, tandis que les deux vieillards ſe placerent à ſes pieds. On lui ſervit de quelques plats & du vin; il en goûta, & envoya le reſte aux gens de ſa ſuite, qui étoient reſtés ſur le pont.

Le repas fini, il fit préſent à l'Amiral de pluſieurs feuilles d'or ainſi que d'un ceinturon artiſtement travaillé; & de ſon côté Colomb lui donna un collier de grains d'ambre jaune, une paire de pantoufles rouges; une couverture

de

de lit & un flacon d'eau de fleurs d'orange. Sa Majeſté Indienne en fut ſi ravie, que dans l'excès de ſa reconnoiſſance Elle donna à connoître à l'Amiral, que tout ſon pays étoit à ſon ſervice.

Les façons de ce monarque nud étoient majeſtueuſes avec ſes ſujets, & très-familières avec les Eſpagnols. Il regarda tout avec beaucoup d'attention, & marqua la plus grande ſurpriſe de toutes les choſes extraordinaires qu'il voyoit dans le navire. Sur le ſoir il demanda à être reconduit à terre. On fit ce qu'il voulut, & pour fortifier les impreſſions de l'étonnement, avec lesquelles il quittoit le vaiſſeau, l'Amiral fit accompagner les adieux d'un coup de canon. Dès lors plus de doute dans ſon eſprit ſur l'origine céleſte de ces êtres blancs, puisqu'ils diſpoſoient de la foudre & du tonnerre. La vénération que ſes ſujets portoient à ces auguſtes étrangers, alla jusqu'à leur faire baiſer les traces que les Eſpagnols imprimoient à la terre en marchant.

Comme cette contrée n'étoit pas encore celle qui contenoit les riches mines d'or, uni-

que objet de leurs vœux, Colomb fit appareiller, pour se porter plus à l'Est.

Toutes les informations que l'on s'étoit procurées, s'accordoient à faire juger, que l'or se trouvoit dans un certain canton montueux, qui étoit dans la dépendance d'un Cacique très-puissant. Colomb avoit donc envoyé des Députés à ce Prince; & ayant reçu de sa part l'invitation la plus pressante, il se hâta de s'y rendre. Ah! s'il avoit prévu le triste accident qui l'attendoit à ce court trajet, il se seroit moins empressé, & auroit mieux aimé renoncer à tout or & argent, que d'en payer la possession si cher!

Pierre. Que lui arriva-t-il donc?

Le Pere. A cette nouvelle course on s'étoit avancé jusqu'à un Cap, où l'Amiral fit carguer les voiles par un tems calme, à environ une lieue de la terre. Il n'avoit pas fermé l'œil depuis deux jours; la nature fit valoir ses droits, & Colomb, après avoir confié le timon au Pilote avec l'ordre précis de ne pas le quitter, fut se coucher vers le minuit. A peine se fut-il livré au sommeil, que l'équipage se croyant

à l'abri de tout péril, ſuivit ſon exemple & fut ſe coucher auſſi. Même le Pilote qui dans ce calme, n'appréhendoit aucun danger, ne ſe fit point de ſcrupule, de charger, au mépris des ordres de ſon Supérieur, un mouſſe de la partie qui lui étoit confiée, & d'aller repoſer comme les autres. Ce garçon ſans expérience étoit donc le ſeul veillant à bord du navire.

Pendant que tout le monde étoit plongé dans un profond ſommeil, un courant entraînoit inſenſiblement vers la côté, le vaiſſeau. Tout-à-coup il reçut une ſecouſſe ſi violente que le mouſſe, de frayeur, laiſſa échapper le timon. Eveillé par ſes cris, Colomb d'un ſault ſe tranſporta ſur le tillac, apperçut les rochers, & connut bientôt que le vaiſſeau étoit échoué. Tous furent conſternés & ſe livrerent au déſeſpoir: lui ſeul conſerva aſſez de préſence d'eſprit, pour faire les diſpoſitions néceſſaires pour ſauver le vaiſſeau, au cas que cela fût poſſible.

Il ordonna ſur le champ à quelques uns de ſes gens, d'entrer dans la chaloupe & de jetter à une certaine diſtance une ancre, au moyen

de laquelle on pût touer le navire & le dégager des rochers. Mais tel étoit le désespoir de ces gens, qu'au lieu d'exécuter ses ordres, ils ne songerent qu'à leur propre conservation & voulurent se sauver à bord de la *Nigna*. Mais le Commandant de ce bâtiment refusa de recevoir des gens qui trahissoient leur devoir & abandonnoient leur Chef. Ils furent donc obligés de retourner au vaisseau échoué.

Cependant Colomb, pour alléger son navire, fit couper les mâts & jetter dans la mer les choses les moins nécessaires: mais ce fut en vain! Le vaisseau s'ouvrit près de la quille, & l'eau y entra subitement en si grande quantité, qu'il fallut renoncer à toute idée de le conserver. L'Amiral descendit donc avec tout son monde dans les chaloupes qui vinrent à son secours, & gagna la *Nigna* à force de rames.

Le Lendemain il envoya avertir le Cacique du malheur qui venoit de lui arriver, & lui demander l'assistance de ses vassaux, pour sauver du vaisseau naufragé ce que l'on pourroit.

Le Cacique — ſon nom étoit *Guakanabari* — témoigna tout le chagrin que lui cauſoit cette nouvelle, & vola, les larmes aux yeux, avec tous ſes gens au ſecours des Européans. Ces bons Inſulaires, bien loin de profiter de cet accident pour détourner quelques effets du vaiſſeau, firent les plus grands efforts pour en ſauver tout ce qu'ils purent. Ils raſſemblerent avec la plus grande célérité un grand nombre de canots, & par les ſecours réunis de tant de perſonnes, preſque tout ce qui étoit de quelque prix fut tranſporté à erre.

Le généreux *Guakanabari* prit ſous ſa garde tous les effets ſauvés, & envoya de tems à autre de ſes gens prier Colomb de ne point s'affliger, & proteſter en ſon nom, qu'il lui donneroit tout ce qu'il avoit. Il fit porter les effets du vaiſſeau dans un lieu proche de ſa propre habitation, en attendant que les maiſons où ils devoient être gardés, fuſſent vuidées. Il y plaça auſſi, pour leur ſûreté, des gens armés, quoique cela parût peu néceſſaire; car tous ſes ſujets pleuroient le malheur des

hommes blancs d'aussi bon cœur, que s'il leur fût arrivé à eux-mêmes.

Colomb, dans le rapport qu'il en a fait à sa Cour, dépeint le caractère aimable de ces Sauvages d'une manière intéressante. „ En effet, dit-il, ces gens sont si doux, si honnêtes & si paisibles, que je crois pouvoir assurer Vos Altesses, qu'il n'y a pas de meilleurs hommes dans l'univers. Ils aiment leurs semblables comme eux-mêmes; leurs manières sont des plus agréables, toujours gracieuses, animées & accompagnées d'un doux sourire. Et quoiqu'il soit vrai qu'ils vont nus, je supplie Vos Altesses de croire, qu'ils ont des usages fort louables. Le Roi est servi avec beaucoup d'appareil, & sa façon est si noble en tout, qu'il y a du plaisir à le voir agir, de même qu'on remarque avec satisfaction la mémoire excellente de ces gens, ainsi que l'envie qu'ils ont de connoître toute chose & d'en rechercher les causes & les effets."

La Mere. Comment trouvez-vous ces Indiens?

Tous. Charmants! ô les bons hommes!

La

La Mere. Et ce ſont des ſauvages! gens qui n'ont reçu aucune éducation, & qui même ne connoiſſent pas Dieu!

Le Pere. Il ſeroit honteux, à jamais honteux pour nous, d'en être ſurpaſſés en bonté du cœur & en humanité! Combien la Providence ne nous a-t-elle pas fourni plus de motifs de faire le bien, plus de ſecours pour le pratiquer, que n'en avoient ces pauvres Indiens privés de toute inſtruction! O mes enfants! au nom de Dieu efforçons-nous de nous rendre dignes de ces grands avantages! Que deviendrions-nous, ſi placés un jour vis-à-vis d'un de ces bons Sauvages, nous leur cédions en généroſité & en droiture? —

Une petite pauſe: après laquelle le père continua.

Guakanahari ayant ſu, jusqu'à quel point les Européans aimoient l'or, pour les conſoler de leur infortune il leur fit préſent de pluſieurs plaques de ce métal, avec promeſſe qu'il en feroit venir une quantité beaucoup plus conſidérable, d'un endroit qu'il appelloit *Cibao*. Pluſieurs de ſes ſujets en apporterent auſſi,

charmés de pouvoir échanger leur or contre toute ſorte de bagatelles Européanes. Un d'eux qui tenoit dans l'une de ſes mains un aſſez gros morceau de ce métal, en étendit l'autre vers un Eſpagnol, qui y mit une ſonnette. L'Indien auſſitôt laiſſa tomber l'or, & s'en fuit à toutes jambes comme un voleur, perſuadé d'avoir attrapé ſon homme.

Les gens de Colomb commençoient à goûter le ſéjour de ce pays, tandis que lui-même étoit rongé de ſoucis nuit & jour. Le meilleur de ſes bâtiments étoit péri; Pinçon, le perfide Pinçon l'avoit abandonné; le ſeul navire qui lui reſtoit, étoit ſi petit & ſi fatigué, qu'il ne pouvoit ni contenir tout ſon monde, ni être employé ſans témérité à un voyage, auſſi long que celui d'Eſpagne. Que faire dans cette ſituation critique?

Après y avoir mûrement réfléchi, voici la réſolution qu'il prit. Il ſe rembarquera avec une partie de ſes gens, & affrontant tous les dangers il entreprendra de retourner en Eſpagne, pour faire à ſa Cour un rapport détaillé des découvertes qu'il a faites; le reſte de ſes gens,

gens, il les laissera dans l'île Espagnole comme une Colonie. Tous approuverent cette résolution, & il se trouva sur le champ assez de sujets qui demanderent à rester. Le Cacique Guakanahari lui-même étoit bien éloigné d'y trouver à redire; il s'estimoit, au contraire, heureux, que quelques uns de ces Etrangers d'origine céleste voulussent demeurer chez lui, & le défendre, lui & ses vassaux, contre ses ennemis.

CONRAD. Il en avoit donc?

LE PERE. Suivant ce que l'on apprit de lui, plusieurs îles situées au Sud-Est, étoient habitées par une nation féroce & barbare, qu'il appelloit *Caraïbes*; ils venoient de tems à autre, dit-il, envahir son pays: & comme ses sujets n'étoient pas en état de leur faire tête, il ne leur restoit d'autre parti à prendre que celui de se sauver promptement dans les montagnes.

Colomb lui promit de les prendre sous sa protection; & pour lui faire voir ce que c'étoit que l'art militaire des Européans, il fit faire à sa troupe quelques évolutions. Les Indiens en furent émerveillés; mais quand on fit jouer aussi l'artillerie du vaisseau naufragé, ils en fu-

furent tellement effrayés qu'ils se laisserent tomber par terre, étourdis & se couvrant la tête des deux mains. Guakanahari lui-même en fut consterné; mais Colomb le rassura en lui faisant connoître qu'il ne feroit usage de ces foudres que contre les Caraïbes, ses ennemis; & pour lui rendre plus sensible encore l'effet de ces bouches vomissant le feu, il fit dresser contre le navire échoué une pièce chargée à boulet, & y mettre le feu. Le boulet passa à travers le vaisseau, & tomba visiblement, du côté opposé, dans la mer. L'étonnement dont le Cacique fut saisi à cette vue, surpasse l'imagination. Livré à une profonde rêverie il retourna chez lui, plus persuadé que jamais, que ses hôtes étoient des descendants du Ciel, & que comme tels ils disposoient de la foudre & du tonnerre.

Mathias. Mais comment les Espagnols & les Sauvages se pouvoient-ils parler, ignorant la langue les uns des autres?

Le Pere. Ils se parloient par des gestes, par des signes & des mots isolés que les Espagnols & les sauvages avoient attrapés les uns des autres.

tres. Ce language étoit, ſans doute, très-imparfait; mais il ſuffiſoit pourtant dans beaucoup de cas, pour ſe communiquer réciproquement leurs idées.

Quelques jours furent enſuite employés à conſtruire un *Fort*, ou une petite fortereſſe, & les officieux Inſulaires y aiderent les Eſpagnols de tout leur pouvoir. Les infortunés! Ils ne ſavoient pas, qu'ils forgeoient eux-mêmes les fers qu'on leur feroit porter un jour! —

Toutes les fois que l'Amiral vint à terre, Guakanahari lui fit quelques honneurs diſtingués, qui chaque fois furent reconnus par des libéralités que Colomb lui fit à ſon tour. Un jour le Cacique l'ayant reçu une couronne d'or ſur la tête, le mena dans une maiſon proprement arrangée. Là il ôta ſa couronne, & la mit reſpectueuſement ſur la tête de ſon hôte. Colomb auſſitôt détacha un collier de petites perles, qu'il avoit coûtume de porter, & le lui attacha; il ſe dépouilla auſſi d'un bel habit qu'il avoit mis ce jour-là, & en revêtit le Cacique de ſes propres mains; il gliſſa en outre à ſon doigt une bague d'argent, & envoya

querir

querir une paire de bottines rouges, qu'il lui fit chauſſer également. Ces attentions mutuelles mirent le ſceau au traité d'amitié qu'ils conclurent entr'eux.

Le fort fut achevé en dix jours, au bout desquels Colomb, parmi ceux qui ſouhaitoient reſter, en choiſit trente-huit, & nomma pour leur Commandant *Diégo d'Arada*, homme de condition. Il leur enjoignit à tous, d'obéir ponctuellement à ce Chef, de chercher de toutes les manières poſſibles à entretenir la bonne opinion que Guakanahari & ſes ſujets avoient des Eſpagnols, & de s'appliquer à apprendre la langue du pays. Il donna le nom de *Navidad* à l'endroit où il les laiſſa.

Colomb s'étant rembarqué à bord de ſon méchant navire, leva l'ancre le 4 de Janvier 1493, au milieu des acclamations de ceux qui reſterent. Entrepriſe hardie! Prétendre traverſer l'Océan ſi peu connu encore, avec un ſeul bâtiment, uſé, avarié! J'avoue que cette fois-ci je tremble pour la vie de ce brave homme.

CHARLOTTE. Que ne reſte-t-il où il eſt!

THÉO-

Théophile. Encore ſi ce drôle de Pinçon avec ſon vaiſſeau l'accompagnoit! Ils pourroient alors venir au ſecours l'un de l'autre.

Le Pere. Le ſort de l'infidèle Pinçon & de ſon navire étoit une énigme: Colomb n'avoit pu nulle part s'en procurer des nouvelles. Il préſuma donc, ou qu'il étoit péri, ou qu'il avoit déja fait voile pour l'Europe, afin d'être le premier à porter la nouvelle des grandes découvertes qui venoient d'être faites, & peut-être auſſi dans l'intention, de noircir l'Amiral à la Cour & de lui enlever les récompenſes qui lui étoient dues. Ce ſoupçon lui fit ſentir davantage la néceſſité, de hâter ſon propre retour, pour faire échouer par ſa préſence les deſſeins pernicieux de ce perfide.

Cependant afin de détruire toute eſpèce de doute que la Cour ſoupçonneuſe qui l'avoit envoyé, pourroit avoir de la vérité de ſon rapport, il avoit fait mettre à bord, des échantillons de tout ce qui ſe trouvoit de remarquable dans les pays qu'il avoit découverts. L'or ſur-tout, comme la choſe la plus déſirée, n'y fut pas oublié, non plus que quelques naturels

de

de chaque île qu'il avoit visitée, ainsi que plusieurs oiseaux inconnus, & d'autres curiosités tant naturelles qu'artificielles, propres à donner une idée de l'importance de ses découvertes.

Courant à l'Est, Colomb rangea d'abord les côtes de l'île Espagnole, pour examiner, en passant, d'autres parties de ce pays. Le lendemain de son départ, il apperçut au loin quelque chose qui avoit l'apparence d'un vaisseau. Il gouverna aussitôt de ce côté-là, & trouva ce qu'il n'espèroit plus de trouver, savoir le vaisseau de l'honnête Pinçon, qu'il avoit quêté inutilement depuis six semaines. Vous pouvez penser, quelle dut être la joie de l'Amiral & de son équipage à cette rencontre!

Pinçon venu à son bord, chercha à se justifier, en rejettant toute la faute sur le gros tems, qui, dit-il, l'avoit fait dériver malgré lui. Colomb tout persuadé qu'il étoit de la futilité de cette excuse, usa pourtant d'indulgence, y étant porté également par son penchant naturel à la générosité, & par la prudence. Il fit donc semblant d'ajouter foi au prétexte spécieux

cieux de Pinçon, & lui rendit ses bonnes graces, très-satisfait de n'être plus reduit à confier la rélation de ses découvertes à un seul bâtiment & qui étoit en si mauvais état.

CHARLES. Où avoit-il donc resté si long tems, ce Pinçon?

LE PERE. Il s'étoit également arrêté sur les côtes de l'île Espagnole, pour se procurer de l'or par des échanges, mais dans d'autres contrées. Ainsi il n'avoit pas fait de nouvelles découvertes.

LA MERE. Eh bien, mes enfants, pour avoir sujet de vous réjouir aussi de la découverte de l'Amérique, on ne vous servira aujourd'hui pour votre souper que des productions Américaines.

TOUS. Ah!

QUELQUES-UNS. Et quoi donc?

LA MERE. Une soupe de fêves de Cacao —

FRÉDÉRIC. Ah, une soupe de Chocolat!

LA MERE. Et puis encore quelque chose, qui peut-être ne vous agréera guere.

QUELQUES-UNS. Quoi donc?

LA MERE. Des pommes de terre.

 TOUS.

Tous. Ah! Des pommes de terre, dès pommes de terre! Notre plat favori!

Le Pere. Vive Colomb, à qui nous sommes redevables de ce plat favori!

Tous. Qu'il vive!

HUITIEME RÉCIT.

Le Pere.

Allons, mes enfants; accompagnons notre Colomb à son voyage de retour!

Frédéric. Allons, mon Papa!

Le Pere. Un vent frais d'Ouest, qui vient de se lever fort à propos, pousse les vaisseaux devant lui & semble leur prêter des ailes; & les équipages au comble de la joie, se voient déja en Espagne, au milieu d'une foule de curieux, que le récit des merveilles du nouveau monde remplit d'étonnement.

La Mere. Que ne fais-tu, mon Cœur, à ces bonnes gens le plaisir, de les mettre tout de suite à terre, à fin qu'ils puissent sans autre délai

délai décharger leur cœur par le récit de leurs aventures.

Le Pere. Je voudrois de tout mon cœur le pouvoir faire; mais je vois là, à l'Occident, se former sur l'horizon un orage qui me fait trembler pour mes pauvres Aventuriers. Je desirerois les pouvoir mettre en sûreté dans quelque bon port; mais malheureusement il ne se trouve point de terre entre l'île Espagnole & l'Espagne, ni par conséquent de port.

Jean. Eh, oui; les Açores!

Le Pere. Tu as raison! Ils pourroient en effet s'y mettre à l'abri, s'il m'étoit possible de les y faire arriver assez promptement. Le mal est, qu'ils en soient encore éloignés d'une centaine de lieuës: & voilà l'orage qui s'approches à grands pas. Déja l'obscurité augmente, augmente: & les gens du vaisseau, troublés, attendant l'événement avec anxiété, ont les yeux fixés sur l'Amiral, qui donne ses ordres avec son intrépidité ordinaire.

Le vaste Océan s'enfle insensiblement; les vaisseaux sont joués par les flots, le cordage crie, & les mâts retentissent du mugissement

des vents. Déja les éclairs & les ténèbres se succèdent rapidement, le tonnerre gronde, la pluie se précipite sur les vaisseaux comme un torrent. Enfin la fureur de la tempête éclate avec toutes ses terreurs. L'atmosphère est embrasée, les roulements du tonnerre ne finissent plus, on entend bruire les flots épouvantablement, & les vaisseaux chancelants, jouets des vagues, sont tantôt lancés vers le ciel, & tantôt précipités dans l'abysme.

Tout l'équipage est saisi d'effroi. Les uns à genoux & les mains levées au ciel, demandent la conservation de leur vie; d'autres sans mouvement, pâles, muets, & privés de l'usage de leurs sens, ressemblent plus à des morts qu'à des vivants; d'autres encore recourant à des expédients superstitieux, promettent au Ciel, au cas qu'il veuille leur conserver la vie, d'aller, dans le premier pays Chrêtien où ils aborderont, en pélerinage, nu pieds & en chemise, à quelque église dédiée à la sainte Vierge.

CHARLOTTE. Je n'entends pas cela, mon Papa.

Le Pere. Je vais donc te l'expliquer; écoute. — Ceux des Chrêtiens appellés *Catholiques Romains*, croyoient autrefois, que c'étoit un œuvre agréable à Dieu, que d'entreprendre, du lieu où l'on demeure ordinairement à quelque autre pays, un voyage pénible, pour y passer un certain tems à jeûner & à prier. Un voyage fait ainsi dans une intention pieuse, s'appelloit *Pélerinage*; & l'on donnoit le nom de *Pélerins* à ceux qui l'entreprenoient. Jadis ces Pélerinages étoient très-fréquents, & les Pélerins avoient coûtume de se les rendre aussi pénibles qu'ils pouvoient. Les uns alloient nu pieds; mettoient un habit de bure sur la peau, souffroient en route faim & soif, la chaleur & le froid, déchiroient même leur corps à coups de fouet, & s'estimoient heureux à proportion de la misère & des tourments qu'ils éprouvoient. Car ils étoient persuadés, que Dieu leur sachant bon gré de ces mortifications, ne pouvoit se dispenser de leur accorder le pardon de tous leurs péchés. Conformément à cette opinion, lorsqu'ils se trouvoient dans quelque grand danger, ils croyoient donc aussi, que le

meilleur moyen de s'assûrer de l'assistance divine, étoit de faire vœu d'entreprendre un tel voyage de dévotion; & voilà, ma chère fille, ce que firent aussi les Matelots du vaisseau de Colomb: ils promirent à Dieu, que s'il les tiroit d'affaire, ils iroient en pélerinage, dans le premier pays Chrétien où ils mettroient pied à terre, à l'église la plus proche & dans le costume que j'ai dit. Le comprends-tu maintenant?

Charlotte. Oui, mon Papa.

Le Père. Pour revenir donc à Colomb & à ses pauvres gens que nous avons laissés dans l'état le plus pitoyable, je vous dirai, que leur situation n'a pas changé. Ils flottent toujours entre la vie & la mort, & chaque vague qui élevé les vaisseaux pour les replonger avec fracas dans l'abysme, semble devoir décider de leur sort. En vain Colomb avec la plus grande présence d'esprit emploie tous les moyens que lui suggèrent la prudence & l'experience; en vain il tâche d'encourager les équipages & de soutenir leur activité: ses matelots ne sont plus que des corps sans ame, & la tempête déploie

ſa fureur avec une force à laquelle rien ne peut reſiſter. Enfin ne pouvant plus diſſimuler à lui-même; qu'il faut renoncer à tout ſecours humain, il rentre dans ſa chambre, le cœur oppreſſé: & que penſez-vous qu'il y ait fait?

QUELQUES-UNS. Des prières!

LE PERE. Sans doute il jetta au Ciel un regard plein de ſoumiſſion filiale: mais il ne demanda pas la conſervation de ſa vie, (car quant à elle, il s'en rapportoit à celui qui la lui avoit donnée;) tout ce qu'il demande à Dieu, dans ce moment c'eſt de faire réuſſir ce qu'il vient de réſoudre en renonçant abſolument à la vie.

FERDINAND. Qu'a-t-il donc réſolu?

LE PERE. Rien ne chagrinoit davantage cet homme plus occupé du bien-être de ſon eſpèce que de ſa propre vie, que l'idée que ſa perte entraîneroit probablement celle des toutes les informations qu'il ſe propoſoit de porter en Europe, & détruiroit ſes vues pieuſes & humaines, de répandre parmi les Sauvages la connoiſſance du vrai Dieu. Le cœur lui fendit à cette penſée. Il réſolut donc de ne plus ſon-

 ger

ger qu'à prevenir ce malheur qu'il envisageoit comme le plus grand de tous; & voici, mes enfants, comment il s'y prit: sa conduite vous fera juger, quelle devoit être la grandeur de l'homme qui, dans le danger le plus évident de la mort, étoit encore capable de si sages résolutions & d'une activité si réfléchie.

Il prit un parchemin, y écrivit les avis les plus importants concernant ses découvertes, l'enveloppa d'un linge trempé dans de l'huile, couvrit ce linge d'une toile cirée, enferma le paquet dans un baril bien bouché, & le jetta dans la mer.

Mathias. Eh, pour quoi faire?

Henri. Cela ne me paroît pas difficile à déviner; il pensoit sans doute, que la mer jetteroit ce baril quelque part sur le rivage!

Le Pere. Et qu'en ce cas quelqu'un le trouveroit, & qu'après l'avoir ouvert, il feroit part à d'autres du trésor qu'il renfermoit. Immédiatement après il attacha un second baril, contenant les mêmes avis, à la pouppe de son vaisseau, pour y rester jusqu'à l'endroit où le navire périroit. — A présent je vous demande,

mes

mes enfants, combien d'entre nous feroient capables, dans de pareilles circonftances, d'une telle préfence d'efprit?

JEAN. Aucun, je crois! — Ce ne feroit pas moi, du moins!

QUELQUES-UNS. Ni moi non plus.

LE PERE. Mais voulez-vous favoir, comment Colomb s'y étoit pris, pour acquérir cette fermeté d'ame?

JEAN. Eh bien?

LE PERE. Etant à votre âge, il s'exerçoit dans chaque petit embarras où il fe trouvoit, dans chaque petit malheur qui lui arrivoit, à ne pas perdre contenance; à ne pas fe laiffer étourdir par la crainte & la frayeur; mais à fonger, au contraire, auffitôt aux moyens de détourner ou de réparer le mal. Il ne comptoit pas fur l'affiftance de fes conducteurs, mais cherchoit toujours à s'aider lui-même & à imaginer quelque bon moyen de fe tirer d'affaire. Jamais il ne réclamoit la main d'autrui, quand fes propres mains fuffifoient à l'ouvrage qu'il avoit en vue, & il méprifoit de tout fon cœur ces créatures efféminées, gâ-

tées, ineptes à toute fonction humaine, qui laissent toujours les autres penser & faire pour elles. Par là, & par une vie toujours laborieuse, active & en même tems pieuse, qu'il avoit menée dès sa première jeunesse, il prit insensiblement l'habitude de ne s'étonner d'aucun embarras, de ne trembler à aucun danger quelque grand qu'il fût, mais d'appliquer aussitôt tout son esprit, pour se tirer d'affaire avec courage & avec prudence. Et voilà, mes enfants, comme il faut que Vous fassiez aussi, si vous voulez devenir des hommes comme lui.

Theophile. Allez, nous le ferons certainement!

Frédéric. Jeannette, ne vous avisez pas de venir demain matin m'aider à lacer mes bottines; je le ferai bien tout seul; entendez-vous?

Jeannette. Oh, je ne te forcerai pas à accepter mes services; n'aies pas peur!

Frédéric. Enfin, je n'en veux plus! N'est-ce pas, mon Papa, il faut que je me lace moi-même?

Le Pere. Sans doute, si tu veux devenir un Colomb! Ce seroit autre chose, si par hazard

tu

tu avois envie, de passer, comme une bonne vieille femme, toute ta vie au coin de ton feu. —

Frédéric. Fi donc! fi!

La Mere. Mais, mes enfants, nous perdons notre Colomb de vue. Je suis comme sur des épines, tant que j'ignore ce que lui & ses gens sont à la fin devenus.

Le Pere. J'y reviens; mais hélas! l'état affreux de ces infortunés est toujours resté le même. La tempête est encore tout aussi furieuse qu'elle l'étoit tantôt, & pour augmenter les terreurs de la mort à laquelle ils s'attendent de moment en moment, la plus noire & la plus horrible de toutes les nuits les a enveloppés de ses ombres. Nulle étoile, dont la lueur bénigne puisse porter un rayon d'espérance dans leur cœur abattu, ne se fait appercevoir. Les ténèbres les plus épaisses ont englouti le ciel & la terre; & l'Ouragan pendant toute la nuit n'a pas cessé un moment ses fureurs. C'est ainsi que respirant à peine, ils vogeoient entre la vie & la mort, jusqu'à ce qu'enfin —

Quel-

QUELQUES-UNS. Adieu le pauvre Colomb!

LE PERE. — Jusqu'à ce que cette nuit affreuse fût enfin passée, & que les premiers rayons du soleil, à la joie inexprimable des équipages revenus à la vie développassent dans le lointain une terre qui s'élevoit du sein de la mer.

TOUS. Ah!

LE PERE. D'abord l'Amiral lui-même ne put déterminer, quelle étoit cette terre; mais s'en étant approché davantage, on trouva que c'étoit une des Açores.

CHRÊTIEN. Dieu soit loué, qu'ils y soient! J'avois une peur terrible.

LE PERE. Ils n'y sont pas encore, cher Chrêtien, quoique la terre soit sous leurs yeux. Le vent qui souffle toujours avec force, rend l'approche de la côte très-dangereuse. Ainsi malgré le désir extrême qu'avoit tout le monde de descendre à terre, ils se virent obligés de passer encore quatre jours à louvoyer au milieu des dangers qui les environnoient. La *Pinta* étoit disparue, & il étoit douteux, si elle avoit

péri,

péri, ou si Pinçon profitant une seconde fois de l'obscurité & de la tempête, avoit abandonné l'Amiral, pour porter en Espagne les premieres nouvelles des découvertes. Enfin le tems se calme un peu. L'Amiral profita du moment gagna la rade & fit jetter l'ancre.

Les Portugais ne furent pas long-tems à venir offrir de leur vendre des rafraîchissemens, s'informant en même tems d'où ils venoient & où ils comptoient aller. Comme on apprit d'eux, qu'à peu de distance de la côte il y avoit une Chapelle dédiée à la Sainte Vierge, Colomb permit à la moitié de son équipage de débarquer pour aller s'acquiter du vœu de pélerinage, qu'ils avoient fait. Pour lui, exténué de veilles & de fatigues il fut obligé de rester à bord; mais il ordonna à ceux qui partoient, de revenir au plutôt, afin que les autres pussent s'acquiter à leur tour de ce même acte de dévotion. On promit de se conformer à ses ordres, & après s'être mis nu pieds & en chemise on marcha processionellement du côté où les Portugais leur avoient dit que se trouvoit la Chapelle.

On

On croyoit les voir de retour au bout de quelques heures, mais ils ne revinrent pas; on attendit encore une heure, deux heures, sans qu'il parût personne; la nuit s'avançoit, & ils n'arrivoient pas. Colomb conçut des soupçons; mais pour les éclaircir il fallut attendre le jour. Enfin le lendemain, il apprit à son grand étonnement, que la garnison Portugaise s'étoit emparée de ces hommes nus, & les avoit mis en lieu sûr.

Colomb ressentit la plus vive indignation de cette perfidie; & comme les représentations qu'il en fit faire, furent vaines, il protesta avec serment, qu'il ne partiroit pas qu'il n'eût pris cent Portugais & ravagé toute l'île. Cette menace fit impression. On lui envoya des Députés, chargés de s'informer de la part du Gouverneur, si lui & ses navires étoient en effet au service de la Cour d'Espagne: & quand il l'eut prouvé par ses Provisions, les prisonniers furent relâchés. C'est que le Gouverneur, à ce que l'on dit, avoit ordre du Roi son maître, de s'assurer, s'il pouvoit, de la personne de Colomb, apparemment pour le tenir enfermé,

ainsi

ainsi que son monde, toute sa vie, & puis prendre sans bruit possession des pays qu'il avoit découverts. Mais ayant manqué son coup, parceque Colomb étoit resté à bord, le Gouverneur jugea prudent de lui rendre ses gens, & de s'excuser en disant, qu'on n'avoit pas cru qu'ils fussent Espagnols.

Voilà encore, mes enfants, un exemple, que ce que les hommes appellent malheur, est souvent un véritable bienfait de Dieu, quoique la foiblesse de notre vue nous permette rarement de le voir, dans le tems qu'il nous arrive. Colomb étoit malade; une sciatique violente le privoit du plaisir de mettre pied à terre après une longue & périlleuse navigation. Il regardoit cela, sans doute, comme un malheur; mais qu'il s'y trompoit! Ce malheur étoit plutôt pour lui un bonheur manifeste. Car s'il avoit été en santé, il seroit descendu à terre; on l'auroit arrêté; il auroit passé tristement le reste de ses jours dans un noir cachot. Nous sommes donc bien heureux, que nos destins soient en la main d'un Dieu qui, lors même qu'il nous fait éprouver des désagréments, fait

tou-

toujours les diriger à une fin ſage & ſalutaire!

Charmé de l'iſſue heureuſe de cette fâcheuſe affaire, Colomb remit à la voile, eſpérant ſe voir bientôt au terme de toutes ſes peines. Mais le Ciel avoit arrêté de mettre ſa conſtance encore une fois à une rude épreuve.

Une tempête des plus terribles éclate de nouveau. Le vaiſſeau eſt écarté de ſa route, les voiles ſont miſes en pièces, les mâts chancellent, & chaque vague qui aſſaillit le navire, le menace de ſa ruine. Dans cette ſituation déſeſpérée, qui a déja duré deux fois vingt-quatre heures, ils apperçoivent tout-à-coup, ſur le minuit, des rochers vers leſquels le frêle bâtiment eſt pouſſé en droite ligne. S'il eût ſuivi cette direction une minute de plus, il étoit en pièces; mais la préſence d'Eſprit de Colomb ne l'abandonna pas dans ce moment déciſif; virant promptement le cap, il ſauva le vaiſſeau & ceux qui y étoient. Il reconnut bientôt, qu'il étoit ſur la côte de Portugal, près de l'embouchure du Tage, & il réuſſit enfin à y jetter l'ancre.

Dès la pointe du jour il envoya des couriers, un à Madrid, pour annoncer au Roi d'Espagne son heureuse arrivée, & un autre à Lisbonne, pour demander à Sa Majesté Portugaise la permission de remonter jusqu'à la ville, & de s'y réparer. Cette demande lui ayant été accordée, il y fit voile sur le champ.

Le bruit de l'arrivée d'un vaisseau si remarquable se fut à peine répandu dans Lisbonne, que l'on courut en foule au port. Le rivage fourmilloit de peuple, & la rivière de barques, parce que tout le monde bruloit du désir de voir l'homme merveilleux qui étoit venu à bout d'une entreprise si extraordinaire. Les uns rendoient graces à Dieu de l'y avoir fait réussir, d'autres pleuroient le malheur de leur pays d'avoir méconnu & repoussé cet homme extraordinaire.

Le Roi de Portugal lui-même ne put alors lui refuser son estime, quoiqu'il vît avec chagrin l'Espagne accroître prodigieusement, par ce seul homme, ses richesses & sa puissance, avantages qu'il avoit rejettés avec si peu de réflexion, égaré par de mauvais conseils. Il

 donna

donna ordre de lui faire tous les honneurs imaginables, lui fit fournir des rafraîchissements, lui écrivit de sa propre main, pour le prier de le venir voir. Colomb s'empressa de se rendre à son invitation, & à son arrivée toute la Cour, par ordre du Roi, fut au devant de lui. Le Roi, dans l'entretien qu'il eut avec lui, voulut qu'il lui parlât couvert & assis; & au récit des découvertes qui venoient d'être faites, il fit alternativement paroître les plus vifs regrets & la plus grande admiration. De son côté Colomb jouissoit avec modestie de la satisfaction, qu'il eut de voir les indignes courtisans, qui autre fois le bafouoient comme un misérable faiseur de projets, maintenant éblouis par l'éclat de ses exploits, confondus, & couverts de honte.

Le Roi lui fit les offres les plus flateuses, pour l'engager à rentrer à son service: mais en vain! Il lui auroit offert la moitié de son royaume, sans qu'il eût pu ébranler un seul moment sa fidélité envers la Cour à laquelle il s'étoit dévoué.

La Mere. Le brave homme!

Le

Le Pere. Ayant donc fait très-respectueusement ses adieux au Roi, & les réparations les plus nécessaires de son bâtiment étant achevées, il remit à la voile, gouvernant vers le même port Espagnol d'où il étoit parti. Ce fut le 15 de Mars 1493, qu'il y arriva, son voyage ayant duré en tout sept mois & onze jours.

Qu'il s'y repose après tant de fatigues! Demain, mes enfants, vous aurez le plaisir de le voir descendre à terre.

Pierre. Voilà encore un récit délicieux!

NEUVIEME RÉCIT.

Nicolas.

Eh bien, mon Papa, Colomb ne va-t-il pas débarquer?

Le Pere. Tout à l'heure, mon ami; mais il faut le voir entrer auparavant dans le port de Palos.

A peine eut-on nouvelles de l'approche de son vaisseau, que tous les habitants du lieu

 cou-

coururent au port, pour ſe convaincre par leurs propres yeux de la vérité de ce bruit agréable. Et quand ils le virent réellement fondé, le vaiſſeau s'étant aſſez approché pour qu'ils puſſent reconnoître ſur le tillac l'un ſon fils, l'autre ſon frère, un troiſième ſon ami, une quatrième ſon épouſe: c'eſt alors qu'il eût fallu entendre les cris d'allégreſſe dont ils faiſoient retentir l'air; c'eſt alors qu'il eût fallu voir des milliers de bras tremblants de joie, tendus pour accueillir ces chères perſonnes & les torrents de douces larmes verſées pour leur réception!

Colomb met pied à terre au milieu du bruit de l'artillerie de la place, du carillon de toutes les cloches & des acclamations de la multitude. Bien loin de s'énorgueillir de l'honneur qu'on lui faiſoit, ſon premier ſoin fut de montrer publiquement, que la gloire de l'heureux ſuccès de ſon entrepriſe étoit due non pas à lui, mais à Dieu. En conſéquence il prit auſſitôt le chemin de la même égliſe, où avant que de partir il avoit imploré les ſecours du Très-haut. Son équipage & tout le peuple l'y accompagnerent en proceſſion.

Après s'être acquité de ce devoir de reconnoissance envers Dieu, il se mit en route pour Barcelone, ville de —

NICOLAS. — De Catalogne, province Espagnole!

LE PERE. — Où étoit alors la Cour.

JEAN. N'apprit-on pas où étoit resté Pinçon?

LE PERE. Sans doute; mais les rapports qui le concernent, se contredisent. Quelques auteurs ont écrit, qu'il étoit également entré dans le port de Palos, peu après l'arrivée de Colomb. D'autres au contraire assurent, qu'ayant débarqué quelques jours avant lui dans la Gallice, il s'étoit aussitôt disposé à se rendre à la Cour, pour être le premier à y porter l'agréable nouvelle des découvertes que l'on avoit faites: mais que le Roi lui avoit fait ordonner de ne se présenter que quand il le pourroit faire de compagnie avec l'Amiral. Cet ordre, disent-ils, causa tant de chagrin à cet homme vain & ambitieux, qu'il fut aussitôt attaqué d'une maladie qui le conduisit au tombeau en peu de jours.

HENRI. Bon voyage, Seigneur Pinçon!

JOHN. Une autre fois ne sois pas si perfide & si vain!

LE PERE. Espérons, que son cœur n'est plus le même —

Colomb, dans tous les lieux où il passoit, vit une multitude incroyable qui accouroit des environs, & il entendit son nom voler de bouche en bouche avec les plus grands éloges. Enfin il arriva à Barcelone où le Roi & la Reine l'attendoient avec impatience. Toute la Cour eut ordre d'aller respectueusement au devant de lui, & les rues étoient tellement remplies de monde, qu'il lui resta à peine de la place pour y passer. Voici l'ordre & la marche de son entrée.

A la tête étoient les Indiens amenés des îles nouvellement découvertes, & parés à la manière de leur pays. Derrière eux on portoit tout ce que l'on avoit embarqué d'or, soit en ornements, soit en feuilles ou en grains. Suivoient ceux qui portoient les échantillons de toutes les autres productions naturelles & artificielles du nouveau monde, savoir balles de

coton,

coton, caiſſes de poivre, des perroquets perchés ſur des cannes qui avoient vingt-cinq pieds de longueur, des quadrupedes & des oiſeaux empaillés, & une quantité d'autres choſes que l'on n'avoit jamais vues en Europe. Enfin paroiſſoit Colomb lui-même, fixant les regards des ſpectateurs ébahis.

Pour l'honorer d'une manière tout-à-fait diſtinguée, leurs Majeſtés avoient fait dreſſer un ſuperbe trône dans une place publique où Elles l'attendoient. Colomb s'avance; ſelon l'uſage de ces tems il veut ſe mettre à genoux au pied du trône, mais le Roi l'en empêche, lui donne ſa main à baiſer, & lui ordonne de s'aſſeoir à côté de lui ſur une chaiſe qui avoit été préparée. Il fait avec autant de modeſtie que de dignité un rapport détaillé de ſes découvertes, & montre les productions qu'il a apportées. La Cour & tous ceux qui l'entendent, ſont remplis d'étonnement.

Son rapport fini, les deux Souverains, & avec eux toute la multitude des ſpectateurs ſe mirent à genoux, pour remercier Dieu d'avoir fait arriver de leurs jours ce mémorable évé-

nement, qui paroiſſoit promettre à l'Eſpagne de ſi grands avantages. Après quoi Colomb fut comblé d'honneurs extraordinaires. On confirma publiquement toutes les récompenſes qu'on lui avoit promiſes avant ſon départ; on lui fit expédier des lettres de nobleſſe pour lui & toute ſa famille, & le Roi ne ſortit plus à cheval, ſans avoir ſon cher Amiral à ſon côté: honneur reſervé juſqu'alors aux ſeuls princes du ſang. Mais ce qui lui fit plus de plaiſir que tout le reſte, ce fut l'ordre que donna le Roi, d'équiper ſur le champ une flotte entière pour un ſecond voyage.

Cependant le Roi envoya un Ambaſſadeur à Rome prier le Pape, de donner aux Eſpagnols ſeuls & à l'excluſion de toute autre nation, les pays découverts & à découvrir dans l'Océan inconnu, pour être poſſédés par eux héréditairement & en toute propriété; & le Pape (il s'appelloit *Alexandre Six*) tira ſur la Mappe-Monde une ligne droite d'un Pole à l'autre, à cent lieuës de diſtance des Açores, & autant Cap verd, déclarant que tout le pays qui t découvert au dela de cette ligne vers le

cou-

couchant, n'appartiendroit qu'au Roi d'Espagne.

DIDIER. Eh, comment le Pape pouvoit-il donner ces pays, qui ne lui appartenoient pas?

LE PERE. Dans ce tems-là, mon Ami, le Pape, comme tu sais par l'Histoire, étoit un personnage bien puissant, que l'on croyoit pouvoir disposer comme il lui plairoit, de toute la terre (*) en sa qualité de Vicaire de Jesus-Christ.

(*) Telle étoit à la vérité l'ambition des souverains Pontifes; & dans la Bulle d'Alexandre VI. il est dit en propres termes, qu'*il donne* au Roi d'Espagne les iles & terres dont il s'agit ici, *par sa pure & franche libéralité*; & plus loin, qu'*il les lui donne* avec leurs Seigneuries, Villes, Châteaux, Lieux, Villages, Droits, Jurisdictions, & toutes autres appartenances & dépendances, *par l'autorité de Dieu tout-puissant, de laquelle il jouit en ce Monde comme Vicaire de Jesus-Christ.* Mais jamais les Rois & Princes n'ont reconnu ce prétendu droit que les Papes s'arrogeoient sur des biens qui ne leur

Chriſt. En conſéquence, lorsqu'un Roi ou autre Prince vouloit s'aſſûrer de la poſſeſſion de ſon pays, il lui falloit recourir au Pape, pour ſe faire confirmer ſon droit. Aujourd'hui ce n'eſt plus la même choſe.

Mathias. J'en ſuis bien aiſe; le Pape un beau matin auroit pu nous enlever notre bonne ville de Hambourg!

Le Pere. Sur ces entrefaites l'équipement de la flotte fut pouſſé avec tant d'ardeur, qu'en peu

appartenoient pas: & quant à la démarche de Ferdinand le Catholique, les Hiſtoriens les plus dignes de foi aſſûrent, qu'elle n'a été nullement faite dans la perſuaſion d'y être obligé, mais par pure bienſéance, & pour s'aſſûrer de la Médiation du Souverain Pontife dans les démêlés qui pourroient naître entre les couronnes de Portugal & d'Eſpagne au ſujet de ces nouvelles découvertes. Encore de nos jours le Pape, comme Pere & Paſteur commun des Chrêtiens Catholiques, rend ſouvent aux Princes de cette communion le ſervice important d'accommoder leurs querelles.

Note du Traducteur.

peu de tems dix-ſept vaiſſeaux, en partie fort conſidérables, ſe trouverent prêts à mettre à la voile dans le port de Cadix. L'envie d'acquérir des richeſſes & de l'honneur attiroit un nombre incroyable d'hommes de tout état, qui déſiroient être de ce voyage, & même s'établir pour toujours dans le nouveau monde. Colomb ne pouvant les amener tous, fit choix de quinze cent, & eut ſoin que les vaiſſeaux fuſſent pourvus de toutes les choſes néceſſaires tant au voyage qu'à la fondation de pluſieurs colonies. Il falloit pour cela quantité d'outils & d'inſtruments de toute eſpèce; pluſieurs quadrupedes inconnus dans le nouveau Monde, tels que Chevaux, ânes, taureaux, vaches, &c. enfin toutes les ſortes de grains d'Europe, & les graines de tous les végétaux qu'il croyoit pouvoir réuſſir dans ces climats.

Du reſte, étant toujours dans l'opinion erronnée, que les pays nouvellement découverts étoient des parties de l'Inde ſuppoſée s'étendre jusques-là, pour les diſtinguer de l'Inde déja connue on leur donna le nom d'*Inde occidentale*, parce que pour y arriver d'Europe, il faut

faut faire voile à l'Occident. L'Inde propre, au contraire, fut appellée dès lors l'*Inde orientale.*

CHRÉTIEN. Cependant toute l'Amérique ne s'appelle pas *Inde occidentale?*

LE PERE. Non; sous cette dénomination on ne comprend aujourd'hui que les îles Américaines, situées là, dans le grand Golfe de Mexique.

Les préparatifs pour le départ étant achevés, la flotte appareilla du port de Cadix le 25 Septembre. Comme la première fois, Colomb dirigea d'abord sa course aux Canaries, où il mouilla le 5 Octobre. Il y fit provision d'eau, de bois & de quelque bétail encore, particulièrement de cochons; & le troisième jour il se remit en route. C'est de ces cochons embarqués aux Canaries que descendent tous ceux qui vivent aujourd'hui en Amérique.

THÉOPHILE. Mais il peut y en être arrivé d'autres dans la suite.

LE PERE. Tu as raison, mon ami; que les cochons Américains ne s'énorgeuillisent donc pas trop de l'ancienneté de leur Origine: on pour-

pourroit bien trouver à y redire. Cependant on pourroit pardonner à des bêtes cette folie, supposé qu'elles en fussent susceptibles: mais si un homme, quel qu'il fût, étoit assez absurde, pour regarder comme un mérite d'être issu d'ancêtres distingués & célèbres, il faudroit saigner ce pauvre malade au front, afin que rentré dans son bon sens, il apprît que, pour avoir des ayeuls illustres, on ne vaut pas un liard mieux que les autres hommes.

Le vent leur étant toujours favorable ils firent en vingt jours, huit cent lieuës marines: & dans cette traversée il leur arriva si peu de choses remarquables, que sans vous rien faire perdre d'intéressant, je puis les faire aborder sans autre façon.

Ce fut le 2 Novembre, & seulement vingt-six jours après leur départ d'Espagne, qu'ils jetterent l'ancre à une île, à laquelle Colomb donna le nom de *Dominique*, parce que le jour de sa découverte étoit un Dimanche, qui, comme vous savez, s'appelle en Latin également *Dies dominica*, ou Jour du Seigneur, & *Dies solis*.

CHAR-

CHARLES. N'eſt-ce pas une des *petites Antilles*, ou des *îles Caraïbes*, & que les François, dans cette guerre, ont priſe ſur les Anglois?

JOHN. Sans doute; regarde, la voilà!

LE PERE. N'y trouvant pas la rade aſſez commode, Colomb remit bientôt à la voile, & découvrit en peu de tems pluſieurs autres îles, dont les plus conſidérables étoient *Marie galante* —

JEAN. Il n'en a pas été parlé dans nos leçons de Géographie!

LE PERE. Il faut donc la remarquer préſentement. Elle eſt aux François. Puis, *la Guadaloupe*, qui aujourd'hui —

THÉOPHILE. Appartient aux François auſſi!

LE PERE. — Et à laquelle Colomb donna ce nom, parce qu'il avoit promis aux Moines d'un couvent de ce même nom en Eſpagne, qu'il appelleroit du nom de leur ſéjour quelqu'une des îles qu'il découvriroit.

Puis, *Antigue* —

FERDINAND. Aujourd'hui aux Anglois.

LE PERE. Puis, *Portoric*, qui, comme vous ſavez, eſt poſſédée encore aujourd'hui par

les

les Espagnols. Enfin l'isle de *St. Martin*, dont les Anglois viennent de s'emparer.

Sur la côte de la Guadaloupe on apperçut une superbe cascade, formée par l'eau qui sortoit en quantité d'un rocher pointu & fort élevé; le bruit s'en faisoit entendre à trois lieuës de distance. D'abord on n'y vit pas un seul habitant, parce qu'ils avoient tous abandonné leurs cabanes & s'étoient sauvés dans les montagnes. Enfin les Espagnols envoyés à leurs trousses amenerent deux jeunes garçons qu'ils avoient pris, & qui donnerent à connoître, qu'ils n'étoient pas de cette île, mais d'une autre où les habitants de celle-ci étoient venus les enlever. On trouva encore six femmes, qui implorerent le secours de Espagnols, leur faisant connoître, qu'elles étoient captives & condamnées à un esclavage perpétuel. C'est de ces femmes que l'on apprit non sans frémir, que les habitants de ces îles étoient dans l'usage de rôtir & de manger tous les hommes qu'ils faisoient prisonniers à la guerre, & de garder les femmes comme esclaves. Les deux garçons ainsi que ces femmes firent tant

d'in-

d'instances, qu'on ne put refuser de les emmener.

Aux autres îles Colomb trouva la confirmation de ce que ces femmes, & déja avant elles le Cacique Guakanahari, lui avoient raconté des mœurs guerrieres & barbares de cette nation. Presque par-tout où il voulut aborder, il fut reçu en ennemi, & il trouva par-tout des traces de l'usage inhumain, de faire servir leurs prisonniers de guerre à leur bonne chère. On voyoit avec horreur les os & les crânes d'hommes victimes de ce goût détestable, répandus autour de leurs demeures. Ces abominations, jointes à l'empressement qu'il avoit de procurer, le plutôt qu'il pourroit, aux Espagnols de l'île *Hispaniola*, la satisfaction de le revoir, déterminèrent notre Colomb à abréger son séjour dans ces îles récemment découvertes, d'autant plus que toutes les tentatives qu'il faisoit de lier commerce avec les habitants, étoient en pure perte. Il poursuivit donc sa route en diligence, & fut mouiller le 21 du même mois à la côte de l'isle Espagnole, dans une rade qui n'étoit qu'à environ une journée du fort *Navidad*. Quel-

Quelques Espagnols envoyés à terre, revinrent avertir qu'ils avoient trouvé près du rivage les cadavres de deux hommes, ayant une corde d'écorce d'arbre au cou, & attachés sur une pièce de bois en forme de croix; ils ne pouvoient dire, si c'étoit des Européans ou des Indiens, parceque l'état de corruption où ils se trouvoient, empêchoit de les connoître.

Cette nouvelle alarma Colomb, & lui fit naître des craintes, qu'il ne pouvoit éclaircir qu'en attendant au lendemain. Il passa donc une bien triste nuit, & dès que le jour eut commencé à poindre, il n'eut rien de plus pressé que d'aller se convaincre par ses propres yeux, si ses appréhensions étoient fondées ou non. Arrivé à la hauteur de Navidad —

CHARLOTTE. Qu'est-ce que cela veut dire, mon Papa?

LE PERE. Cela veut dire, que sa flotte étoit *vis-à vis*, ou *par le travers* de la côte où il avoit construit la petite forteresse. Te souvient-il comment les choses nous paroissoient, lorsqu'un jour nous étions sur le bord de la

mer Baltique? N'eſt-ce pas, que la mer ſembloit aller en montant?

Charlotte. Ah, oui! Lorsque nous n'en étions pas encore tout près, elle avoit l'apparence d'une montagne, & d'une bien haute!

Le Pere. Vois-tu, ma fille? Puisque donc la mer ſemble s'élever comme une colline, on appelle cette partie que l'on en peut voir de la côte, ſa *hauteur*.

Colomb fut donc à peine arrivé à la hauteur de Navidad, qu'il deſcendit promptement dans une chaloupe & gagna le rivage. Mais quel fut ſon effroi, quand il ne trouva ni les Eſpagnols qu'il y avoit laiſſés, ni le fort qui y avoit été conſtruit, mais ſeulement quelques ruines, des haillons, des armes & des outils mis en pièces! Cette ſeule vue lui diſoit tout, & pour confirmation du triſte ſort des Colons, on trouva à quelque diſtance onze de leurs cadavres portant ſur eux les marques d'une mort violente.

Tandis que l'on étoit à pleurer le ſort de ces infortunés & que la plupart ſongeoient déja aux moyens de venger ſur les naturels du pays,

le

le meurtre de leurs camarades, le frère de Guakanahari arriva & fit un rapport détaillé du malheur qui étoit arrivé à la Colonie. En voici le précis.

„Colomb n'eût pas plutôt mis à la voile, que ceux qui étoient demeurés, oublièrent les avis raisonnables & les ordres qu'il leur avoit donnés avant son départ. Au lieu d'entretenir les habitants, par une conduite dictée par l'humanité & la justice, dans la profonde vénération qu'ils avoient conçue pour les hommes blancs comme des êtres d'origine céleste, ils se permirent bientôt tant d'excès & tant d'injustices, que les Indiens connurent sans peine, que non seulement ils n'étoient pas meilleurs, mais même plus méchants que les hommes couleur d'olive. L'officier nommé pour les commander, voulut les contenir; mais ils ne firent cas ni de ses exhortations ni de ses ménaces, & refusant hautement de lui obéir, ils se mirent à courir l'île à la débandade, & à la désoler par leurs rapines & par toute sorte de violences. Leurs incursions étoient sur-tout fréquentes dans le district du

Cacique de *Cibao*, à cause de l'or qui s'y trouvoit. Ce Cacique, irrité par leur conduite effrénée, eut enfin recours aux armes; il les surprit dans un moment où ne craignant rien ils s'étoient dispersés; & après avoir investi le fort, il y fit mettre le feu. Une partie des Espagnols périt en le défendant; les autres voulurent s'évader dans un canot, mais ils trouvèrent la mort dans les flots."

Celui qui faisoit ce rapport, ajouta que son frère, toujours ami des Espagnols, quoique sans cesse exposé à leurs insultes, avois pris les armes en leur faveur, mais que dans un combat avec le Cacique de Cibao, il avoit reçu une blessure dont il étoit encore malade.

Les troupes de Colomb, portées à douter de la vérité de la dernière partie de ce récit, souhaitoient pouvoir exercer une vengeance sanglante sur tous les Insulaires: mais lui-même étoit trop sage & trop humain pour entrer dans leurs vues. Il chercha au contraire à les convaincre de la nécessité qu'il y avoit pour la sûrete de l'établissement d'une nouvelle Colonie, de rétablir s'il étoit possible, leur

leur réputation dans l'esprit des habitants, & de regagner leur confiance: & à cette fin il recommanda à tous ses gens de se conduire à leur égard avec la plus grande honnêteté.

Puis il fut faire une visite au Cacique Guakanahari, qu'il trouva en effet malade d'une blessure qui ne paroissoit pas venir d'une arme Européane, mais d'une épée de bois. La conduite constante & franche du Cacique parla pour la vérité de son récit, qui s'accordoit parfaitement avec celui de son frère. D'ailleurs s'empressant de mettre l'invariabilité de ses sentiments hors de doute, il fit présent à Colomb de 800 petites coquilles auxquelles ces Indiens attachoient un grand prix, de 100 plaques d'or & de 3 Calebasses remplies de grains d'or, faisant ensemble près de 200 livres pesant. De son côté Colomb lui fit un présent de toute sorte de bagatelles Européanes, qui ne fut pas trouvé moins agréable.

Ensuite Colomb conduisit son monde dans un canton tout à la fois plus agréable & plus sain que le premier, pour y bâtir, près de l'embouchure d'une rivière, une ville régulière

& fortifiée, où ceux qu'il y laisseroit, auroient une demeure également sûre & commode. Il ne fut permis à personne de faire le spectateur oisif à ce travail, & par les forces réunies de tant de bras on parvint en peu de tems à achever la première ville que les Européans aient fondée dans le nouveau monde. Colomb lui donna le nom d'*Isabelle*, à l'honneur de la Reine sa Souveraine.

DIXIEME RÉCIT.

LE PERE.

Pendant que l'on étoit à bâtir la ville d'Isabelle, Colomb avoit à combattre mille difficultés qu'un esprit comme le sien pouvoit seul surmonter. Les Espagnols, naturellement indolents, & devenus sous un ciel plus chaud encore plus incapables de ces travaux qui demandoient des efforts soutenus, murmuroient d'une vie si pénible, dont ils n'avoient pas prévu la nécessité. Ils étoient arrivés dans le Nouveau Monde la tête remplie des espéran-

ces

ces les plus extravagantes, ſe promettant de trouver des tréſors immenſes & de paſſer leurs jours dans l'aiſance & la molleſſe: & les voilà condamnés à travailler jour par jour, comme des manœuvres expoſés à toute l'ardeur du ſoleil; quelle différence!

Ajoutez à cela la mauvaiſe qualité de l'air, qui occaſionnoit des maladies; enfin le beſoin qui commençoit à ſe faire ſentir, de tant de commodités de la vie, dont ces Européans délicats avoient ſi peu appris à ſe paſſer. Les monts d'or qu'ils s'étoient promis, où étoient-ils? Il ne leur étoit même pas permis de les aller chercher, parce que l'Amiral capricieux vouloit abſolument voir ſa ville achevée, avant de leur permettre de viſiter l'intérieur du pays.

Telles étoient les raiſons de mécontentement qui augmentoit de jour en jour, & qui ſe termina enfin en une conjuration contre les jours de Colomb. Heureuſement le feu fut découvert, pendant qu'il couvoit encore ſous la cendre. On s'empara des auteurs du complot; quelques-uns furent punis, d'autres fu-

rent envoyés en Eſpagne pour y être jugés. Colomb en même tems ſupplia le Roi de lui envoyer promptement de nouveaux renforts & de nouvelles proviſions.

Cependant afin d'occuper ces eſprits mécontents & mutins, Colomb en choiſit un bon nombre parmi les ſiens, avec qui il ſe mit en marche, dans le deſſein de pénétrer dans l'intérieur du pays. Il avoit encore un autre but en prenant cette réſolution, c'étoit de faire voir aux habitants du pays la ſupériorité d'une Armée Européane. Il fit donc avancer ſa troupe les rangs ſerrés, les étendarts flottants & au ſon de la muſique militaire: il lui fit faire en même tems, ſur-tout à ſa cavalerie, des évolutions qui remplirent les Indiens d'étonnement. Ils n'avoient jamais vu des chevaux, & ils croyoient d'abord, que le cheval & ſon cavalier ne faiſoient qu'un ſeul individu. Vous pouvez penſer d'après cela, jusqu'à quel point ce monſtre moitié homme, moitié quadrupede dut paroître terrible à leurs yeux! La plupart ſe ſauverent dans leurs cabanes, à la vue des Eſpagnols, & eurent

la simplicité de s'y croire bien en sûreté pour en avoir barricadé l'entrée avec des cannes.

On avoit amené pour guides quelques Indiens du district de Guakanahari. Toutes les fois qu'on arrivoit à quelque cabane, ces Indiens y entroient sans façon & prenoient ce dont ils avoient besoin, comme ils auroient fait chez eux, sans que les propriétaires y trouvassent à redire. On auroit dit que ces bonnes gens, qui peut-être ne s'étoient jamais vus, possédoient tous leurs biens en commun. Exemple bien propre à confondre l'esprit exclusif des Européans!

La marche fut dirigée vers le riche pays de Cibao; & l'on trouva la confirmation de ce que les habitants de l'île en avoient dit. A la vérité il n'y avoit pas de mines ouvertes — car les Indiens ne s'étoient jamais donné cette peine, pour rechercher un métal dont ils ne savoient presque pas faire usage: mais chaque ruisseau offroit des paillettes & des grains d'or, que l'eau entraînoit après les avoir détachés des montagnes: Preuve certaine que les mon-

tagnes elles-mêmes contenoient abondamment de ce métal.

Colomb s'assura la possession d'une si riche contrée par un fort qu'il y fit construire; & après y avoir laissé une petite garnison, il retourna sur ses pas, empressé de porter une si bonne nouvelle à la Colonie. A son arrivée il la trouva dans un état pitoyable. Il ne restoit presque plus de vivres; on n'avoit pas encore eu le tems de pourvoir suffisamment à la culture des champs, & les maladies auxquelles on est exposé dans les pays chauds & incultes, avoient fait des progrès rapides. Tous s'attendoient à périr incessamment ou par la faim ou par la contagion; tous pleuroient la folie qu'ils avoient eue de sacrifier leur fortune, leur patrie & leur santé, pour aller mourir de faim & de misère sous un ciel étranger; tous maudissoient les auteurs de leur détresse, les séducteurs qui, en les trompant à force de leur exagérer la bonté de ce nouveau pays, les avoient engagés dans cette entreprise malheureuse. Le prêtre même qui avoit été amené d'Espagne pour servir d'Aumonier, étoit

à la tête des mécontens, & croyoit soulager son mal à force de crier contre Colomb.

Heureusement ce ne fut pas le premier assaut que son cœur eut à soutenir. Son expérience & les dangers sans nombre auxquels il s'étoit déja trouvé exposé, l'avoient armé d'une prudence & d'une fermeté à toute épreuve. Il réussit donc cette fois aussi, à étouffer la revolte & à rétablir la tranquillité.

Aussitôt qu'il en fut venu à bout, il résolut de courir à de nouvelles découvertes; & il nomma *Don Diégo*, son frère, pour commander en son absence.

PIERRE. Etoit-ce le même qu'il avoit envoyé en Angleterre?

JEAN. Celui-là s'appelloit *Barthelemi!*

LE PERE. Fort bien; *Don Diégo* étoit son second frère.

FRÉDÉRIC. Et pourquoi s'appelle-t-il *Don?*

LE PERE. Ce mot se met en Espagne devant les noms des gens de condition, de la même manière que la particule *De*, chez nous, se met devant les noms des Gentils-hommes.

FRÉDÉRIC. J'entends.

LE

connue, contre des tempêtes affreuſes; tantôt il ſe voyoit enfermé entre des écueils & des bancs de ſable qui à chaque inſtant pouvoient faire périr ſes vaiſſeaux; tantôt il s'embarraſſoit dans des baſſes, & en même tems les bâtiments tiroient tant d'eau, que les forces des équipages, occupés ſans ceſſe à pomper, ſuffiſoient à peine pour les tenir à flot; tantôt il ſouffroit, avec ſes compagnons, de la faim & de la ſoif, & quand un heureux hazard leur procuroit quelques rafraîchiſſements, il étoit toujours le dernier à en profiter, toujours plus empreſſé de prendre ſoin des autres que de lui-même; tantôt il avoit à combattre le mécontentement & le déſeſpoir de ſes compagnons qui vengeoient ſur lui, par les reproches les plus amers, ce qu'ils avoient à ſouffrir ſous ſa conduite, quoiqu'il partageât ſi généreuſement avec eux toutes les privations & toutes les peines dont ils ſe plaignoient. Figurez-vous, mes Enfants, ce grand homme toujours calme & inébranlable au milieu du danger, cherchant par ſon exemple & ſes diſcours remplis de confiance, à rendre l'eſpoir & le courage à ſes

com-

compagnons abattus : & jugez par vos propres ſentiments, s'il n'eſt pas vrai, comme a dit un Auteur ancien, qu'il n'eſt point de plus grand ſpectacle, que de voir un homme brave aux priſes avec la mauvaiſe fortune ?

Dans les diverſes deſcentes que Colomb fit dans l'île de Cuba, il apprit des habitants que c'étoit en effet une île. Quelques contrées en fourmilloient tellement d'oiſeaux & de papillons, qu'ils empêchoient la vue du ſoleil par le tems le plus clair, & que le jour en étoit obſcurci, comme il l'eſt chez nous dans un noir orage. Du côté du Nord de l'île il trouva la mer ſemée d'îlots auxquels il donna le nom général de *Jardin de la Reine*. Un jour voguant entre ces petites îles, ils rencontrèrent un canot avec des pêcheurs dont la manière ſingulière de prendre le poiſſon mérite d'être rapportée. Il emploient à cette pêche certains poiſſons de la grandeur d'un hareng, qu'on appelle *Reves*, & qui paſſent pour avoir les dents extrêmement tranchantes. Après leur avoir attaché à la queuë une ficelle aſſez longue, ils les jettent dans la mer. Ces poiſſons

dès

dès qu'ils en rencontrent un autre, s'y attachent fortement avec leurs dents, & les pêcheurs les retirent avec leur proie. On leur vit même prendre de cette manière une tortue de cent livres pesant, le poisson la tenant si fort avec ses dents, qu'on put les attirer tous deux à la fois.

Aussitôt que ces pêcheurs apperçurent les chaloupes qui précédoient les vaisseaux, ils firent signe de ne pas avancer davantage, comme s'ils avoient à faire à des gens de leur connoissance. On fit à leur gré; & quand ils eurent pris la tortue, ils vinrent d'eux-mêmes à bord faire présent à l'Amiral de leur capture. Colomb répondit à cette marque de bonté, en leur faisant de son côté un présent de ces bagatelles qu'il savoit leur faire plaisir.

Pendant que Colomb erroit entre ces îles dans le voisinage de Cuba, on vit dans la mer un phénomène dont la singularité ne permet pas de le passer sous silence. C'est que la superficie de l'eau, au grand étonnement des équipages, paroissoit tachetée verd & blanc dans un endroit, tout-à-fait blanche, comme

du

du lait, dans un ſecond, & noire comme de l'encre dans un troiſième. On ne put approfondir la raiſon de ce phénomène.

Lorsqu'enfin après une navigation longue & périlleuſe entre des rochers & des bancs de ſable, on eut de nouveau jetté l'ancre ſur la côte de Cuba, & que l'on fut deſcendu à terre, il arriva un vieux Cacique au moment que l'office divin ſe faiſoit publiquement ſur un autel dreſſé ſur le rivage. Il obſerva tout ce qui s'y paſſoit, dans un ſilence reſpectueux; & quand on eut fini, il préſenta modeſtement à l'Amiral quelques fruits de l'île. Enſuite s'étant aſſis par terre, il rapprocha ſes genoux de ſon menton, & dans cette poſture il prononça d'une voix ferme un diſcours, qui fut rendu à peu près en ces termes à l'Amiral par les interprêtes: „Tu es vènu dans ces terres, que tu n'avois jamais vues, avec des forces qui répandent l'effroi parmi nous. Apprends néanmoins que nous reconnoiſſons, dans l'autre vie, deux lieux où doivent aller les ames: l'un redoutable & rempli de ténèbres, qui eſt le partage des Méchants; l'autre, bon & riant,

où reposent ceux qui aiment la paix & le bonheur des hommes. Si tu crois mourir, si tu crois que le bien ou le mal que tu auras fait, te sera rendu, j'espère que tu ne feras point de mal à ceux qui ne t'en feront point. Ce que tu viens de faire, est sans reproche, parce qu'il me semble que tes desseins ne tendent qu'à rendre graces à Dieu.“ L'Amiral lui répondit „qu'il étoit ravi de voir l'immortalité de l'ame au nombre de ses connoissances; qu'il n'étoit pas venu pour faire du mal, mais qu'au contraire le Roi d'Espagne, son Maître, l'avoit envoyé pour savoir s'il y avoit, dans ces pays, des hommes qui fissent du mal aux autres, comme on le disoit des Caraïbes; qu'il avoit ordre de les corriger de cet usage inhumain, & de faire régner la paix entre tous les habitants des îles.“

Le Cacique, à qui on expliqua cette réponse, en fut touché jusqu'aux larmes. Il fit dire à l'Amiral, que s'il n'étoit pas retenu par son affection pour sa femme & ses enfants, il feroit volontiers le voyage d'Espapne avec lui. Lorsqu'ensuite on lui fit quelques présents, il les

les reçut avec beaucoup d'admiration: & mettant ses genoux à terre, il demanda plusieurs fois, si ces Etrangers n'étoient pas descendus du ciel?

Les efforts d'esprit continuels & extraordinaires, que Colomb avoit faits nuit & jour, commencerent enfin à avoir des suites funestes pour sa santé. Il fut accablé d'un épuisement total, accompagné d'insomnies, & qui même en peu de tems lui fit perdre la mémoire. On eut sujet de désespérer de sa guérison, & pour cette raison on se hâta de retourner à Isabelle.

Cependant la Providence y avoit préparé pour lui une scène plus propre à opérer son rétablissement, que n'eussent pu faire toutes les ressources de la médecine. C'est qu'en arrivant à Isabelle, il y trouva contre toute attente Don Barthelémi, le plus cher de ses frères, qui lui avoit amené d'Espagne les secours qu'il avoit demandés. Double sujet d'une joie qu'on sent mieux, qu'il n'est possible de l'exprimer.

Treize ans s'étoient passés, depuis que ces deux frères, qui s'aimoient tendrement, parce qu'ils avoient toujours eu les mêmes inclinations & cultivé les mêmes talents, s'étoient séparés & n'avoient pas eu des nouvelles l'un de l'autre. Vous pouvez penser avec quel ravissement ils se sont précipités dans les bras l'un de l'autre!

Barthelémi, comme nous savons, étoit allé faire des propositions au Roi d'Angleterre, & il avoit réussi à les faire goûter. Il retourna donc en Espagne, pour porter lui-même cette agréable nouvelle à son frère; mais en passant par la France il apprit que son frère avoit déja exécuté le projet où il vouloit concourir. Il hâta donc son voyage pour l'Espagne, dans l'espérance d'y trouver encore ce cher frère, & d'être au moins de sa seconde expédition; mais quand il arriva à Cadix, Colomb avoit déja remis à la voile.

Sur l'invitation du Roi il se rendit à la Cour, où il fut reçu avec tous les honneurs dûs au digne frère de l'homme qui avoit découvert un nouveau monde. Lorsqu'ensuite on reçut

les dépêches où Colomb fit connoître ses embarras & son besoin pressant de secours, Barthelémi fut nommé pour les lui amener: & celui-ci, à qui l'amour fraternel prêtoit, pour ainsi dire des ailes, s'acquitta d'une si agréable commission avec la plus grande diligence.

Il ne pouvoit arriver plus à propos. Eu égard à la maladie de l'Amiral & à l'état critique des affaires de l'île Espagnole, la présence d'un frère si habile, si courageux & si cher fut un bonheur sans lequel Colomb probablement eût été perdu avec toute sa colonie. Ce bonheur inespéré rétablit sa santé à vue d'œil, & le mit en même tems en état de prévenir la ruine prochaine de ses établissements naissants.

Tout y étoit tombé en désordre pendant son absence. Deux tiers de la colonie étoient devenus la victime des épidémies qui regnent ordinairement dans ces climats. *Margarita*, à qui Colomb avoit confié le commandement des troupes, s'étoit revolté, & ne pouvant parvenir à ses fins, il étoit parti pour l'Espagne avec le Père Boyl, complice de sa rébellion,

 ame-

amenant avec lui un des vaiſſeaux de la flotte. Les troupes à ſes ordres s'étoient enſuite diſperſées en petites bandes par tout le pays, & avoient exercé toute ſorte d'injuſtices & de violences ſur les Inſulaires qui, excédés de mauvais traitements, tournerent enfin leur patience en fureur. S'étant réunis en grand nombre, ils maſſacrèrent pluſieurs de ces Eſpagnols vagabonds.

Tous ces événements malheureux menaçoient d'une ruine totale la Colonie encore au berceau. Le pis étoit, que les Indiens auparavant ſi tranquilles & ſi pacifiques avoient enfin ouvert les yeux ſur le malheur qui les attendoit. Avertis par l'expérience, ils jetterent un regard ſur l'avenir, & ils virent en frémiſſant, que ſi ces Etrangers, d'abord ſi révérés, faiſoient un plus long ſéjour dans leur île, ils leur attireroient inévitablement la famine & l'eſclavage. La vie indolente & inactive qu'ils menoient habituellement, & la chaleur de leur climat faiſoient qu'il ne leur falloit par jour pour leur nourriture, qu'une portion infiniment petite; une poignée de Maïz & un peu

de *Caſſave* (*) y ſuffiſoient. Ils voyoient avec ſurpriſe, qu'un ſeul Eſpagnol avaloit à un ſeul repas plus que quatre des leurs ne pouvoient manger toute la journée. Ils prirent donc ces Européans pour des mangeurs inſatiables, qui n'étoient venus de ſi loin, que parce qu'ils avoient conſommé abſolument toutes les proviſions de leur patrie, & que, ſemblables aux inſectes, ils s'étoient vu obligés d'aller chercher ailleurs de quoi ſatisfaire leur gourmandiſe. D'où ils tirèrent la conſéquence que les vivres de leur île ne ſuffiroient pas long-tems à

(*) La *Caſſave*, ou *Manioc*, eſt une plante qui croît en Amérique, & qui s'éleve à environ quatre pieds de hauteur. Cet arbriſſeau a les feuilles larges, & la tige groſſe; ſa racine a la figure d'une betterave ou d'un navet, & cinq à ſix pouces de diamêtre. Mangée crue, elle eſt de mauvais goût & malſaine; mais en la pilant, on en peut tirer une ſubſtance farineuſe qui, ſechée au ſoleil ou à l'aide du feu, fournit des galettes qui ſont très-nourriſſantes & fort bonnes à manger.

à les nourrir eux & ces hôtes voraces, & qu'ainsi une famine générale ne tarderoit pas à les réduire aux plus cruelles extrémités.

Cette considération & la vue des violences que les Espagnols exerçoient sur eux tous les jours, les convainquirent de la nécessité ou de secouer, sans plus différer, ce joug insupportable, ou de le porter pour toujours. Ils eurent le courage de tenter le premier. Ils prirent donc les armes, se réunirent sous leurs Caciques, & formerent, par la jonction de tous ces corps particuliers, une armée nombreuse.

Tel étoit l'état des choses, quand Colomb revint à Isabelle. Tout étoit en mouvement, tout annonçoit la guerre & le ravage. La nation entière des Haïtiens, excepté le seul Guakanahari qui restoit toujours attaché aux Espagnols, étoit sous les armes & prête à tomber sur cette poignée d'hommes, qui les opprimoit. Ils étoient, dit-on, au nombre de cent mille combattants.

Colomb s'effraya moins du danger qui le menaçoit lui & sa Colonie, que des injustices par lesquelles des Chrétiens à ses ordres avoient

inſpiré aux Indiens paiſibles une ſi grande animoſité contr'eux. Ses belles eſpérances, de diſpoſer ces pauvres Payens ignorants, par une conduite honnête & affectueuſe, à embraſſer la religion Chrétienne, s'toient évanouies; & il ſe vit réduit à la cruelle néceſſité, de faire un horrible carnage parmi des hommes qui ne cherchoient qu'à aſſûrer leur propriété, leur liberté & leur vie contre des brigands. Triſte ſituation pour un homme auſſi délicat & auſſi humain que l'étoit Colomb!

Dans ce déplorable état il reçut la viſite du fidele Guakanahari, qui vint lui témoigner la part qu'il y prenoit, & lui offrir ſon ſecours. Cet ami conſtant des Eſpagnols, en les protégeant comme il avoit fait, s'étoit attiré la haine de tous les autres Caciques, enſorte que la néceſſité & ſon inclination le portoient également à ſe mettre du parti des Européans. Colomb lui en témoigna toute ſa reconnoiſſance; & l'un & l'autre mirent leurs troupes en campagne.

Préparez-vous maintenant, mes enfants, à voir en Amérique la première ſcène guerrière

qui fut le commencement de tant de cruelles & horribles tragédies qui ont depuis ensanglanté cette malheureuse partie du monde. Mais un événement de cette importance mérite que nous lui consacrions un Récit particulier.

ONZIEME RÉCIT.

Le lendemain le Pere parut à l'heure ordinaire, avec un air qui déceloit la plus profonde tristesse. Tous les yeux étoient fixés sur lui, & il régnoit dans le petit cercle un silence inquiet que personne n'osoit interrompre. Enfin le père, d'une voix qui marquoit jusqu'à quel point il étoit affecté, parla ainsi:

O mes chers enfants, que ne puis-je aujourd'hui tirer le rideau, pour vous cacher à jamais la suite de ce qui s'est passé sur le théâtre du nouveau monde, dont la découverte a fait tout le malheur! Mais que me serviroit-il de vous le cacher? Tôt ou tard vous l'apprendriez.

Car elle criera hautement, la voix de l'innocence & de l'humanité; oui, elle criera hautement dans tous les tems jusqu'à la fin des siecles; elle annoncera à la postérité la plus reculée les horreurs dont des Chrétiens se sont rendus coupables envers leurs frères innocents, les pauvres Indiens opprimés & privés de secours! — Soit donc; je vais vous les faire connoître, & sans rien déguiser, ces faits abominables, afin que dès ce moment même vous appreniez à abhorrer les cruautés dont les hommes sont capables envers leurs semblables, lorsqu'ils s'abandonnent à leurs passions, ou que renonçant à l'usage de la raison, ils s'abaissent à la condition des brutes. —

Les deux armées sont déja en vue l'une de l'autre, & voici le moment terrible qui va décider de la vie des Espagnols & de la liberté des Indiens.

D'un côté il y a cent mille Indiens, armés de massues, de cimetères de bois, de piques & de flêches dont les pointes sont formées d'arrêtes de poisson, ou de cailloux. De l'autre côté, au contraire, ne paroissent que deux cent fan-

fantassins & vingt cavaliers Européans, soutenus par un petit Corps d'Indiens aux ordres de Guakanahari. Différence énorme! Mais ce que cette poignée d'Européans perdoit en nombre, elle le regagnoit du côté de l'art militaire, des armes, des chevaux, le dirai-je? même d'une meute de chiens.

CHARLES. De chiens?

LE PERE. Oui, mon ami; on avoit amené une meute de gros dogues mâtins, pour les lâcher contre les pauvres Indiens nus, comme on fait contre les sangliers & autres bêtes.

CHARLOTTE. Fi! les vilains hommes!

LE PERE. Le péril étoit donc également grand de côté & d'autre, & l'issue de la bataille étoit difficile à prévoir.

Colomb choisit la nuit, pour le spectacle horrible qui se préparoit, espérant que l'obscurité augmenteroit la frayeur qui saisiroit les Indiens à une attaque imprévue. Ainsi la nuit étant venue, & ayant partagé sa petite armée entre son frère Barthelémi, le Cacique Guakanahari & lui-même, il tomba sur les Indiens au moment qu'ils s'y attendoient le moins.

moins. Les cris & la fureur des Aſſaillants, le bruit de la mousqueterie, le henniſſement des chevaux, l'aboyement des chiens, conſternerent & effrayerent tellement les Indiens qu'après une légere réſiſtance il prirent la fuite en déſordre, le déſeſpoir dans le cœur. Quelques-uns tomberent ſous le fer, d'autres furent écraſés par les chevaux ou déchirés par les chiens, d'autres furent pris. Le reſte ſe diſperſa dans les forêts.

Il eſt donc décidé que ce peuple innocent pliera ſon cou ſous le joug de l'eſclavage Européan! Colomb ſe hâta de profiter de ſa victoire; il parcourt tout le pays, & par-tout on ſe ſoumet ſans faire la moindre réſiſtance. En quelques mois cette île ſi peuplée ſe trouve entiérement aſſujetie à l'Eſpagne.

JEAN. Papa, Guakanahari n'eſt pas mon homme!

LE PERE. Et pourquoi?

JEAN. Parce qu'il tenoit pour les Eſpagnols contre ſon propre pays.

LE PERE. Mais n'étoit-ce pas, de ſa part, agir noblement, que d'être ſi conſtant dans ſon amitié?

JEAN.

Jean. J'en conviens; & c'eft pour cela, qu'il m'a beaucoup plu: mais il devoit auffi de la fidélité à fes compatriotes, & même plus qu'aux Efpagnols. Il devoit donc ou ne pas fe mêler de la querelle ou fe ranger du côté des Indiens.

Le Pere, aux autres. Entendez-vous ce que dit notre ami Jean? Que vous en femble-t-il?

Tous. Qu'il a raifon!

Le Pere. En effet, je le crois auffi; quoiqu'au fond on hazarde toujours un peu, quand on entreprend de juger d'une affaire dont la plupart des circonftances nous font reftées inconnues. Qui fait, fi les Indiens auffi n'avoient pas eu, dans telle ou telle rencontre, des torts vis-à-vis des Efpagnols? Si les violences que ceux-ci avoient commifes dans d'autres cantons, étoient parvenues à la connoiffance de Guakanahari?' S'il ne croyoit pas, qu'il feroit avantageux à toute fa nation, qu'un homme auffi fage, auffi puiffant & auffi humain que Colomb, fût leur chef commun? Je ne dis pas cela pour juftifier fa conduite — car comment

pour-

pourroit-il jamais être juſte de prendre les armes contre ſa patrie? — mais ſeulement pour faire voir qu'il failloit peut-être dans une noble intention, & qu'en ce cas il mérite plutôt notre pitié que notre indignation. —

Revenons à notre Colomb. Jusqu'ici ce grand homme n'a rien fait qui ne nous doive inſpirer de l'admiration & de l'amitié pour lui. Mais il étoit homme; ainſi préparez-vous à le voir manquer à ſon tour: &, puiſſiez-vous apprendre par-là, combien l'homme quelque bon qu'il ſoit, doit veiller continuellement ſur ſon cœur & ſur ſes actions, pour ne pas faire à la fin un faux pas, & broncher au moment qu'il touche au but de ſa vertu!

Margarita & le Pere Boyl, ſes deux ennemis jurés, étoient arrivés en Eſpagne. Il ſavoit que ces deux ames noires ne s'épargneroient pas, pour diminuer ſon mérite de toutes les manières, & perſuader au Roi d'Eſpagne, naturellement porté au ſoupçon, que les découvertes qu'il avoit faites, étoient de peu de valeur. Il voyoit donc ſe former un orage qui écla-

éclateroit certainement ſur ſa tête, s'il ne tâchoit pas de le diſſiper à tems.

Le ſeul moyen d'y réuſſir, étoit d'envoyer à la Cour d'Eſpagne un échantillon un peu conſidérable des richeſſes qu'il lui avoit fait eſpérer de ces découvertes; & pour être en état de faire cet envoi, il ſe vit obligé de mettre un impôt exceſſif ſur les malheureux Indiens.

Frédéric. Qu'appelle-t-on *Impôt?*

Le Pere. Ce que l'on nomme auſſi *Tribut*, c'eſt-à-dire, ce que les habitants d'un pays ſont obligés de payer à leur Prince ou à ceux qui les gouvernent, pour la protection dont ils jouiſſent.

Colomb ſe vit donc obligé d'ordonner aux Indiens ſubjugués, que ceux d'entr'eux qui habitoient les cantons où ſe trouvoit l'or, lui apportaſſent tous les trois mois une certaine quantité de ce métal, & que les autres lui remiſſent aux mêmes termes chacun vingt-cinq livres de coton. Or c'étoit plus que ces pauvres gens ne pouvoient fournir. Accoutumés dès leur enfance à une vie peu active, il leur fut inſupportable d'être maintenant

forcés comme des esclaves, de travailler tout le long du jour à la recherche de l'or & du cotton, productions qui par cela même devoient nécessairement diminuer de semaine en semaine. Mais ils avoient beau se plaindre; l'ordre étoit donné, & les durs Européans en pressoient l'exécution avec la dernière rigueur.

Et c'est ici, que je ne reconnois plus l'humanité de notre Colomb.

Didier. Mais, la nécessité l'y forçoit!

Le Pere. La nécessité? Eh, quelle necessité peut-être assez grande, pour forcer l'homme juste & vertueux à s'écarter des principes de la droiture & de l'humanité? Seroit-ce être vertueux, que de ne faire son devoir qu'aussi longtems que nous y trouvons notre intérêt? La vraie vertu, comme je vous l'ai souvent enseigné, demande des sacrifices; elle demande que nous obéissions de bonne grace à ses préceptes lors même que nous voyons avec certitude, que notre docilité va nous être préjudiciable, qu'elle entraînera la perte de notre repos, de nos aisances, de notre fortune, de notre honneur, & mé-

même de notre vie. Ainsi quelle que soit ma bonne volonté de justifier Colomb par rapport à la dureté de sa conduite actuelle, cela ne m'est pas possible. La voix de la vérité qui cette fois est contre lui, crie dans mon cœur plus fort que celle de l'amitié qui voudroit couvrir cette première faute; & je ne puis, par conséquent, m'empêcher d'avouer que sa conduite étoit intéressée & contraire à la charité.

La Mere. Mais, cher mari, n'oublions pas que les fatigues & une grave maladie avoient affoibli le corps & l'ame du pauvre Colomb, & que sa raison pouvoit bien n'avoir pas encore repris toute sa force!

Le Pere. Tu as raison, ma bonne Amie. — Comme il est facile, en jugeant ses semblables, de passer ce qui peut servir à les excuser! Fi! Je m'en veux à moi-même, de n'y avoir pas pensé auparavant. Allez, cela m'apprendra à être une autre fois plus circonspect. Et vous, mes Enfants, que la faute que je viens de commettre, serve d'avis à tous également! —

Le joug que l'on faisoit porter aux pauvres Indiens leur parut insupportable. Indolents

na-

naturellement & par habitude, ils n'étoient pas, en état de fournir la quantité d'or & de coton, à laquelle ils avoient été taxés; cette quantité étant néanmoins exigée d'eux avec la plus grande rigueur, ils prirent enfin une résolution que le désespoir seul pouvoit leur suggérer. Ecoutez, mes enfants, en quoi elle consistoit.

D'après les idées qu'ils s'étoient faites de la voracité des Européans, il leur parut possible de les forcer en peu de tems par la faim, à quitter leur île, dès qu'ils cesseroient d'ensemencer leurs champs de Maïz & de Manioc. Ils se mirent donc unanimement à détruire les semences déja mises en terre, après quoi ils se retirerent dans des montagnes inaccessibles, où ils ne trouverent pour leur propre subsistance que quelques fruits & racines sauvages. Et ce fut là — pleurez, mes enfants, avec moi l'infortune de ces pauvres créatures — ce fut là, dis-je, qu'ils devinrent les victimes de leur propre plan.

Ils ne furent pas long-tems sans éprouver eux-mêmes toutes les rigueurs de la famine,

 qu'ils

qu'ils avoient voulu attirer ſur leurs oppreſſeurs. Une partie conſidérable périt miſérablement; une autre fut emportée par des maladies épidémiques, ſuites inſéparables de la famine; & le reſte ſe trouva ſi exténué qu'ils furent beaucoup moins en état qu'auparavant, de ſupporter les charges dont ils étoient accablés. Spectacle digne de compaſſion!

Quant aux Eſpagnols, ils ſouffrirent ſans doute auſſi de l'exécution de ce projet déſeſpéré; mais par leur propre travail & moyennant une nouvelle proviſion de vivres, qui leur étoit arrivée d'Europe, ils avoient été garantis aſſez tôt d'une diſette abſolue. Pauvres Indiens! ils perdirent ainſi pour jamais l'eſpérance de ſe débarraſſer de leurs tyrans.

Sur ces entrefaites on vit éclater l'orage qui s'étoit formé de loin ſur la tête de Colomb. A leur arrivée en Eſpagne, Margarita & le Père Boyl avoient fait une peinture ſi meſquine des pays qu'il avoit découverts, ils avoient rendu ſa conduite ſi odieuſe, qu'elle ne manqua pas d'inſpirer à la Cour une grande défiance à ſon égard. On réſolut donc d'envoyer

aux

aux Indes occidentales un homme chargé d'examiner l'état des choſes, ainſi que la conduite de Colomb, & d'en faire rapport au Roi. Un tel homme s'appelle un Commiſſaire.

Celui qui fut choiſi pour cette beſogne, n'avoit pas à beaucoup près la droiture & les lumières néceſſaires à l'exécution d'une affaire ſi importante. Il avoit été propoſé par les ennemis de Colomb, ſûrs qu'il entreroit dans leurs vues perfides. Voulez-vous ſavoir ſon nom? Il s'appelloit *Aguado*, & il étoit Gentil-homme de la Chambre de la Reine.

Enflé de l'importance actuelle de ſa petite perſonne, cet homme vain ne fut pas plutôt arrivé dans l'île Eſpagnole, qu'il fit ſentir ſon autorité à l'Amiral. Il traita ce grand homme avec la hauteur la plus inſultante; Eſpagnols comme Indiens, il invita tous ceux qui auroient des griefs contre lui, à ſe préſenter devant ſon tribunal. Toutes les plaintes portées par les mécontents furent avidement ſaiſies pour en compoſer un tableau propre à repréſenter comme un monſtre l'homme qu'il vouloit perdre.

Colomb, comme nous ſavons, n'étoit pas peu endurant: mais la mortification que lui fit éprouver l'orgueilleux Aguado lui parut pourtant trop forte. Il prit donc la réſolution de partir pour l'Eſpagne, afin de plaider lui-même ſa cauſe au tribunal du Roi & de la Reine, & de la ſoumettre à la déciſion de leurs Majeſtés.

Dans cette vue il nomma *Adelantado*, ou Vice-gouverneur, ſon frère Barthelemi, pour commander dans l'île pendant ſon abſence. Mais par malheur il conſtitua Chef de juſtice un homme à qui il n'auroit pas dû confier tant d'autorité, parce que nous verrons dans la ſuite combien il en a abuſé. Il s'appelloit *Roldan*.

Pour faire ce voyage au plus vîte, il cingla droit vers l'Eſpagne; mais il ne ſavoit pas, combien il l'allongeroit par cette courſe. Il lui fallut apprendre par l'expérience la plus malheureuſe ce qu'aucun marin n'ignore pas aujourd'hui, ſavoir que cette navigation eſt ſujette à mille difficultés, à cauſe des vents aliſés qui dans ces parages ſoufflent de l'Eſt

pres-

presque continuellement. Tout le monde ſait maintenant, que les vaiſſeaux à leur retour des Indes occidentales, doivent d'abord gouverner au Nord, à fin d'éviter ces vents contraires.

Il ſe reſſentit bientôt des inconvénients de la route qu'il avoit choiſie: mais n'étant pas accoutumé à ſe laiſſer décourager par les difficultés, il ne l'en ſuivit pas moins avec conſtance. Cependant cette navigation par un vent contraire ſe faiſoit avec une lenteur ſi extrême, qu'au bout de trois mois il voguoit encore en pleine mer, ſans pouvoir ſe flater de toucher bientôt au terme de ce pénible voyage. Le chagrin qu'il en eut, augmenta par la triſte obſervation, que les vivres étoient presque conſommés. Il ſe vit donc obligé de mettre ſes gens à une très-petite portion de pain qui ne ſuffiſoit pas à leur nourriture: & afin que perſonne ne fût en droit de s'en plaindre, il obſerva, comme il avoit coutûme de faire, la même rigueur envers lui-même.

Mais cette économie même n'empêchoit pas la petite proviſion de diminuer journellement,

enſorte que la détreſſe & le déſeſpoir de l'Equipage s'accrurent de jour en jour. Bientôt la faim rendit les matelots furieux, & leur ſuggéra le deſſein cruel d'égorger & de manger les Indiens qui étoient à bord, ou du moins, ſi cela ne leur étoit pas permis, de les jetter dans la mer, pour ne plus partager avec eux les miſérables reſtes de leurs vivres. Mais auſſi dans cette extrêmité Colomb ne ſe départit pas de cette humanité, qui fait un des plus nobles traits de ſon caractère. Il refuſa avec fermeté de ſe rendre à leurs déſirs, en leur repréſentant, que ces malheureux Indiens étoient hommes comme eux, & que participant à la détreſſe commune, ils devoient auſſi avoir leur part au peu de proviſions qui reſtoient. Par ces repréſentations & autres ſemblables il parvint à calmer pour quelque tems la fureur de ſes compagnons; & avant qu'ils euſſent le tems de reprendre des ſentiments auſſi inhumains, le Ciel intervint luimême, & leur fit enfin appercevoir le terme de toute leur miſère — la côte d'Eſpagne.

MA-

MATHIAS. Dieu en ſoit loué! j'avois furieuſement peur!

THÉOPHILE. Moi auſſi; je tremblois pour les pauvres Indiens!

LE PERE. Réjouiſſez vous donc, de voir notre bon Colomb encore une fois échappé à ſa perte: & que cette agréable idée vous accompagne au lit!

TOUS. Oh! voilà encore qui eſt déja fini?

DOUZIEME RÉCIT.

LE PERE.

Ça, mes enfans, voyons ſans autre façon, comment Colomb cette fois-ci eſt reçu à la Cour d'Eſpagne.

Ce fut avec autant de fermeté que de modeſtie, qu'il parut devant le trône de ſes maîtres, pour défendre ſon innocence contre les calomnies de ſes accuſateurs. Mais à peine avoit-elle beſoin de juſtification: car ſa vue ſeule inſpira à ſes Auguſtes Juges leur ancienne eſtime pour ſon mérite, & les fit rougir en

même tems de leur crédulité. Mais lorsqu'il vint à étaler à leurs yeux les nouveaux échantillons des productions précieuses des pays qu'il avoit découverts, le soupçon que l'on avoit conçu contre lui, fut entiérement dissipé, & l'on s'empressa à le dédommager par les honneurs les plus distingués, de l'affront qu'on lui avoit fait essuyer.

Voilà, mes enfants, comme l'innocence & le vrai mérite triomphent tôt ou tard de tous les efforts des vils calomniateurs. Pourvu qu'ici (*montrant le cœur*) tout soit en regle, les diffamations dont des ames noires voudroient nous accabler, ne sont pas si fort à craindre. D'épais brouillards peuvent bien quelquefois nous dérober le soleil: mais, patience! Le brouillard ne dure pas toujours; il faut qu'il tombe tôt ou tard: & alors l'astre du jour reparoît dans toute sa splendeur. Telle se montre aussi de nouveau la vertu, lorsque le brouillard, que l'envie avoit fait lever autour d'elle, est dissipé.

Dès lors, tout ce que Colomb proposa fut agréé. Cependant son premier soin fut de pro-

procurer une ſtabilité permanente à là colonie qu'il avoit fondée dans l'Eſpagnole, & d'y faire paſſer à cette fin autant d'hommes & de vivres qu'il croyoit néceſſaires. Il ſouhaitoit ſur-tout qu'on y envoyât un nombre ſuffiſant de cultivateurs, d'artiſans & d'Artiſtes de toute eſpèce, afin que cette colonie pût tirer de ſon propre ſein ſes beſoins indiſpenſables: demande qu'on lui accorda également avec plaiſir.

Sans doute voilà qui étoit fort bien; mais voici une autre propoſition faite de ſa part, qui n'étoit pas également digne de ſa ſageſſe. Pour ne point dépeupler l'Eſpagne par l'envoi de nouveaux colons, il conſeilla de vider les priſons, & de tranſporter à l'Eſpagnole les malfaiteurs condamnés à mort ou aux galeres, pour les y employer à l'exploitation des mines. On y conſentit auſſi, & l'ordre fut auſſitôt donné à tous les tribunaux Eſpagnols, de délivrer les criminels, actuellement détenus, & de condamner déſormais à être tranſporter dans l'Inde occidentale, tous ceux qui auroient mérité une peine Afflictive. — Mais pour-

pourquoi ai-je qualifié cet avis de peu ſage?

Quelques-uns. Je le ſais, je le ſais!

Le Pere. Toi, Henri, dis-moi ce que tu en penſes.

Henri. Très-volontiers. Je penſe, qu'envoyer tant de mauvais ſujets dans les Indes occidentales, c'étoit augmenter les déſordres de la nouvelle Colonie; ces mauvais ſujets, d'ailleurs, pouvoient auſſi peu à peu infecter les bons, & dès lors Colomb avoit un peuple de ſcélérats.

Jean. Sans doute; & puis, les Sauvages voyant parmi les Chrêtiens des hommes auſſi dépravés, devoient être peu tentés d'embraſſer leur religion.

Le Pere. Je ſuis enchanté, que vous m'ayiez ſi bien déviné. Une triſte expérience a prouvé auſſi, que ces craintes n'étoient pas chimériques. Mais nous verrons cela dans la ſuite; revenons maintenant à notre Colomb.

Malgré les ordres que le Roi avoit donnés d'exécuter promptement tout ce qu'il avoit propoſé, l'armement de la flotte ſe fit cette fois avec

avec beaucoup de lenteur. Et c'étoient encore les adverſaires de Colomb, qui en étoient la cauſe; car c'étoient eux pour la plus grande partie, qui avoient été chargés de l'exécution de ces ordres. Ces hommes bas, voyant qu'il n'y avoit plus moyen de s'en prendre à ſa perſonne, cherchoient au moins à l'arrêter le plus qu'ils pourroient, dans ſa carrière glorieuſe. En conſéquence tout ce qui étoit de leur reſſort ſe fit avec la dernière négligence, & ils eurent ſoin de le laiſſer manquer tantôt d'une choſe, tantôt d'une autre. C'eſt ainſi que ſe paſſa une année entière, avant que l'on eût achevé le chargement de deux vaiſſeaux qui devoient porter à la colonie des vivres & d'autres proviſions. Enfin lorſque ces tranſports furent partis, Colomb eut la douleur d'attendre une autre année, avant de voir prête à mettre à la voile la petite eſcadre, dans laquelle il devoit s'embarquer pour de nouvelles découvertes.

CHARLOTTE. Mon Papa, quelle eſpèce de de vaiſſeaux ſont ceux que tu appelles de *Tranſport?*

Le Pere. Ce ſont des bâtiments deſtinés uniquement à faire paſſer d'un endroit à l'autre des vivres, des hommes, ou d'autres choſes, & avec leſquels, par conſéquent, on ne peut rien entreprendre. — Mais ſais-tu auſſi, ma fille, ce que c'eſt qu'une *Eſcadre?*

Charlotte. Oui, mon Papa; car tu nous l'as expliqué à l'heure où nous liſons la gazette. N'eſt-ce pas un aſſemblage de pluſieurs vaiſſeaux?

Le Pere. Juſtement! Si les vaiſſeaux ſont en grand nombre, on appelle cela une *Flotte.*

John. Et ſi la flotte eſt petite, on l'appelle *Flotille.*

Ferdinand. Une flotille & une eſcadre ſont donc le même choſe?

Le Pere. A peu près; la différence qu'il y a, c'eſt que le mot *Eſcadre* ſe dit quelque fois auſſi d'une flotte conſidérable, au lieu que par *Flotille* on entend toujours des bâtiments en très-petit nombre (*). — Enfin l'Eſcadre équi-

(*) Du reſte, *Eſcadre* ne ſe dit que d'un certain nombre de vaiſſeaux de guerre; une *flotte*

équipée pour Colomb, n'étoit que de ſix voiles.

DIDIER. Combien de voiles a donc un vaiſſeau?

LE PERE. Il en a pluſieurs, comme tu l'auras déja vu, je penſe. Mais quand on dit qu'une Eſcadre eſt, par exemple, de ſix voiles, on n'entend pas parler de la Voile comme toile, mais d'autant de vaiſſeaux entiers, dont chacun porte pluſieurs voiles.

Cette fois Colomb ſe propoſoit de prendre une nouvelle route, où il eſpéroit découvrir ce Continent qu'il ſuppoſoit être l'Inde. Dans cette vue, étant arrivé aux Canaries, il continua de ſuivre la même direction jusqu'aux îles du Cap Verd, découvertes par les Portugais. Vous n'avez pas oublié où ces îles ſont ſituées?

THÉO-

flotte peut-être compoſée de vaiſſeaux de guerre ou de bâtiments marchands: & le terme de *Flotille* appartient particuliérement à la marine Eſpagnole.

Note du Traducteur.

Théophile. Comment, oublié! Les voilà, *(montrant la Carte)* au dessous des Canaries, vis-à-vis du Cap Verd.

Le Pere. Bien! — Mais en quittant les Canaries, il envoya directement à l'Espagnole la moitié de ses vaisseaux à fin de porter des rafraichissements à la Colonie, avec ordre aux Commandants de ces vaisseaux, d'accélérer leur traversée le plus qu'ils pourroient. Lui-même ayant dépassé la première des îles du Cap Verd, appellée l'*île de Sal*, ou à sel, il jetta l'ancre près d'une petite île stérile, dont les Portugais font l'usage particulier d'y envoyer tous leurs lépreux, pour se rétablir.

Chrêtien. Et comment cela?

Le Pere. Les tortues viennent en grand nombre de la côte d'Afrique, déposer leurs œufs dans les sables de cette petite île. Ces animaux se prenent facilement; car on n'a qu'à les renverser sur le dos, pour les empêcher de s'échapper. Or, on avoit remarqué que leur chair & leur sang, employés l'une comme aliment & l'autre pour se laver, étoient un remède spécifique contre la lêpre. On y en-

envoyoit donc ceux qui étoient attaqués de cette maladie, à fin de se guerir de cette manière.

Mais aussi outre ces tortues il n'y avoit rien dans cette île, excepté une quantité prodigieuse de chevres, qui toutes venoient de huit chevres Européanes qu'un Portugais y avoit transportées autrefois. Il n'y avoit ni arbre ni eau douce. Les pauvres habitants, je veux dire les lépreux, qui y attendoient leur guérison, étoient donc reduits à boire l'eau de pluie croupissante, qu'ils pouvoient ramasser dans le sable. Par cette raison on n'y trouva alors que sept personnes en bonne santé.

De là Colomb continua de courir au Sud, bien résolu de ne tourner à l'Ouest, que quand il seroit arrivé à l'Equateur, ou à la ligne, ce cercle imaginaire, qui divise la boule de la terre en deux parties égales. Mais s'étant avancé jusqu'au troisième degré de Latitude septentrionale — A présent vous savez tous, je pense, ce que cela veut dire?

Nicolas. Oui, mon Papa; — il n'étoit plus éloigné de la ligne que de trois dégrés, ou de trois fois 15 Milles d'Allemagne.

Le Pere. Très-bien! Ayant donc pouſſé jusque là, ils furent ſurpris d'un calme plat, enſorte que les vaiſſeaux ne bougeoient pas. En même tems les rayons du ſoleil tombant à plomb ſur leurs têtes, cauſoient une chaleur ſi exceſſive que ces pauvres gens ne ſavoient où ſe mettre. Les tonneaux s'entr'ouvroient de chaleur; l'eau & les vivres ſe corrompirent; les vaiſſeaux étoient ardents, & les équipages au déſeſpoir craignoient à chaque inſtant qu'ils ne priſſent feu. Voilà encore, mes Enfants, une ſituation affreuſe où ſe trouva notre Colomb!

Ce qui dut augmenter ſon propre chagrin & le déſeſpoir de ſes foibles compagnons, ce fut une maladie douloureuſe, la goutte, qu'il s'étoit attirée par ſa trop grande application & par ſes veilles. Le voilà donc en proie aux douleurs les plus cuiſantes, tourmenté par l'idée de l'état dangereux de ſes vaiſſeaux, brulé par un ſoleil ardent, & n'ayant pas même une goutte d'eau fraîche, pour ſe ſoulager! Quel terrible ſort! Qu'il étoit à plaindre, le pauvre homme!

(Il

(Il échappe un ſoupir à quelques enfants.)

Enfin le Ciel eut pitié de l'excès de ſa miſère; la pluie tomba en ſi grande abondance, qu'à peine put-on ſe tenir ſur le tillac. La chaleur, à la vérité, n'en fut diminuée que peu, mais du moins on ſe procura une boiſſon rafraichiſſante. Ce calme, qui leur cauſoit de ſi grandes inquiétudes, ceſſant en même tems, on vit renaître l'eſpérance dans le cœur de ſes compagnons presque expirants. Ils le prièrent enſuite inſtamment, de ne perſiſter pas davantage dans le deſſein de courir au Sud; & ſe rendant à leurs inſtances il fit mettre le cap à l'Oueſt.

On avoit déja couru pluſieurs jours dans cette direction, lorsque tout-à-coup on entendit du haut des hunes les cris joyeux de *Terre! Terre!* Muſique céleſte pour les oreilles de navigateurs affamés & fatigués, qui luttant contre mille maux, avoient été, depuis ſi longtems, ballotés entre le ciel & l'eau. L'île apperçue ſe montroit ſous la figure de trois montagnes, d'où Colomb prit occaſion de lui donner le nom de *Trinité*, qu'elle conſerve

encore aujourd'hui. La voilà; elle n'est pas loin de l'embouchure de l'*Orénoque*.

FRÉDÉRIC. Ah, où sont ces drôles de singes?

LE PERE. De quels singes veux-tu parler?

FRÉDÉRIC. Eh, de ceux qui se laissent prendre si drôlement!

LE PERE. Comment cela donc? Dis-nous en quelque chose.

FRÉDÉRIC. C'est que les chasseurs placent sous l'arbre une bouteille où il y a du maïz; dès qu'ils se sont rétirés, quelque singe descend & vient fourrer sa patte dans la bouteille; sa patte se remplit de ce maïz, mais elle ne peut sortir par où elle est entrée. Alors le chasseur revient. Vous croiriez que notre singe va lâcher son maïz & s'enfuir? Point du tout! Il est si bête & si passionné pour sa friandise, qu'il aime mieux se laisser prendre ou assommer, que de lâcher prise.

LA MERE. N'est-ce pas, Frédéric, ces singes sont de grands nigauds?

FRÉDÉRIC. Vraiment!

LA

La Mere. Y auroit-il bien aussi de ces singes dans ce pays-ci?

Frédéric. Oh, non pas dans ce pays-ci!

La Mere. Non pas, sans doute, à quatre pieds; mais si par hazard quelque petite créature à deux pieds étoit de même assez avide de friandises, pour se déranger l'estomac & s'exposer à souffrir plutôt que de contenir son appétit, quel jugement porterois-tu d'elle?

Frédéric. (Menaçant du doigt.) Maman, Maman, c'est certainement moi que tu as en vue!

La Mere. Le trait porteroit-il par hazard?

Frédéric. Eh bien, Maman, je ne le ferai plus; non, jamais! C'est-ce que je te promets. Je vous prends tous à temoins!

Le Pere. Bien, mon ami! Si jamais tu veux devenir un homme excellent — & tu le veux sans doute? — il faut que tu apprennes de bonne heure à mépriser toutes les friandises, & que tu te tiennes à une nourriture ordinaire & saine. Elle fait faire du bon sang & donne des forces; les friandises, au contrai-

traire, ne font bonnes qu'à nous amollir & qu'à altérer notre fanté. — Revenons à notre Colomb.

L'Orénoque, dans les environs de Trinidad, fe décharge dans la mer avec tant de violence, qu'il rend la navigation extrêmement périlleufe. Les flots s'amoncelent, fe heurtent & fe brifent dans ces parages d'une manière épouvantable; & un vaiffeau, qui a le malheur de tomber dans ce violent tourbillon, court grand rifque d'y être mis en pièces. Ceux de Colomb eurent ce malheur, & fe trouvèrent, avant que l'on s'en doutât, au milieu de ce redoutable champ de bataille, où les vagues fe livroient affaut; ils furent jettés en haut & en bas, à droite & à gauche, comme des volants pouffés par la raquette. Il lui fallut toute fon habileté, pour fortir de ce dangereux pas par un détroit qui avoit l'apparence fi horrible, qu'il l'appella *La Boca del Drago*, ou la gueule du Dragon. Regardez, mes enfants; *(montrant la Carte.)* le voilà, entre Trinidad & la côte de *Cumana*, qui, comme vous favez, eft une partie de *Terra firma*.

Pier-

Pierre. Colomb a donc auſſi découvert le Continent de l'Amérique?

Le Pere. Sans doute; auſſi étoit-il très-perſuadé que cette terre ne pouvoit pas être une île, parce qu'il voyoit en ſortir & ſe précipiter dans l'Océan un fleuve tel que l'Orénoque.

Pierre. Mais pourquoi n'a-t-on pas nommé ce pays *Colombine*, d'après ſon nom?

Le Pere. C'eſt-là ſans doute, une injuſtice à ſon égard, que ſon Siècle ne devoit pas commettre. Mais ce qui eſt fait, eſt fait, & aujourd'hui il n'y a plus de remède à cela.

Charlotte. Et pourquoi l'ont-ils nommé *Amérique?*

Le Pere. C'eſt ce que nous verrons dans la ſuite; pour le moment nous devons tâcher de ne perdre pas de vue les vaiſſeaux de Colomb.

Convaincu qu'il avoit enfin touché à la terre ferme du nouveau monde, il courut toujours à l'Oueſt le long de la côte, & deſcendit pluſieurs fois à terre. Il trouva aux habitants beaucoup de reſſemblance avec ceux de l'île Eſpagnole, ſi ce n'eſt qu'ils faiſoient paroître

un peu plus d'esprit & de courage, & qu'ils avoient le teint plus blanc. Ils se paroient également de feuilles d'or, & encore de belles perles, qu'ils troquoient avec plaisir contre les joujoux d'Europe. Un d'eux vint un jour, sans être accompagné de personne, joindre Colomb qui étoit descendu à terre, pour soulager son mal en respirant un air frais. Il s'approcha de l'Amiral avec confiance, lui ôta de la tête un bonnet de velours cramoisi, & lui mit une couronne d'or. Colomb jugeant que ce devoit être un Cacique, eut soin de le faire traiter avec distinction.

Ces Indiens avoient la tête enveloppée d'un mouchoir de coton de diverses couleurs, & le devant du corps, depuis la ceinture jusqu'aux genoux, étoit couvert d'une pièce de la même étoffe. Leurs cheveux étoient longs, mais coupés: & pour armes ils avoient des arcs, des fleches & des boucliers.

Colomb s'y fût arrêté volontiers plus longtems, pour reconnoître l'intérieur du pays; mais l'état délabré de ses vaisseaux & ses infirmités l'obligerent de renoncer à d'autres re-

recherches, & de cingler vers l'Eſpagnole. Chemin faiſant il decouvrit l'île *Marguerite* (regardez, c'eſt celle-là!) devenue ſi importante par la pêche des perles, que l'on y a établie.

Fatigué de maladie & d'efforts d'eſprit continuels il aborda enfin à ſa Colonie, eſpérant s'y délaſſer pendant quelque tems de ſes peines & de ſes ſoucis. Mais hélas! — Cependant en voilà aſſez pour aujourd'hui!

TREIZIEME RÉCIT.

Le Pere.

Mais hélas! Le tems du repos n'étoit pas encore venu pour le pauvre Colomb! Au contraire, il étoit attendu dans ce lieu où il vouloit ſe donner quelque relache, par de nouveaux ſoucis, de nouveaux travaux & de nouveaux dangers, capables de laſſer la fermeté de l'homme le mieux portant & le plus robuſte. Voyons en quoi ils conſiſtoient, &

 quel-

quelle fut la conduite que notre héros leur opposa.

Donc Barthelémi, son digne frère, avoit conduit, pendant son absence, la colonie d'Isabelle dans une contrée beaucoup plus avantageuse, & il avoit entrepris d'y bâtir une ville qu'il nomma *Saint-Domingue*, à l'honneur de *Dominico* son père. Cette ville, florissante encore de nos jours, a été long-tems une des plus considérables dans les Indes occidentales; & c'est elle enfin qui a donné son nom à toute l'île.

Barthelémi ayant achevé la fondation de cette nouvelle Colonie, partit avec une partie de ses forces, pour visiter les provinces de l'île où son frère n'avoit pas pénétré, laissant à St. Domingue le Grand-Juge Roldan avec le reste des troupes. Mais ce méchant homme récompensa la confiance que l'on avoit mise en lui, par la plus noire ingratitude.

Il épioit depuis long-tems l'occasion de perdre les Colombs, & de se rendre maître absolu dans l'île. Le départ de Barthelémi & l'absence de l'Amiral paroissant lui offrir cette occa-

occafion, il en profita de fon mieux, travaillant à foulever les Efpagnols qui étoient reftés, contre Barthelémi ainfi que contre Diegue fon frère cadet. Il y réuffit fi bien que la plupart fe rangerent de fon côté. Bientôt il fut reconnu pour leur Chef, & ayant pris les armes contre l'*Adelantade*, il s'empara de tous les vivres & tenta de prendre d'affaut le fort que l'on avoit conftruit à St. Domingue. Cependant ce dernier projet échoua par la vigilance du Commandant du fort, & les rebelles fe virent obligés d'aller fixer leur féjour dans une autre partie de l'île. Là ils chercherent à attirer dans leur parti les habitants du Canton, & ce deffein leur réuffit fi parfaitement, que toute l'île devint en peu de tems le théatre de la révolte.

Voilà l'état défefpéré où Colomb trouva fes affaires dans le lieu où il comptoit fe repofer. Jugez, mes enfants, s'il dut être à fon aife!

Pour furcroît de chagrins, il apprit avec le plus grand étonnement, que les trois vaiffeaux chargés de vivres qu'il avoit détachés

des

des Canaries, n'étoient pas arrivés. Il n'étoit donc que trop vraisemblable, que quelque accident les avoit fait périr.

Ce malheur, à la vérité, ne leur étoit pas arrivé, mais ils n'en étoient pas moins perdus pour Colomb. Les tempêtes & les courants avoient écarté ces vaisseaux de leur route: & après avoir erré dans plusieurs régions inconnues, il arrivèrent bien à la fin à l'île Espagnole, mais précisément sur la côte où Roldan & ses complices avoient établi leur demeure.

Le rusé Rébelle cachant sa révolte aux Commandants des trois vaisseaux, eut l'adresse de leur faire débarquer une partie de leur monde, pour les conduire, disoit-il, à St. Domingue. Ces gens qui la plupart étoient le rebut des prisons Espagnols, n'eurent pas plutôt appris le vrai dessein de Roldan, qu'ils se rangerent avec plaisir sous ses drapeaux, espérant qu'il y auroit là à piller & à rapiner. Premier fruit du conseil peu réfléchi, que Colomb avoit eu le malheur de donner lui-même!

Quelques jours après l'arrivée de l'Amiral, ces trois vaisseaux parurent donc aussi à la rade

rade de St. Domingue, mais ſans être d'une grande reſſource pour cet homme délaiſſé: car ils avoient déja cédé la majeure partie des troupes, & conſommé preſque tous les vivres qu'ils avoient eus à bord. Et Roldan, l'ingrat, l'inſolent Roldan, fier de ſa ſupériorité qui n'étoit que trop manifeſte, ſe mocquoit hautement de la foibleſſe de Colomb!

Le dépit le plus profond & le plus amer remplit l'ame de l'Amiral; & s'il avoit écouté ſon reſſentiment, il ſe ſeroit auſſitôt mis à la tête du peu de ſoldats qui lui étoient reſtés fideles & il auroit été attaquer les traîtres, aimant mieux périr dans la tentative de les châtier, que de ſurvivre, dans l'inaction, à l'affront ſanglant qu'il eſſuyoit de leur part.

Mais pour le bonheur de la Colonie qui éprouvoit cette violente ſecouſſe au moment qu'elle n'avoit pas encore pris conſiſtance, l'ame de Colomb fut aſſez grande, pour pouvoir commander à ſes paſſions, & enviſager ce qui étoit utile aux autres plutôt que ce que lui conſeilloit ſon indignation juſtement provoquée. Frémiſſant à l'idée de la né-

d'une guerre civile, il résolut généreusement de ne faire aucune attention à son offense personnelle, mais d'essayer au contraire, si par la voie de la douceur il ne pourroit pas ramener à leur devoir l'ingrat Roldan & ses partisans égarés.

Dans cette vue il fit d'abord publier un pardon général pour tous ceux qui se répentant de leur faute rentreroient aussitôt dans leur devoir. Il fit faire les mêmes offres à Roldan en particulier, lui promettant en outre, qu'il lui conserveroit la même dignité dont il avoit été revêtu précédemment. Après beaucoup de négociations désagréables il parvint enfin à son but par cette condescendance; & il jouit de la satisfaction d'avoir étouffé une rébellion si dangereuse, sans verser une goutte de sang.

Il envoya ensuite un vaisseau en Espagne, pour informer sa Cour de la découverte qu'il venoit de faire de la terre ferme, ainsi que de la révolte qu'il venoit d'appaiser. Aux échantillons des productions du Continent, consistant en perles, lingots d'or, & une quantité de toi-

les

les de diverſes couleurs & d'un tiſſu très-fin, il ajouta ſon Journal où il avoit écrit avec la plus grande exactitude le cours de ſes vaiſſeaux & tout ce que s'y étoit préſenté de remarquable. Roldan & ſes complices ne manquerent pas d'écrire auſſi au Roi par la même occaſion, pour noircir l'Amiral & juſtifier leur propre conduite. Hélas! le Roi fut aſſez injuſte, pour ajouter plus de foi au récit des Rébelles qu'à celui de Colomb, quoique la vérité fût dans la bouche de l'un, & l'infame Calomnie dans celle des autres. —

Mais, arrêtons-nous, quelques moments ici, mes Enfants, pour jetter un coup d'œil ſur une autre partie du monde, où, pendant que les Indes occidentales étoient l'objet de nos penſées, il s'eſt également paſſé quelque choſe de très-intéreſſant.

Le Roi de Portugal regretta, trop tard, de s'être trompé ſur le compte de Colomb & d'avoir dédaigné ſes offres. Cependant pour réparer en quelque manière cette faute, il réſolut de n'épargner aucune dépenſe, pour trouver autour de l'Afrique le chemin de l'Inde orien-

orientale, que l'on cherchoit depuis si long-tems. Dans cette vue il fit équiper une escadre, & en donna le commandement à un Marin expérimenté & d'un grand mérite, nommé *Vasco de Gama.*

Des difficultés qui paroissoient insurmontables, s'opposoient à cette entreprise: mais Gama ainsi que Colomb étoit heureusement frappé au coin d'un grand homme, &, comme celui-ci, *il ne se laissoit détourner par aucun obstacle quelque grand qu'il fût, des projets qu'il avoit une fois résolus.* En vain les côtes inconnues de l'Afrique, qu'il range, lui présentent leurs longues chaînes hérissées de rochers, d'écueils & de bancs de sable; en vain le soleil lui darde ses rayons les plus ardents & menace ses vaisseaux d'incendie; en vain les orages & les tempêtes déployent leurs fureurs & cherchent à briser ses navires mal construits: il oppose à toutes ces difficultés un courage inébranlable, il les franchit & gagne enfin heureusement la pointe la plus méridionale de l'Afrique, le *Cap de bonne Espérance.* Mais ce ne fut-là qu'un point de repos pour un génie

aussi

aussi vaste que le sien; il passa outre, & remontant la côte opposée il arriva enfin à *Mélinde*, qui (comme vous le pouvez voir ici sur la carte d'Afrique) est située sur la côte de *Zanguebar*.

Ce fut pour lui une surprise des plus agréables, que d'y trouver tout-à-coup, au lieu des hommes bruts qu'il avoit rencontrés jusque-là le long des côtes d'Afrique, une nation civilisée, & qui, à beaucoup d'égards, se rapprochoit déja des Asiatiques. Elle faisoit un commerce étendu avec l'étranger, professoit la religion Mahométane, & connoissoit des arts qui ne sont en vogue que parmi les peuples policés.

Comptant avec confiance sur un heureux succès de son entreprise, il remit à la voile, & le 22 de Mai 1498 il eut enfin le bonheur d'atteindre le but de ses vœux, la côte de l'Inde.

Jean. Quel est l'endroit où il aborda?

Le Pere. C'est *Calicut*.

Pierre. Ah, sur la côte de Malabar!

Henri. Dans la Presqu'île en deça du Gange!

Le Pere. Précisément! — Il s'étonna également de la richesse de ce pays en toutes sortes de productions précieuses, & de la régularité de son gouvernement, ainsi que des mœurs douces des habitants. Mais par malheur il n'avoit rien à bord, qu'il eût pu donner en échange des riches marchandises du pays: car les bagatelles dont les sauvages étoient si avides, ne tentoient guere ces Indiens. Aussi n'y fit-il pas un long séjour, & se hâta de retourner en Europe, pour porter au Roi son Maître la nouvelle de l'heureuse issue de son entreprise.

Ainsi presque dans le même tems que Colomb découvrit le nouveau monde, une autre partie de notre Globe, à la vérité déja connue, mais dont les Européans n'avoient encore tiré que peu de parti, fut liée plus directement avec l'Europe à la faveur de la navigation. Dès lors les trésors inépuisables de l'Inde coulerent en larges torrents dans le petit Royaume de Portugal; & les Espagnols ne virent pas sans jalousie leurs voisins tirer à eux de si grandes richesses, tandis que de toutes les dé-

couvertes qu'ils avoient faites jusqu'alors, ils n'avoient même pas encore retiré les frais de leurs armements.

L'envie de faire des découvertes gagna insensiblement tous les esprits. Rois & Républiques, Gentils-hommes & Bourgeois, tous voulurent tenter fortune; tous voulurent équiper des vaisseaux & courir ou faire courir les aventures. Un certain *Ojéda*, entr'autres, qui avoit accompagné Colomb à son second voyage, engagea quelques Négociants de Séville à armer quatre vaisseaux, & à les envoyer faire des découvertes sous ses ordres. On en demanda la permission, qui fut accordée sans consulter Colomb: ce qui étoit contre le traité que la Cour d'Espagne avoit fait avec lui. L'Evêque de *Badajos*, Ministre du Roi ayant le Département des affaires des Indes occidentales, & ennemi juré de Colomb, ne se contenta pas de mortifier ainsi l'homme qu'il haïssoit; il eut même l'indignité de communiquer à Ojéda, pour son information, le Journal & les Cartes marines que Colomb avoit envoyés à la Cour.

Cet Ojéda fut accompagné d'un Gentil-homme (*) Italien, nommé *Amerigo Vefpucci*, ou comme les François l'appellent, *Améric Vefpuce*.

Quelques-uns. Ha, ha!

Le Pere. Celui-ci acquit bientôt tant de confidération parmi fes compagnons, que tout ce qui fe faifoit, fut fait d'après fes avis plutôt que d'après ceux d'Ojéda. Cependant en fuivant exactement la route qu'avoit prife Colomb, il aborda également à la côte de *Paria*, il y defcendit plufieurs fois, & fit quelque commerce avec les habitants; après quoi il ran-

(*) D'autres difent, qu'il étoit Négociant, établi à Florence. *Note de l'Auteur.* — Au rapport des Auteurs les plus accrédités il naquit à Florence l'an 1451, & fut élevé dans l'excellente Ecole d'Antoine Vefpuce, fon oncle, qui inftruifoit avec fuccès la Nobleffe Florentine. Du refte, Amérie Vefpuce s'appliqua fur-tout à la Phyfique & aux Mathématiques, & fut un des hommes les plus intruits de fon Siecle.

Remarque du Traducteur.

rangea la côte plus loin, pour s'assûrer que cette terre n'étoit pas une île, mais une partie du Continent; & quand il se fut assez avancé pour ne pouvoir plus en douter, il retourna triomphant en Espagne, où il fit si bien valoir ses exploits que l'on oublia que sa découverte au fond n'en étoit pas une, mais seulement une confirmation de ce qui long-tems avant lui avoit été découvert par Colomb.

L'homme réellement grand — remarquez ceci, mes enfants! — n'est jamais fanfaron. Il se contente de faire de belles actions, peu soucieux qu'elles parviennent ou non à la connoissance des autres.

Telle avoit été la conduite de Colomb. Il n'avoit envoyé à la Cour le Journal de ses voyages, que pour son information, sans qu'il lui fût venu seulement l'idée de le rendre public par la voie de l'Impression. Améric, au contraire, homme vain & ambitieux, ne fut pas plutôt de retour en Espagne, qu'il eut soin de faire annoncer ses hauts faits à toute la terre; & il sut faire ses rélations avec tant d'adresse, que ceux qui les lisoient, ne pou-

voient s'empêcher de le regarder lui-même, & non Colomb, comme ayant le premier fait la découverte de la Terre ferme. Que ce fût une fausseté, c'est ce que ne savoient en Europe que le petit nombre des personnes qui avoient lu le Journal manuscrit de Colomb: & comme presque toutes étoient de ses adversaires, elles se garderent bien de rectifier cette erreur. C'est ainsi que celui à qui seul on étoit redevable de la découverte de la quatrième Partie du monde, fut privé de l'honneur de lui donner son nom; & dès lors cette Partie fut appellée *Amérique*, du nom du vain & présomtueux Améric Vespuce.

Chrêtien. Quelle inconséquence!

Le Pere. Sans doute! Mais n'apprenons pas cette particularité inutilement. Elle vous avertit des injustices auxquelles un homme de mérite doit s'attendre de la part de ses contemporains. Souvent on le méconnoit; même il n'est pas rare qu'on le haïsse: & des indignes attrapent la récompense qui étoit due à ses vertus. Si donc, comme je l'espère, vous voulez aussi devenir un jour des hommes qui

feront

feront chacun dans leur place le bien d'une manière diſtinguée & éclatante, de grace, ne comptez pas ſur l'applaudiſſement général du public, ſur les récompenſes des Puiſſances de cette terre; mais fixez vos regards uniquement ſur l'approbation de Dieu, rémunérateur de tout bien, & qui voyant en ſecret vos bonnes actions, vous en récompenſera au grand jour. Car le tems de l'injuſtice ne dure guères dans la grande Cité de Dieu; tôt ou tard tout s'éclaircit; & alors chacun reçoit ce qu'il a mérité. C'eſt de quoi le fait en queſtion nous fournit un exemple.

Que ſervit-il à Améric, que le nouveau Monde fut injuſtement appellé de ſon nom, & non de celui de Colomb? En eſt-il aujourd'hui plus honoré que Colomb? Ne le mépriſe-t-on pas, au contraire, préciſément pour cette raiſon? N'aime & n'eſtime-t-on pas le mérite de Colomb d'autant plus que ſes ingrats contemporains l'ont méconnu? Jugez d'après ce que vous ſentez vous-mêmes, à la place de qui vous voudriez être de préférence!

Nicolas. J'aimerois mille fois mieux être Colomb.

Henri. Moi aussi, quand même ce que j'eusse fait, eût dû ne jamais se savoir.

Tous. Oh, moi aussi! moi aussi!

Le Pere. Vous voyez donc, que la vertu, restée même sans récompense extérieure, ne cesse pourtant pas d'être aimable & désirable. —

Depuis cette époque il se fit voyage sur voyage, pour découvrir de nouvelles terres; mais vous n'en attendrez pas de môi pour le présent la description, parce qu'elle nous éloigneroit trop de notre Colomb. Encore une seule petite digression, & je le rejoindrai.

Pour tirer parti de la découverte du chemin de l'Inde orientale, faite par Gama, le Roi de Portugal fit équiper toute une flotte, & la fit charger de marchandises de toute espèce, pour en faire un trafic lucratif. Celui qui fut nommé Commandant de cette flotte, s'appelloit *Cabral.* Instruit du peu de sûreté qu'il y avoit à naviguer le long de la côte d'Afrique, il gouverna, quand il eut passé la ligne, vers

l'Oueſt à travers le vaſte Océan, & ſuivant toujours cette direction, il ſe trouva à ſon grand étonnement tout-à coup ſur la côte d'une terre fort étendue, qu'il apperçut bientôt être plus qu'une île. Qui de vous dévinera quel pays ce pouvoit être?

QUELQUES-UNS À LA FOIS. Eh, l'Amérique méridionale!

LE PERE. Mais quelle province?

JEAN. Apparemment le *Bréſil.*

LE PERE. Bien! Ce fut le beau, le riche Bréſil, que Cabral découvrit ſi accidentellement. Il en prit auſſitôt poſſeſſion au nom de ſon Roi, & envoya un de ſes vaiſſeaux porter cette agréable nouvelle à Lisbonne.

Ainſi les Parties de l'Amérique ſe découvrirent l'une après l'autre; & il ſe manifeſta, par conſéquent, de plus en plus, combien avoient été ſûrs les principes ſur lesquels l'eſprit pénétrant de Colomb avoit fondé ſes conjectures. Revenons donc maintenant à lui, le premier auteur de toutes ces découvertes remarquables; nous l'avons laiſſé dans une ſituation peu agréable à l'île Eſpagnole.

Mais les paroles expirent ſur mes levres, au moment que je veux recommencer de parler de lui. Il faut que je m'arrête. En attendant apprêtez vous à verſer des larmes de compaſſion.

QUATORZIEME RÉCIT.

Préparée par la fin du récit précédent à quelque triſte ſcène, l'aſſemblée en attendoit la ſuite avec anxiété, quand le Père, d'une voix adoucie, ſe mit à parler ainſi:

La Providence, mes Enfants, dans ſes vues ſages & bienfaiſantes laiſſe ſouvent arriver des choſes dont nous autres pauvres hommes à vue courte ne ſommes pas capables de découvrir la cauſe; mais cent mille exemples qui ſe préſentent tous les jours, apprennent à quiconque y eſt attentif, que dans chaque cas elle enviſage véritablement notre bien-être & celui de toutes ſes créatures. Si donc il nous arrivoit un jour auſſi quelque choſe dont nous ne puſ-

puſſions comprendre la raiſon, gardons-nous, de douter, lors même que nous n'y entendons rien, que les voies de ſa ſainte Providence ne ſoient toujours les plus ſages & les meilleures.

Chers Enfants, j'ai déja vécu pendant un tems aſſez conſidérable; j'ai vu arriver, j'ai éprouvé moi-même bien des viciſſitudes. Si je ſais ce que ſont des jours heureux, je ſais auſſi ce que ſont des jours malheureux. Souvent il faiſoit ſi ſombre autour de moi; ſouvent j'avois le cœur ſi ſerré, lorsque je portois mes regards tremblants ſur l'avenir. Alors dans ma bêtiſe je diſois quelque fois: O mon Dieu! pourquoi donc me fais-tu marcher dans ce chemin couvert d'épines? Pourquoi donc d'autres, peut-être pires que moi, ſont-ils, en apparence, ſi heureux, & pourquoi me fais tu tant ſouffrir? Telles étoient les demandes indiſcretes de mon cœur; & il n'y avoit perſonne qui y fît réponſe. Mais enfin cette réponſe arriva; car ſupportant mes infortunes avec perſévérance, & fixant conſtamment mes regards ſur la bonté divine, je vis tout changer

au moment que je m'y attendois le moins. La nuit des tribulations se dissipa comme un songe, & un beau soleil de joies inespérées se leva de nouveau devant mon ame. O Dieu! où trouverai-je les expressions, pour annoncer dignement ta bonté! — Apprenez-le, mes bons enfants, tous tant que vous êtes, & gravez-le profondément dans votre mémoire — ce que dans les tems de détresse je regardois comme mon plus grand malheur, avoit été précisément la base sur laquelle la Providence avoit, à mon insçu, établi l'édifice de ma meilleure fortune. Alors je dis dans mon cœur: Qu'il m'arrive désormais tout ce qu'il voudra; que le chemin où me conduira mon Dieu, soit des plus rudes; jamais, jamais je n'en murmurerai; je penserai toujours au contraire, que Dieu qui sait tout, sait mieux que moi ce qu'il me faut, & que sa sage bonté fait à la fin tout tourner au bien. Et, mes bons Enfants, — croyez-en les larmes de joie, qui mouillent mes yeux toutes les fois que je vous en parle — ce n'est que depuis que j'ai eu cette ferme confiance en la Providence divine, que j'ai goûté dans

dans la bonne & la mauvaise fortune, ce que c'est que la vraie félicité.

(Ici le Pere, les mains jointes, pria ardemment Dieu de faire naître aussi cette ferme confiance dans le cœur de tous ses jeunes amis, qui écoutoient ce récit, ou qui pourroient le lire un jour; & puis il continua ainsi:)

Mes Enfants, j'ai cru nécessaire de faire précéder le récit que vous allez entendre, par ce que je viens de vous dire, afin de prévenir la demande que vous pourriez me faire; pourquoi Dieu a fait éprouver au bon Colomb un sort si rigoureux. Où est le téméraire qui oseroit répondre à cette question? Colomb lui-même sait sans doute actuellement cette réponse; il loue sans doute actuellement Dieu, de l'avoir préparé par une courte souffrance à la jouissance d'une félicité éternelle: mais nous, qui ne voyons encore les choses que par des yeux mortels, mettons-nous à notre place, adorons les décrets impénétrables de Dieu, & — taisons-nous.

Colomb, comme nous savons, étoit bien parvenu à étouffer la rébellion excitée dans

l'île Espagnole: mais il n'avoit pu effectuer une tranquillité générale & durable. Le mécontentement & la discorde couvoient, au contraire, toujours sous la cendre; & quoique Roldan fût en apparence rentré dans son devoir, il ne négligea aucune occasion de noircir à la Cour Colomb & sa conduite. De plus, l'Autorité de Colomb dans l'île n'avoit pas peu souffert par sa bonté & par son indulgence, que l'on prenoit pour de la foiblesse; & la suite en étoit, qu'il y eut de nouveaux soulevements tantôt dans une province, & tantôt dans une autre: ce qui donna à cet homme tourmenté tant d'occupations qu'il ne put songer ni à se justifier en Espagne, ni à poursuivre son vaste plan de découvertes. Il lui falloit, ainsi qu'à ses frères, être presque continuellement sous les armes; & des soucis renouvellés tous les jours rongeoient sans cesse un homme, dont le corps exténué & l'esprit consumé de chagrin pouvoient justement prétendre au repos. Voilà sa triste situation dans l'île Espagnole.

Mais il n'étoit pas moins exposé ailleurs aux traits de ses ennemis. Pendant qu'il ramassoit ce qui lui restoit de forces, pour rétablir dans l'Espagnole le repos & le bon ordre; tandis qu'au milieu de ses chagrins il faisoit les plus sages établissements, & qu'en ouvrant des mines de grand rapport, il cherchoit à contenter la cupidité de ses compagnons & les espérances de ses Maîtres: l'orage le plus terrible éclatoit contre lui en Espagne. Ecoutez, mes Enfants, comment cela étoit lié ensemble.

Roldan & ses partisans avoient, comme je vous l'ai dit, fait leur possible, pour se blanchir à l'égard des désordres qui étoient arrivés, & en faire retomber toute la faute sur Colomb. En même tems nombre de mécontents, qui au lieu des richesses qu'ils s'étoient promis de moissonner dans le nouveau monde, n'y avoient trouvé que peines & misère, étoient retournés dans leur patrie pleins de désespoir. Tous ces gens regardant Colomb comme la seule cause de leurs disgraces, vomissoient contre lui des injures & des malédictions dans

toute

toute l'Eſpagne. Encouragés par ſes ennemis puiſſants, ils pourſuivoient le Roi & la Reine, leur demandant le dédommagement des pertes qu'ils avoient faites, & ſe plaignant d'injuſtices & d'oppreſſions qu'ils prétendoient avoir éprouvées de la part de l'Amiral. Les haillons dont ils étoient couverts, la pâleur de leurs viſages & leur air affamé inſpiroient de la pitié & donnoient à leurs inculpations une grande apparence de vérité. Toutes les fois que le Roi ou la Reine paroiſſoient en public, ils étoient, à l'inſtigation des ennemis de l'Amiral, entourés d'une foule de ces miſérables qui demandoient à grands cris grace pour eux-mêmes, & vengeance contre Colomb. Eſt-il ſurprenant, que le Roi naturellement porté au ſoupçon ait enfin ajouté foi à leurs imputations? Faut il s'étonner que la Reine, qui jusques-là avoit conſtamment protégé Colomb, ſe ſoit elle-même laiſſé prévenir à la fin contre lui?

Il fut donc arrêté d'envoyer encore aux Indes occidentales un Commiſſaire chargé d'examiner la conduite de l'Amiral. L'homme pro-

propofé par les ennemis de Colomb pour cette befogne, s'appelloit *François de Bovadilla*; & le pouvoir dont il fut muni, l'autorifoit non-feulement à culbuter Colomb, mais devoit même faire naître dans le cœur de cet homme fans confcience, le défir d'y réuffir. Car il avoit commiffion de dépofer Colomb, dès qu'il auroit trouvé fa conduite répréhenfible, & de prendre à fa place le gouvernement de l'île. En falloit-il davantage, pour rendre inévitable la chûte de cet homme innocent?

A l'époque où cet indigne rival aborda à l'Efpagnole, Colomb par des foins infatigables avoit réuffi à rétablir parfaitement la tranquillité & le bon ordre dans toute l'île. Les mécontents étoient fatisfaits; Efpagnols & Indiens, tous étoient rentrés dans leur devoir & foumis aux loix; on avoit ouvert de très-riches mines, & fait les commencements les plus heureux de la culture des terres. Toutes circonftances, qui euffent dû le juftifier, fi fa condamnation n'eût pas été réfolue d'avance.

Quand Bovadilla arriva à St. Domingue, l'Amiral se trouvoit dans une contrée éloignée de l'île, pour y faire quelques dispositions nécessaires. L'équité & la justice vouloient donc que son juge attendît son retour avant de procéder contre lui. Mais que faisoient l'équité & la justice à un homme tel que Bovadilla? Il n'étoit pas venu en effet pour entendre la justification de Colomb, mais pour le condamner, & prendre sa place.

Aussitôt qu'il eut mis pied à terre, il se fit conduire à la maison de l'Amiral, qu'il déclara être dès-lors la sienne, s'emparant en conséquence de tout ce qui s'y trouvoit de biens appartenants à l'absent. Ensuite il fit annoncer publiquement, que le Roi l'avoit envoyé pour déposer le Gouverneur & donner satisfaction à quiconque avoit à se plaindre de lui. Non content de cela, il rendit sur le champ la liberté à tous ceux que Colomb avoit fait arrêter, les invitant à venir se plaindre des injustices qu'ils avoient éprouvées; & vous pouvez juger, si cette canaille se laissa prier [illegible] tems.

Tout cela étoit ſans doute déja bien dur & bien injuſte: & cependant ce n'étoit rien en comparaiſon des horreurs que ce Juge abominable ſe permit enſuite contre la perſonne même de l'illuſtre Colomb. Apprenez-le, mes Enfants, & pleurez le ſort d'un homme qui avoit de ſi juſtes droits ſur l'amour & la reconnoiſſance de ſes contemporains, mais que vous allez voir tout-à-l'heure — o Dieu, une telle ingratitude peut-elle ſe croire! — que vous allez voir, dis-je, traiter comme le dernier des malfaiteurs.

L'infame Bovadilla lui envoya par un huiſſier l'ordre, de comparoître ſans délai à ſon tribunal, pour rendre compte de ſa conduite. En même tems il lui fit remettre une lettre du Roi, qui lui enjoignoit de ſe conformer à ce que le Plénipotentiaire du Roi lui ordonneroit.

Le bruit ſoudain d'un coup de tonnerre ne ſauroit être plus effrayant ni plus étourdiſſant pour un voyageur qui fait route par un tems parfaitement ſerein, que ne fut cette nouvelle pour Colomb. Ne ſe fiant pas à ſes yeux il

parcourut une seconde fois le malheureux papier souillé de ces indignités: mais il n'en put douter davantage. Celui qui avoit découvert un nouveau monde, & qui n'avoit aucun crime à se reprocher, devoit en effet comparoître au tribunal d'un vilain qui n'étoit pas digne de le déchausser. Colomb fut piqué jusqu'au vif de cet outrage, & frémit d'indignation.

Cependant il n'hésita pas un moment sur ce qu'il avoit à faire. Il avoit des gens armés; son frère Barthelémi étoit avec lui; il lui eût été facile de grossir sa troupe & de se mettre en état de faire réponse à son juge injuste l'épée à la main. Mais sa grande ame dédaignoit tout moyen de défense, qui fût incompatible avec l'obéissance qu'il croyoit devoir à ses Maîtres lors même qu'ils lui faisoient une injustice criante. Il ne balança donc pas, comme je viens de dire, un instant, & prit aussitôt le chemin de St. Domingue, décidé à recevoir respectueusement sa sentenc — quelle qu'elle fût.

Il arrive, & on l'annonce chez Bovadilla. „Qu'on lui mette les fers!“ cria le monstre, sans

ſans vouloir l'admettre en ſa préſence; „& qu'on le traîne en priſon!“ Cet ordre inhumain s'exécuta; on le mit à la chaîne, & on le mena à bord d'un vaiſſeau.

(Ici le père s'arrêta pour laiſſer cours aux larmes de compaſſion, que ſon récit faiſoit couler des yeux de ſes jeunes auditeurs. Après une petite pauſe, il continua ainſi:)

Figurez vous, mes Enfants, bien vivement cette indigne ſcène. Voilà le grand Colomb comme un criminel, ſur le même ſol qu'il a découvert, devant une maiſon qui eſt la ſienne, parmi des gens qui tous ſont ſes ſubalternes: & l'inſolent raviſſeur de ſes biens & de ſon honneur lui défend l'entrée de cette maiſon; ne daigne même pas le regarder; le fait charger de chaînes, tout innocent qu'il eſt, & reconduire honteuſement d'un pays dont il a acquis la poſſeſſion à ſon Roi par mille peines & au riſque de ſa propre vie. Le voilà qui reçoit ce dernier coup de ſon ſort ennemi avec une dignité & avec une réſignation qui plus que l'apologie la plus éloquente proclament ſon innocence & ſa généroſité. Enfin on l'entraîne;

 mais

mais ſes ſouffrances ne ſont pas encore à leur terme. La populace Eſpagnole qui presque toute n'étoit, comme nous ſavons, qu'un amas de ſcélérats, l'accompagne de ſes huées & inſulte à ſa chûte. Quels monſtres! Quelle infamie!

Mais tout cela ne ſatisfaiſoit pas encore le cruel Bovadilla. Sachant que ſon noble priſonier, tant qu'il ſeroit le ſeul malheureux de ſa famille, & qu'il ſauroit ſes frères en liberté, ne ſouffriroit qu'à demi, il leur fit auſſi mettre les fers, & afin qu'ils ne trouvaſſent pas une ſorte de conſolation dans leur rapprochement, il ordonna de les garder chacun dans un vaiſſeau parriculier. Enſuite il procéda aux informations contre les trois frères, & les condamna ſans autre formalité — à mort. Mais heureuſement il n'eut pas l'audace de faire exécuter lui-même ſa ſentence ſanguinaire, parce qu'il craignoit d'en être recherché. Cependant il eſpéroit que ſon puiſſant Parent, l'Evêque de Badajos, ennemi irréconciliable de Colomb, auroit bien ſoin de faire mettre à exécution la ſentence: & dans cette per-

persuasion il prit le parti d'envoyer les prisoniers en Espagne, avec l'instruction de leur procès.

Et maintenant dites-moi, mes Enfants, si vous pouvez croire, qu'il y ait jamais eu un monstre humain, tel qu'étoit ce Bovadilla? Heureux, si pendant toute votre vie cela vous paroît toujours également incroyable.

Mais graces à Dieu, des monstres de cette espèce ne se trouvent parmi les hommes que de loin à loin & comme des exceptions rares! A côté d'un tel monstre il paroît toujours heureusement quelque homme de bien, prêt à réparer, autant qu'il se peut, les torts de l'autre!

Le Capitaine qui devoit conduire Colomb & ses frères en Espagne, n'eut pas plutôt mis à la voile, qu'il s'approcha, avec autant de compassion que de respect, de son illustre prisonier, pour lui ôter ses fers. Mais Colomb refusa de profiter de son honnêteté. „Laissez-moi tel que je suis! lui dit-il. Je porte ces chaînes par Ordre de mes Maîtres; eux-seuls peuvent me les ôter, & je veux qu'à l'heure qu'il

 est

eft ils ne me trouvent pas moins obéissant qu'auparavant.« Il porta donc ses fers jusqu'à son arrivée en Espagne.

Bovadilla avoit ordonné, que les prisonniers arrivés en Espagne fussent aussitôt remis entre les mains de l'Evêque de Badajos, afin de leur ôter les moyens d'implorer la pitié de la Reine Isabelle leur protectrice. Mais un honnête Pilote, nommé *Martin*, touché du fort peu mérité de l'Amiral, quitta secrétement le vaisseau, & se hâta de porter à la Reine une lettre par laquelle Colomb l'informoit de tout ce qui s'étoit passé.

La Cour fut étonnée de cette nouvelle; car on ne s'étoit pas attendu que Bovadilla abuseroit de ses pouvoirs. On reconnut l'indignité d'un pareil traitement fait à un homme plein de mérite, & l'on prévit l'horreur qu'il inspireroit à toute l'Europe. Il fut donc aussitôt expédié un courier avec ordre, de remettre sur le champ Colomb & ses frères en liberté.

En même tems Colomb fut invité très-obligeamment à venir à la Cour; & on lui fit

tou-

toucher l'argent néceſſaire pour s'équiper décemment & paroître d'une manière convenable à ſon état. Colomb fit au gré de ſes Maîtres.

En entrant dans l'appartement où le Roi & la Reine l'attendoient, il ſe jetta aux pieds de leurs Majeſtés ſans pouvoir parler, le ſentiment profond de l'injuſtice qui lui avoit été faite, le privant de l'uſage de la parole. Il demeura ainſi quelque tems avant de ſe remettre; enfin il ſe ranima, & fortifié par le ſentiment de ſon innocence, il entreprit de ſe juſtifier contre les calomnies de ſes ennemis malins. Il prononça avec une noble aſſurance un long diſcours où il prouva ſon innocence d'une manière ſi évidente, que Ferdinand & Iſabelle en furent pleinement convaincus. Ils lui témoignerent tous les regrets qu'ils avoient de ce qui s'étoit paſſé, proteſtant qu'ils n'en avoient rien ſu. Pour ne laiſſer là deſſus aucun doute, ils deſtituerent auſſitôt Bovadilla de tous ſes emplois, & chercherent, d'ailleurs, à encourager Colomb par leurs careſſes & en lui promettant leur protection pour l'avenir.

Voilà qui étoit fort bien; mais quand il fut question de désigner celui qui remplaceroit Bovadilla dans le gouvernement des pays découverts, il ne parut que trop, que le Roi & la Reine n'étoient pas encore parfaitement guéris de la méfiance qu'on leur avoit une fois inspirée contre Colomb. Ils faisoient volontiers tout ce qu'ils pouvoient, pour éviter l'apparence d'ingratitude à son égard; & dans cette vue ils ne se firent point de peine, de désavouer publiquement tout ce qu'avoit fait Bovadilla: mais rétablir Colomb dans sa dignité de Vice-Roi, c'est-ce qui leur parut sujet à des inconvenients. Ils croyoient qu'il y avoit du danger, à laisser un homme à qui ils avoient tant d'obligation, & qui cependant avoit été si mal récompensé de ses services, dans un poste où il lui seroit aisé de se venger. En conséquence ils le retinrent à la Cour sous des prétextes flateurs, & nommerent Gouverneur des Indes occidentales *Nicolas d'Ovando.*

En vain Colomb allégua ses droits à cette place, qui dès le commencement de son entreprise

prise lui avoit été assurée pour lui & sa famille à perpétuité; en vain il se plaignit des nouvelles injustices dont on se rendroit coupable envers lui, si après l'avoir déclaré innocent, on le destituoit néanmoins de son emploi comme un prévaricateur convaincu: on chercha à éluder ses plaintes par toute sorte d'excuses; & il resta décidé, qu'Ovando iroit à l'Espagnole.

Nouveau trait perçant pour le cœur de Colomb, qui saignoit encore de tant de mortifications précédentes! Il en ressentit la plus juste indignation, & il ne la cachoit pas. Partout où il alloit, il avoit avec lui les fers qu'on lui avoit fait porter, comme une preuve de la noire ingratitude dont on avoit payé ses grands services. Ils étoient toujours suspendus devant ses yeux, & il ordonna qu'après sa mort on les enterrât avec lui.

Et, en voilà assez pour aujourd'hui!

Tous. Le pauvre Colomb!

QUIN-

QUINZIEME RÉCIT.

MATHIAS.

Ne retourne-t-il plus du tout aux Indes occidentales?

LE PERE. C'eſt-ce que le tems nous apprendra; pour le moment il n'y a guere apparence, qu'il y remette jamais le pied: car ſes plaintes ne ſont pas écoutées; & Ovando ſe met en devoir de partir.

On n'avoit pas encore envoyé dans les Indes occidentales une auſſi grande flotte que celle qui fut confiée à ce nouveau Gouverneur. Elle étoit de trente deux voiles, & avoit à bord 2500 hommes, la plupart deſtinés à s'établir dans l'Eſpagnole.

Ovando mit à la voile avec ces forces conſidérables, & Colomb condamné à reſter chez lui, eut le chagrin de voir, qu'un autre fut envoyé moiſſonner ce que lui-même avoit ſemé avec des peines inconcevables. Je n'ai pas beſoin de vous dire, jusqu'à quel point

il s'affligea, de ſe voir arrêté ainſi dans ſa glorieuſe carrière, & mis hors d'état d'exécuter entièrement ſon vaſte plan de découvertes.

Ovando arriva fort à propos à l'Eſpagnole. S'il avoit tardé plus long-tems, l'adminiſtration folle & injuſte de Bovadilla auroit expoſé la Colonie à une ruine totale. Ce miſérable eſpéroit affermir ſon autorité acquiſe par l'injuſtice, en ſe rendant agréable au peuple par des moyens illicites. Dans cette vue il révoqua toutes les ſages ordonnances de Colomb, & il permit à chacun de vivre comme il lui plairoit. Son Prédéceſſeur s'étoit fait un devoir de protéger en père les pauvres Indiens contre les Oppreſſions des Caſtillans; Bovadilla, au contraire, abandonna cette nation infortunée à toute ſorte de violences. Après avoir fait faire un dénombrement de tous les habitants, il les diſtribua comme des Eſclaves à ſes avides partiſans, qui employerent ces pauvres créatures aux travaux des mines, auxquels on les forçoit avec une ſévérité barbare. La dureté de ces travaux, & le traitement inhumain qu'on

qu'on leur faisoit éprouver, détruisirent un nombre prodigieux de ces hommes naturellement foibles, & peu s'en est fallu, que la mort n'ait moissonné cette malheureuse nation toute entière.

La première chose que fit Ovando, fut de déposer Bovadilla, & de l'envoyer, ainsi que Roldan, en Espagne, pour y rendre compte de leur conduite. Ensuite, conformément aux ordres du Roi, il abolit l'esclavage, déclarant tous les Indiens libres, & défendant absolument de leur faire violence. Par de nouvelles loix il mit des bornes à la licence des Espagnols, à qui il permit bien de continuer leurs recherches de l'or, mais sous la condition expresse, que la moitié de leur profit appartiendroit chaque fois au Roi comme Souverain de l'île.

JOHN. Voilà enfin un Gouverneur raisonnable!

LE PERE. Souhaitons, qu'il se conduise toujours de même. Ce qu'il vient de faire, lui avoit été expressément ordonné par sa Cour: reste à voir, comment il s'y prendra à l'égard des

des choſes abandonnées à ſon propre diſcernement.

Mais il eſt tems de revenir à notre Colomb. — Cependant que puis-je vous dire à ſon ſujet, qui ne vous afflige ni n'excite votre compaſſion? Voyez-le, courbé ſous le poids de ſes chagrins cuiſants venir dans cette Cour ingrate qui continue de fermer l'oreille à ſes juſtes plaintes! Ecoutez-le demandant — non pas grace, — mais juſtice, & inſiſtant, ſon contrat ſigné du Roi à la main, à ce qu'on rempliſſe la promeſſe qu'il contient; la promeſſe qu'il ſera, à l'excluſion de tout autre, Vice-Roi dans les pays qu'il découvrira! Voyez ſes indignes adverſaires, pouvant à peine s'empêcher de lui rire au nez de ſes inutiles repréſentations: & jugez de ce que devoit ſentir alors un homme qui ſe connoiſſoit un mérite digne des plus grandes récompenſes!

Henri. Je ſais bien ce que j'aurois fait!

Le Pere. Et quoi donc, mon ami?

Henri. Je n'aurois pas perdu davantage mes paroles.

Le Pere. Et puis?

Henri. J'aurois choisi quelque lieu, pour y passer le reste de mes jours dans la retraite; ou j'aurois été offrir mes services à quelque autre Prince.

Le Pere. Quant au dernier, l'expérience avoit déja appris à Colomb, que les autres Cours ne valoient guere mieux que celle d'Espagne. Ce noble homme pensoit peut-être aussi, que quoique ses Maîtres ne lui tinssent pas parole, il ne lui convenoit pourtant pas de manquer à la sienne & de quitter un pays au service duquel il s'étoit une fois voué. Mais passer sa vie à ne rien faire, & renoncer entièrement à son vaste plan, c'est-ce qui lui étoit absolument impossible.

Il étoit convaincu, qu'à son dernier voyage il avoit découvert la côte d'un continent. La fausse persuasion où il avoit été, que ce pays étoit une partie de l'Inde, qui s'étendoit jusques-là, venoit d'être si non entièrement dissipée, du moins extrémement ébranlée par les observations qu'il avoit faites. Actuellement il soupçonnoit, qu'entre ce continent & l'Inde

il

il pourroit bien y avoir une grande mer qui les séparoit; & qui de vous me dira, si cette conjecture étoit fondée?

Tous. Eh, sans doute elle l'étoit! La grande *Mer pacifique*!

Le Pere. Voyez, combien nous connoissons mieux aujourd'hui le Globe de la terre, que ne faisoient alors les têtes les plus savantes! Ce que Colomb ne pouvoit que deviner, un enfant le sait dire maintenant avec certitude. Vous voyez donc, quelles obligations nous avons à cet homme, sans lequel la moitié de la terre entière nous seroit peut-être restée inconnue pendant plusieurs siecles encore!

Colomb présuma aussi, non sans quelque vraisemblance, qu'aux environs de l'Isthme du *Darien* — Vous savez sans doute où est cet Isthme?

Jean. Oh, si nous ne savions pas cela! Entre l'Amérique septentrionale & la méridionale?

Le Pere. Fort bien! Il présuma donc, dis-je, que dans ces environs la terre pourroit bien être separée par un Détroit donnant pas-

ſage de la mer Atlantique dans l'Océan inconnu, & moyennant celui-ci à l'Inde.

NICOLAS. Mais cela n'eſt pourtant pas vrai!

LE PERE. Non?

NICOLAS. Eh non! Voilà *(montrant la Carte)* l'Amérique ſeptentrionale; voici l'Amérique méridionale: elles ſont jointes par l'Iſthme du Darien, qui n'eſt coupé nulle part.

LE PERE. Tu as raiſon, mon Ami. Cependant tu vois bien, que la terre y eſt fort étroite, & que Colomb avoit déviné juſte à peu de choſe près.

Or il lui paroiſſoit de la dernière importance, de vérifier ſi ce détroit exiſtoit ou non. Car s'il exiſte, combien de détours & de longueurs n'évitera-t-on pas, en paſſant de l'Eſpagne dans l'Inde droit par le milieu de l'Amérique, au lieu d'y aller par le chemin autour de l'Afrique, découvert par les Portugais! Quelle que fût donc l'offenſe qu'il avoit reçue de ſon Roi, le déſir d'être utile au monde l'emporta ſur ſon reſſentiment; & il réſolut d'oublier généreuſement l'injure qu'on lui avoit faite,

faite, & d'expofer encore une fois fa tête blanchie, à tous les dangers & à toutes les incommodités d'un nouveau voyage.

Il fit part de cette réfolution à fa Cour, qui fut enchantée de trouver ainfi l'occafion de fe débarraffer de fa préfence. Car la vue d'un homme d'un fi grand mérite, & cependant fi cruellement offenfé, étoit pour le Roi & la Reine un reproche continuel, dont ils fouhaitoient être affranchis; & ce fut avec plaifir qu'ils profiterent de fes propres offres de les délivrer de cette pénible vue. D'ailleurs ils avoient fujet de fe promettre de fon habileté un fuccès également heureux de cette nouvelle entreprife. On donna donc inceffamment l'ordre d'équiper pour lui une efcadre.

Mais quelle efcadre! Quatre miférables navires, dont le plus grand n'étoit pas de la moitié du port d'un vaiffeau marchand ordinaire, faifoient toutes les forces qu'on lui confia pour une entreprife auffi importante. Et c'eft avec ces batiments qu'il devoit fe hazarder encore dans un Océan lointain & inconnu, & découvrir un chemin par lequel on

ſe promettoit d'enlever les tréſors immenſes de l'Inde. Quel petit moyen pour remplir un ſi grand objet!

Tout autre ſe ſeroit effrayé de la difficulté d'exécuter une telle entrepriſe avec de ſi miſérables navires: mais Colomb ſe ſouvenant de ſon premier voyage, ne balança pas de confier cette fois auſſi ſa vie à des batiments tout auſſi chétifs que ceux avec lesquels il avoit la première fois traverſé le grand Océan entre l'Europe & les Indes occidentales. Il s'embarqua donc en toute aſſûrance, accompagné de ſon frère Barthelémi & ſon fils ainé, âgé de treize ans, & qui dans la ſuite devint l'hiſtorien de ſa vie.

Ce fut le 29 Juin l'an 1502, & par conſéquent dix ans après ſon premier voyage, qu'il mit à la voile de Cadix, gouvernant, comme à l'ordinaire, vers les Canaries. Cette fois le voyage fut des plus heureux, ſi ce n'eſt qu'un de ſes vaiſſeaux, & même le plus grand, ſe trouva ſi mauvais voilier, qu'on eut de la peine à lui faire ſuivre les autres. Il fit donc d'abord

route à l'Eſpagnole, afin d'y changer ce vaiſ-ſeau contre un meilleur.

Arrivé à la hauteur de cette île, il envoya informer le Gouverneur Ovando du ſujet de ſa venue, & lui demander la permiſſion d'entrer dans le port. Mais le Gouverneur — le croirez-vous, mes Enfants? — eut l'impudence de lui refuſer cette permiſſion. Colomb l'avertit que certaines circonſtances auxquelles l'expérience l'avoit rendu attentif, lui faiſoient prévoir avec beaucoup de probabilité, qu'on alloit eſſuyer un ouragan furieux: demandant en conſéquence, qu'il lui fût permis de paſſer dans le havre le tems ſeulement, que dureroit la tempête; & comme le Gouverneur étoit ſur le point de faire partir une flotte conſidérable pour l'Eſpagne, Colomb lui fit conſeiller en même tems de différer de quelques jours le départ de cette flotte. Mais tout fut en vain! On rejetta ſa demande, on dédaigna ſon avis, & l'on en rit comme du rêve d'un pronoſtiqueur abuſé ou fourbe. L'entrée du port lui fut interdite une ſeconde fois, & la flotte deſtinée pour l'Eſpagne mit à la voile.

Voilà donc celui à qui on étoit redevable de la possession des Indes occidentales, repoussé comme un homme suspect, d'une île que lui-même avoit découverte au risque de sa vie & au prix de tant de peines! Voilà comme on lui ferma, à lui dont la vie & la nouvelle destination étoient si importantes, un lieu de retraite contre le gros tems, que l'humanité ne permettroit pas de refuser à un Etranger. Nouveau trait sensible pour le cœur de Colomb, déja meurtri de tant d'autres coups aussi peu mérités!

Mais pour le coup le Ciel le vengea visiblement de l'outrage qu'on lui faisoit. L'Ouragan prévu survint effectivement. Colomb lui-même s'y étoit préparé, & les sages dispositions qu'il avoit faites, préserverent ses vaisseaux de leur ruine. Toute la riche flotte, au contraire, qui étoit partie pour l'Espagne, & qui étoit composée de dix-huit voiles, devint, à trois batiments près, la proie des flots; Roldan & Bovadilla, qui s'y étoient embarqués, trouverent dans cette tempête le salaire de leur abominable conduite envers Colomb;

la

la mer les engloutit tous deux, ainſi que les richeſſes immenſes qu'ils avoient amaſſées dans l'isle Hiſpaniola. Ce qu'il y a de bien remarquable dans cet événement, c'eſt que le ſeul vaiſſeau de la flotte, qui ne reçut aucun dommage, & qui put continuer ſa route pour l'Eſpagne, fut préciſément celui à bord duquel on avoit mis les débris de la fortune de Colomb, & que l'on n'avoit choiſi pour ce ſervice, que parce qu'il étoit le plus chétif de tous. Les deux autres furent obligés de regagner Saint Domingue dans un état fort délabré.

La Mere. Voilà encore, mes Enfants, le doigt de la Providence, qui gouvernant tout, rend tôt ou tard juſtice à chacun, & ſouvent même dès cette vie!

Le Pere. Remarquez cette circonſtance, mes Enfants; & ſur-tout faites attention dans votre propre vie, ſi Vous ne trouverez pas vrai ce que j'ai tant de fois éprouvé dans la mienne; c'eſt-que: „toutes les fois que j'avois ſujet d'être content de moi-même, mes affaires avoient un ſuccès heureux, tellement que je

je ne me ſouviens pas d'un ſeul revers de conſéquence, qui me ſoit arrivé dans ces tems; toutes les fois, au contraire, que je ſavois avoir fait quelque action contre laquelle réclamoit ma conſcience, rien ne me réuſſiſſoit parfaitement, & je pouvois compter qu'il m'arriveroit inceſſamment quelque malheur. Voilà mon expérience inconteſtable; ayez ſoin, mes Enfants, d'obſerver ſi au bout de vingt ou trente ans elle ne ſera pas auſſi la vôtre: & ſi alors je ne peux plus moi-même vous rappeller vos devoirs, de grace n'oubliez pas de remercier Dieu de votre propre mouvement, de vous avoir familiariſé, par mon miniſtère, avec les voies de ſa providence, dans un tems où vous ne les pouviez encore approfondir vous-mêmes —

Cet événement remarquable fit ſur les eſprits bruts & ſuperſtitieux de ce tems-là une impreſſion tout à fait inconſéquente. Au lieu d'adorer la juſtice avec laquelle la main du Tout-Puiſſant conduit les deſtins des hommes, ils s'imaginerent ſottement, que Colomb étoit un ſorcier, [vous ſavez ce que les imbécilles

en-

entendent par cette expreſſion (*)] & qu'avec le ſecours de puiſſants Eſprits à ſes ordres, il avoit excité cette tempête, pour ſe venger ſur ſes ennemis. Car autrement, diſoient-ils, pourquoi n'y auroit-il eu d'épargné préciſément que le vaiſſeau qui avoit à bord ſes propres biens!

Colomb juſtement indigné quitta une île où on ne lui avoit pas même voulu accorder un abri contre les dangers d'une affreuſe tempête; & avec ſes vaiſſeaux très-endommagés il fit voile à l'Oueſt vers le Continent.

Ce voyage auſſi fut accompagné de peines infinies & de grands dangers. Toute fois il aborde enfin à une île nommée *Guanaia*, & qui eſt à peu de diſtance de cette côte du Continent, qui s'appelle *Honduras.* Voici, mes Enfants, *(montrant la Carte)* la côte, & voilà l'île!

Auſſitôt qu'on eut mouillé l'ancre, l'Amiral envoya ſon frère Barthelémi avec quelques hom-

(*) Voyez *Robinſon le Jeune*, Part. II.

hommes reconnoître le pays. En s'approchant du rivage, il rencontra une barque Indienne, d'une conſtruction beaucoup plus ſavante qu'on n'avoit encore remarqué dans les Canots des Sauvages. Elle étoit d'une longueur conſidérable ſur huit pieds de largeur, & avoit au milieu un toit de feuilles de palmier, enſorte qu'elle reſſembloit à une de ces Gondoles dans lesquelles nous nous promenons quelque fois ſur l'*Alſter* (*). Sous ce toit étoient pluſieurs femmes & enfants, outre lesquels on comptoit encore vingt-cinq hommes dans le canot.

On tâcha de les joindre; & quand ils ſe virent ſerrés de près, quoiqu'armés, ils ſe rendirent de bonne grace. Viſitant enſuite la cargaiſon de ce batiment, on trouva des matelas, une ſorte de chemiſes ſans manches & faites de fil de coton, quelques autres pièces d'habillement, avec des toiles ſervant aux fem-

(*) Rivière qui traverſe Hambourg, & qui dans l'enceinte de la ville forme un baſſin ſpacieux où ſe font fréquemment des parties de plaiſir.

femmes de mantes; de grandes épées de bois, dont le tranchant des deux côtés étoit formé de cailloux affermis dans un joint avec des ficelles & de la résine; des haches de cuivre & d'autres ustentiles faits du même métal. Leurs vivres ne différoient guere de ceux des habitants de l'Espagnole, si ce n'est qu'ils faisoient usage d'une boisson tirée de maïs bouilli, & qui ressembloit à la bierre: ils avoient aussi une petite provision d'amandes de Cacao, dont ils paroissoient faire plus de cas que de toute autre chose, & qui leur servoient de monnoie. Voilà les premières amandes de cette espèce, qui se sont offertes à la vue des Européans.

Je ne dois pas passer sous silence une chose fort remarquable, observée dans la conduite de ces sauvages, & qui certainement vous fera plaisir: c'est qu'ils connoissoient la pudeur, & que cette aimable vertu leur faisoit couvrir avec grand soin toutes les parties de leur corps, que l'honnêteté défend de montrer.

L'Amiral charmé d'avoir en son pouvoir ces bonnes gens, & espérant tirer d'eux

toute

toute ſorte d'éclairciſſements, les fit traiter avec la plus grande douceur; il acheta de leurs marchandiſes pour celles d'Europe, & s'étant informé de ce qu'il vouloit ſavoir, il leur rendit leur canot & leur permit d'aller où bon leur ſembleroit. Il retint pourtant à ſon bord un vieillard qui lui paroiſſoit le plus intelligent de tous, & qui ne ſe faiſoit point de peine de reſter avec lui; dans l'intention de tirer de lui encore d'autres informations, & de l'employer comme entremetteur dans les affaires qu'il feroit par la ſuite avec les Sauvages.

Ce vieillard lui apprit, qu'à l'Oueſt il y avoit un grand pays où l'or ſe trouvoit en quantité. Il lui donna à connoître par des ſignes faciles à comprendre, que les habitants y portoient des couronnes d'or ſur la tête, & des anneaux épais de ce même métal aux bras & aux jambes; que l'on y garniſſoit d'or les tables, les chaiſes & les coffres: & quand on lui montra des coraux, des épices & d'autres productions précieuſes, il aſſura que ce pays en abondoit auſſi. Il entendoit parler du riche

Mexi-

Mexique. Mais quelque grande que fût l'envie qu'avoient les Compagnons de Colomb de se procurer ces trésors, il se sentit lui-même un désir encore plus grand, d'atteindre le but de son voyage & d'aller à la recherche du Détroit qu'il espéroit trouver dans ces parages. Ainsi sans délibérer long-tems, il dédaigna les richesses immenses que l'on assûroit être si près de lui; & sans s'arrêter aux murmures de son Equipage, il gouverna à l'Est, rangeant la côte de la Terre ferme.

La Mere. Le voilà qui se montre encore véritablement grand homme! Avoir en main l'occasion de s'enrichir, & néanmoins demeurer dans le chemin de sa vocation, qui en éloigne; vouloir être utile au monde plutôt qu'à soi-même; & supporter l'indignation des autres pour rester fidèle à son devoir: — o mes Enfants! puissiez-vous un jour donner, dans chaque occasion semblable, d'aussi grandes preuves d'une vertu désintéressée, & d'une noble abnégation de vous même!

Le Pere. Ils le feront, mon Amie; ils le feront certainement: j'oserois m'en faire caution!

tion! Si je ne pouvois l'efpérer de leur part, oh, je prierois Dieu, de nous enlever de ce monde avant que nos yeux fuffent témoins du premier fait ignoble dont quelqu'un d'entr'eux fe déshonoreroit! Mais, n'eft ce pas, mes Enfants? vous ne vous permettrez jamais une action de cette nature? Vous aimerez mieux être toute votre vie pauvres & méprifés, que d'être un feul moment infidèles à vos devoirs? Vous vous direz, toutes les fois qu'un vil intérêt vous follicitera à quelque baffe action: „Notre bon Papa nous a averti de nous en garder; il favoit ce qui eft utile à l'homme ici bas & dans l'autre vie, & certainement il ne vouloit que notre véritable bien." N'eft-ce pas, mes Enfants, que vous ne cefferez de faire ces réflexions, & que toute votre vie & dans toutes les rencontres vous vous conduirez noblement & avec droiture?

(Les jeunes gens lui fauterent au cou, & la féance finit.)

SEIZIEME RÉCIT.

LE PERE.

Colomb ſuivant ſon plan gouverna dont de la côte d'Honduras vers l'Eſt, pour chercher le Détroit que les Sauvages l'avoient aſſuré qu'il trouveroit dans cette direction.

JOHN. Ils lui avoient donc fait un gros menſonge!

LE PERE. Ce n'eſt pas cela; on s'étoit ſeulement mal compris. Colomb leur avoit deſſiné un Détroit, mais ils croyoient qu'il leur parloit d'un Iſthme: & dans cette ſuppoſition ils avoient raiſon de l'envoyer au Darien.

Sur cette route le long des côtes on vit des hommes fort différents des précédents, quant à leur manière de vivre, & beaucoup plus ſauvages. Ils alloient tout-à-fait nus; ils mangeoient de la viande & du poiſſon cruds & ſans aucune préparation, & ils avoient les oreilles allongées jusqu'à l'épaule par toutes les choſes qu'ils y mettoient. Tout leur corps étoit

étoit marqué par le feu, de figures qui re-préſentoient des cerfs, des lions & d'autres animaux. Les plus conſidérés d'entr'eux ſe diſtinguoient par des bonnets blancs & rouges, de toile de cotton. Les uns avoient le viſage peint de noir, les autres de rouge, & d'autres encore rayé de diverſes couleurs: tandis que d'autres ne ſe peignoient que les levres, les narines & les yeux.

Les trous dont ils ſe perçoient les oreilles, étoient ſi grands, qu'ils auroient donné paſſage à un œuf de poule. Colomb en prit occaſion de nommer ce pays *la Coſta de las Orejas*, c'eſt-à-dire la côte des oreilles.

De là il pourſuivit ſa route, mais ſeulement à petites journées, ayant presque continuellement à lutter contre les vents & les courants. Enfin il arriva à un Promontoire où la Terre tournoit au Sud, en ſorte que le même vent qui lui avoit été contraire, lui devint favorable, vu qu'il continua de ranger la côte. N'oubliant jamais d'attribuer chaque événement heureux à celui qui eſt l'unique ſource de tout bien, il donna à ce Cap le nom de

Gra-

:ias à Dios, ou Graces à Dieu. Le fur notre Carte.

yant mouillé quelquès jours après à un : endroit, on vit bientôt arriver plufieurs ts de Sauvages armés, qui faifoient mine ɔuloir empêcher les Efpagnols de venir à . Mais dès qu'ils connurent leurs inten: pacifiques, ils s'approcherent avec cone, & offrirent à vendre leurs marchandifes, ftant en toute forte d'armes — Arbalêbàtons d'un bois très-noir & très-dur, une pointe d'arrêtes de poiffon, & maf— en gilets de coton, & en petits morx d'or pâle, qu'ils portoient au cou. niral leur fit préfent de plufieurs bagatel:uropéanes, fans vouloir rien accepter en nge. Ils en parurent mécontents; & me on fe refufoit auffi à leurs invitations rées de defcendre au rivage, ils prirent pour une marque de méfiance qu'ils vount faire ceffer.

s députerent donc aux Efpagnols un Vieil- d'un air refpectable, accompagné de deux es filles portant au cou des plaques d'or.

Le Vieillard avoit dans ſa main une eſpèce d'étendart, ſans doute comme un ſymbole de la paix; & il demanda à être préſenté à l'Amiral. Celui-ci reçut ces Députés avec la douceur & l'honnêteté qui lui étoient propres; il leur fit ſervir à manger & donner des habits, & les renvoya à terre, très-ſatisfaits du bon accueil qu'on leur avoit fait.

Le frère de Colomb étant deſcendu le lendemain ſur le rivage, il y trouva tous les effets qu'on avoit donné aux habitants, mis enſemble en un monceau: apparemment parce que la délicateſſe de ces Sauvages ne leur permettoit pas de recevoir des préſents ſans en faire à leur tour. A ſa deſcente il fut reçu par deux des Principaux d'entr'eux, qui le prirent entre les bras, & l'inviterent à s'aſſeoir avec eux ſur l'herbe. Dom Barthelémi fit ce qu'ils déſiroient, & leur propoſa enſuite diverſes queſtions à l'aide d'un trucheman Indien, ordonnant à ſon Secrétaire d'écrire leurs réponſes.

Mais ils n'eurent pas ſi tôt apperçu les plumes, le papier & le cornet, qu'ils ſe leverent bruſ-

brusquement, & que dans leur consternation ils s'enfuirent avec tous les autres habitants qui s'étoient attroupés. C'est que la superstition de ces pauvres gens leur fit imaginer, que l'Ecrivain étoit un enchanteur, que la plume, l'encre & le papier étoient les instruments de la sorcellerie, qu'on alloit mettre en œuvre pour leur faire du mal. On eut de la peine à les faire revenir de ce ridicule soupçon, & ils n'oserent se rapprocher des Espagnols qu'après s'être mis en sûreté, suivant leur opinion, contre l'art funeste du Secrétaire. Or voici comment ils s'y prirent. Ils jetterent vers les Espagnols une certaine poudre, qui rendoit une fumée; & cette fumée à laquelle ils attribuoient sans doute la vertu d'empêcher que le charme ne produise son effet, ils la chasserent vers celui qu'ils prenoient pour le sorcier. Les pauvres gens!

Dom Barthelémi les suivit après cela à leur ville. Ce qu'il y vit de plus remarquable, fut un grand édifice de bois, qui leur servoit de cimetière. Il trouva dans plusieurs sépultures des corps enveloppés de draps de coton, &

dont un étoit embaumé. Au dessus de chaque tombeau il y avoit une planche chargée de figures d'animaux; auprès de quelques-uns se voyoit même le portrait du défunt avec divers ornements.

L'Amiral ayant, le jour après, retenu à son bord plusieurs des naturels du pays, pour tirer d'eux de nouveaux éclaircissements, les autres crurent qu'il le faisoit par cupidité & pour les mettre à rançon. Ils lui envoyerent donc des Députés, chargés de lui remettre deux jeunes porcs pour la liberté des prisonniers. L'Amiral leur fit comprendre que leurs Compatriotes retenus à bord, n'étoient pas captifs, qu'ils seroient renvoyés incessamment, & qu'ainsi il ne falloit point de rançon. Il acheta les porcs, & les Députés retournerent très-contents à terre.

Sur le pont où l'on mit les porcs, il y avoit un chat sauvage, de couleur cendrée, & grand comme un petit levrier; il avoit été pris par un matelot après lui avoir coupé une patte. Cet animal est aussi léger & aussi prompt qu'un écurcuil; &, comme celui-ci, il saute d'arbre

en arbre, se suspendant quelque fois avec sa queue à une branche, soit pour se reposer ou pour son plaisir. A peine les porcs l'eurent-ils apperçu, que transis de peur ils chercherent à lui échaper. Mais on en saisit un, qu'on mena au chat. Celui-ci entortilla aussitôt le museau du porc de sa queue, & s'accrocha en même tems avec ses pattes de devant à sa tête, tellement qu'il l'auroit tué infailliblement, si l'équipage ne l'en avoit pas empêché. On dit qu'en Espagne les loups s'y prennent de la même manière, pour achever leur proie.

Au bout de quelques jours de navigation, l'Amiral mouilla l'ancre à l'embouchure d'une rivière, & envoya quelques soldats à terre. Mais une multitude d'Indiens armés s'opposa à leur descente. Plus de cent entrerent dans la mer jusqu'à la ceinture, menaçant de leurs lances, sonnant du cors, battant une espèce de caisses de tambour, jettant de l'eau aux Espagnols, & crachant vers eux, en marque de mépris & de haine, des herbes machées. Les Espagnols avoient ordre de se tenir dans les bornes d'une modération circonspecte. Comme

ils ne rendirent donc pas insulte pour insulte, & qu'ils se contenterent de regarder ce jeu guerrier à une distance convenable, les assaillants se lasserent enfin de leur manege infructueux; & au lieu de se battre, les deux partis ouvrirent bientôt entr'eux un trafic où les Espagnols se procurerent seize plaques d'or, de la valeur de 150 Ducats, en échange de quelques sonnettes. Pourquoi les hommes ne se conduisent-ils pas toujours comme faisoient les Espagnols dans cette rencontre! Ils s'épargneroient bien des chagrins & des malheurs.

De tems à autre — sur-tout quand on a affaire à des gens absolument destitués de raison — il peut bien arriver, que notre indulgence soit mal interprêtée & qu'elle manque son but. Alors il est sans doute permis de se mettre à l'abri des insultes de ces hommes déraisonnables, même en employant, s'il le faut, des moyens violents. En ce cas nous devons seulement avoir soin, que notre ressentiment ne dégénere pas en colere & en vengeance, mais qu'il se renferme dans les bor-

bornes d'une juste défense. C'est de quoi Colomb nous a donné aussi un exemple qui peut servir de modèle.

Dès le lendemain les Sauvages commencerent à regarder la patience que les Espagnols avoient opposée à leurs brusqueries, avec d'autres yeux qu'ils n'auroient dû. Ils la prirent pour de la timidité, & dans cette supposition ils lâcherent bride à leur pétulance, si bien que quand la chaloupe voulut approcher de nouveau, ils lui lancerent des Zagaies. Les Espagnols ne purent donc se dispenser de leur prouver qu'ils ne manquoient ni de courage ni de forces, pour leur tenir tête. L'Amiral fit tirer un coup de canon; & comme en même tems un des sauvages qui attaquoient, fut blessé par une flêche qu'on lui avoit tirée, ils s'enfuirent tous, & les Espagnols se contenterent de descendre à terre, sans vouloir nuire davantage aux fuiards.

On les invita, au contraire, par des signes, à revenir: & cette invitation fut acceptée, parce qu'ils étoient maintenant convaincus, que les Etrangers blancs ne vouloient pas leur

faire du mal, quoiqu'ils en eussent les moyens. Ils quitterent donc les armes, retournerent au rivage, & échangerent leurs plaques d'or paisiblement & en toute amitié.

L'Amiral, après s'être informé de la nature de ce pays, ainsi que de ses habitans & de ses productions, remit à la voile, & continua de gouverner le long de la côte, espérant toujours trouver le détroit qu'il cherchoit. Dans cette course il arriva enfin dans une baie qui formoit un port également sûr & spacieux. Les Indiens y avoient bâti une ville assez grande, qui étoit très-peuplée, & environnée de terres bien cultivées. Colomb nomma cet endroit *Porto-Bello*, à cause de son beau port; le voici sur la Carte.

Les habitants de cette ville se montrerent très-pacifiques, & apporterent du fil de cotton fin, ainsi que toute sorte de vivres, qu'ils troquerent avec plaisir contre des cloux, des aiguilles, des sonnettes, & autres bijoux semblables.

Huit milles plus loin, Colomb se trouva dans les environs où est aujourd'hui la ville de

Nom-

Nombre de Dios, que vous voyez là, fur la Carte. Le Gros tems l'obligea de s'y arrêter quelques jours; & il employa ce tems à faire réparer fes vaiffeaux, qui étoient fort endommagés. Enfuite il remit en mer; mais le mauvais tems l'obligea bientôt d'entrer de nouveau dans un petit port, qu'il nomma *El Retrette*, ou la retraite.

Les habitants de cette contrée parurent d'abord auffi fort affables: mais la conduite offenfante de quelques matelots excita leur reffentiment. Pleins de confiance en leur grand nombre qui augmentoit continuellement, ils fe difpoferent à une attaque générale, efpérant fans doute de s'emparer des vaiffeaux. L'Amiral employa alternativement la douceur & les menaces, pour les engager à fe défifter de leur deffein; mais voyant l'un & l'autre moyen ne produire aucun effet, il fit tirer un coup de canon à poudre feulement, fe flatant que le feul bruit les feroit reculer d'effroi. Mais il fe trompoit. S'appercevant que ce tonnerre ne faifoit pas du mal, ils en devinrent plus infolents, répondirent par de

grands cris, frapperent les arbres avec leurs bâtons, & témoignerent ainsi tout leur mépris pour le vain bruit de l'artillerie.

L'Amiral se vit donc obligé de leur faire sentir ce que c'étoit que ce bruit. Il fit tirer à boulet vers une colline où les Indiens s'étoient assemblés en foule; l'effet meurtrier du boulet leur prouva que ce tonnerre ne laissoit pas de tuer; ils furent saisis de frayeur, & se sauverent dans les forêts.

Ces Indiens étoient de tous ceux qu'on avoit encore vus, les plus beaux & les mieux faits. Ils avoient la taille fine & les membres bien formés, sans être défigurés par ces larges panses qu'on voyoit aux autres habitants de ces contrées. Il y avoit dans ce port quantité de gros *Alligadors* (animal que je vous ai déja fait connoître) qui, quand ils se sentent pressés de sommeil, vont se reposer à la côte. Ils rendoient une si forte odeur de Musc que l'air en étoit tout rempli; & quoiqu'ils parussent timides quand on les attaquoit, ils cherchoient pourtant quelque fois à attraper un homme, pour le manger.

Co-

Colomb désespérant enfin de trouver un passage pour aller de l'Océan Atlantique dans la Mer du Sud, & se voyant en même tems contrarié par les vents les plus impétueux, prit le parti de retourner sur ses traces, & de gagner une Contrée, appellée *Veragua*, où, suivant le témoignage uniforme des Sauvages, se trouvoient les plus riches mines d'or. Cette contrée aussi est marquée sur notre Carte; la voila!

Une tempête furieuse qui dura plusieurs jours, & une grande disette de vivres se réunirent pour rendre cette navigation une des plus pénibles & des plus périlleuses. Toutes les provisions de bouche, qui leur restoient au bout des huit mois qu'ils avoient déja tenu la mer, consistoient en quelque peu de biscuit, tellement gâté par l'air chaud & humide de ce climat, que nous autres aimerions mieux souffrir la faim toute une journée, que de recourir à un aliment aussi dégoûtant. Ce biscuit sembloit vivant, tant il étoit plein de vers: & ceux qui en mangoient, croyoient avaler un amas d'insectes plutôt que du pain.

Mal-

Malgré cela ils se bourroient avidement de ce détestable met, ne prenant d'autre précaution que celle de se retirer dans un coin obscur, afin de ne pas voir ce qu'ils mettoient dans la bouche. Voilà, mes Enfants, à quoi les hommes peuvent être reduits par la faim, que vous ne connoissez encore, Dieu merci, que de nom!

Dans le même tems on vit les vaisseaux entourés d'une grande quantité de Requins.

CHARLOTTE. Qu'est-ce?

JEAN. Des poissons! Ne sais-tu plus ce que M. B... nous en a raconté, lorsque nous étions à l'Histoire naturelle?

CHARLOTTE. Oh, il y a déja si long-tems!

LE PERE. Dis lui donc, mon Ami, ce que tu en as retenu.

JEAN. Allons; — d'abord c'est un très-grand poisson, peut-être plus long (*) que cette chambre, & en même tems fort gros. Et puis il a aussi une gueule monstrueuse, armée

(*) Il s'en trouve, dit-on, qui ont 20 à 30 pieds de long.

armée en haut & en bas de trois rangs de dents qui se croisent, & avec lesquelles il vous coupe un bras, ou une jambe, ou la tête, comme on feroit avec une hache. Avec cela il a aussi une forte queue qu'il agite sans cesse, & dont les coups sont capables de casser bras & jambes à celui qui en est atteint, & même de le tuer tout roide.

Frédéric. Oui-dà! C'est donc une bête bien affreuse.

Le Pere. Et bien vorace! Son avidité lui fait engloutir tout ce qu'on lui présente, même des crocs de fer & des haches. Un Voyageur rapporte dans ses Mémoires, qu'ayant jetté un jour par dessus le bord un homme mort, enseveli dans une pièce de grosse toile, comme cela se pratique en mer, où l'on ne peut enterrer les cadavres, on prit le lendemain un requin, dans le ventre duquel on retrouva le corps de cet homme tout entier & avec son envelope. La chair de ce poisson sent l'huile & est de mauvais goût; malgré cela les Negres d'Afrique en mangent avec plaisir. Pour la rendre plus appétissante, ils l'exposent au

ſoleil pendant une huitaine de jours, jusqu'à ce qu'elle ſe corrompe & commence à puer.

Charlotte. Fi!

Le Pere. Les ſuperſtitieux compagnons de Colomb regarderent l'apparition de ces monſtres marins comme une choſe de mauvais augure. Cependant en dépit de leurs craintes & de leur éloignement pour la chair rance des requins, ces gens affamés en mangerent avidement, parce qu'enfin elle valoit encore mieux que leur déteſtable biſcuit.

Ferdinand. Mais comment pouvoient-ils les prendre?

Le Pere. Rien de plus facile; on n'a qu'à profiter de leur avidité, par laquelle, ainſi que quelques hommes par leurs paſſions, ils ſe laiſſent conduire à leur perte. Comme ils happent tout ce qu'on leur jette, les matelots ne mettoient qu'un morceau de drap rouge à un hameçon attaché à une chaîne de fer, & le jettoient dans la mer. Auſſitôt quelque Requin ardent à la proie venoit s'y prendre, & puis au moyen de la chaîne on l'enlevoit dans le vaiſſeau. On en prit un, qui renfer-

moit

moit dans ſon eſtomac une tortue encore en vie, & qui, quand on l'eut tirée de ſa priſon, ſe mit à marcher ſur le tillac. Dans un autre on trouva la tête d'un autre Requin, que les Matelots peu auparavant avoient jettée dans la mer: par où il paroît qu'ils ne font point ſcrupule de ſe dévorer les uns les autres.

En voilà aſſez du Requin; demain nous reviendrons à notre Colomb!

DIX-SEPTIEME RÉCIT.

Le Pere.

Avant d'arriver au Veragua ſi vanté pour ſes mines d'or, Colomb qui y faiſoit route, fut ſouvent obligé par le gros tems de jetter l'ancre dans d'autres endroits de la côte, afin de laiſſer paſſer les bourrasques.

Dans une de ces contrées une choſe aſſez ſingulière frappa ſa vue: les habitants, au lieu de demeurer par terre, avoient conſtruit leurs maiſons en l'air.

Frédéric. Eh, comment le pouvoient-ils?

Le Pere. Ils s'y prenoient à peu près comme on dit que la Reine Sémiramis avoit autrefois construit ses jardins bien au dessus de la surface de la terre; tu te le rappelles sans doute?

Frédéric. Oh, oui; les Jardins suspendus!

Le Pere. Eh bien, mon Ami, de la même manière qu'on faisoit alors poser des terrasses & des jardins entiers sur des voûtes élevées, ces Sauvages avoient bâti leurs cabanes sur les branches des grands arbres, en sorte qu'en effet ils ne demeuroient pas sur la terre, mais en l'air comme les oiseaux.

Charlotte. Mais pourquoi cela?

Le Pere. Peut-être qu'ils ne se croyoient pas, par terre, en sûreté contre les inondations, les bêtes féroces, ou leurs ennemis.

Charles. Et comment y montoient-ils?

Le Pere. Sur des échelles, qu'ils avoient aussitôt soin de retirer à eux; moyennant quoi ils fermoient l'accès à tout autre.

Theophile. Ils avoient de l'esprit!

Le Pere. On aborda enfin heureusement à Veragua, & les trésors que les Compagnons de notre ami y espéroient trouver, leur en faisoient déja venir l'eau à la bouche. On mouilla dans l'embouchure d'une rivière, à laquelle l'Amiral donna le nom de *Bélem* ou *Bethléem* (*). Mais après avoir appris de quelques habitants dont on avoit d'abord fait la connoissance, qu'à la distance de quelques journées en remontant la rivière, on se trouveroit à la résidence de leur Roi, qu'ils appelloient *Quibio*, ou suivant d'autres Historiens, *Quibia*, on résolut de s'y rendre. En conséquence l'Amiral fit marcher devant, son frère Barthelémi avec les Barques, pour complimenter Sa Majesté Indienne. Averti de l'arrivée des Blancs, ce Prince vint au devant de Barthelémi, & l'entrevue se passa avec beaucoup de civilité de part & d'autre.

Le

(*) Parce qu'il y étoit arrivé le jour *Des Rois*, auquel les Mages entrerent dans Bethléem. *Addition du Traducteur.*

Le lendemain Sa Majesté voulut bien faire une visite à l'Amiral lui-même. Celui-ci la reçut avec les égards dûs à son rang, & moyennant un présent de quelques colifichets d'Europe, il eut bientôt acquis toute son amitié.

Cependant Dom Barthelémi s'étant soigneusement informé des mines d'or, prit avec sa troupe le chemin qu'on lui avoit indiqué. Arrivés sur les lieux, ils trouverent bientôt de l'or à fleur de terre auprès des racines de gros arbres: & il ne leur fallut pas d'autres preuves, que le sol cachoit dans son sein en abondance ce précieux métal. Après avoir ramassé ces grains épars, ils revinrent porter à l'Amiral l'agréable nouvelle du succés de leurs recherches.

Colomb affermi par-là dans le dessein qu'il avoit déja conçu de fonder une Colonie dans cette contrée, donna aussitôt ses ordres pour construire, non loin de l'embouchure de Bélem, les maisons nécessaires. L'ouvrage fut poussé en toute diligence; & sous peu de tems les maisons parurent achevées. Elles étoient de bois, & couvertes de feuilles de Palmier.

Co-

Colomb pour former cette Colonie, choiſi tdans ſon équipage 80 hommes auxquels il donna pour Chef ſon propre frère, Dom Barthelémi. Il eut ſoin de les pourvoir de tous les inſtruments & de toutes les autres choſes qu'il leur falloit pour leur ſûreté & pour les commodités de la vie, leur laiſſant ſur-tout quantité d'outils pour la pêche, parce que les eaux de cette contrée étoient fort poiſſonneuſes. En-tr'autres poiſſons d'un goût exquis, on y trouvoit une ſorte de Sardines, ou d'Anchois, que les Sauvages prenoient d'une manière aſſez ſingulière. Ces poiſſons, quand ils ſe ſentent pourſuivis par d'autres, ont coûtume de s'élancer hors de l'eau & de ſe jetter ſur des lieux ſecs. En conſéquence de cette obſervation, les Indiens couvroient donc le milieu de leurs canots avec des feuilles de Palmier, & faiſoient, en traverſant la rivière, grand bruit avec leurs avirons; les poiſſons trompés par l'apparence, prenoient le canot pour la terre, y ſautoient ſans défiance, & — les voilà pris!

Tout étant arrangé, & l'Amiral ſongeant déja à retourner en Eſpagne, il apprit à ſon

grand étonnement, que le Roi Quibio jaloux de l'établiſſement que les Européans venoient de faire ſur ſes terres, avoit formé le projet de bruler les maiſons de la Colonie. Il délibéra avec ſon frère ſur les moyens de détourner ce malheur; & tous deux ſe crurent dans la néceſſité indiſpenſable, de prévenir l'attaque & de s'aſſûrer de la perſonne même du Cacique. Réſolution qui eut les ſuites les plus funeſtes.

Dom Barthelémi ſe chargea de la mettre à exécution. Accompagné d'un aſſez grand nombre de Soldats, il marcha droit à la ville de Veragua, près de laquelle la maiſon du Cacique étoit ſituée ſur une colline ſolitaire. A ſon approche, Quibio le fit prier de ne pas venir jusqu'à ſa maiſon, parce qu'il vouloit lui-même aller au devant de lui. Sur ce meſſage, Dom Barthelémi ne prit avec lui que cinq hommes, ordonnant aux autres de le ſuivre à une certaine diſtance, & dès qu'ils entendroient tirer un coup de fuſil, de ſe porter promptement en avant, pour inveſtir la maiſon, & empêcher que perſonne n'échappât.

Le

Le Cacique avance; mais au moment qu'il veut recevoir ſon hôte, il ſe voit — fait priſonnier. Sur le ſignal convenu, les Eſpagnols accourent & environnent la maiſon: & tous ceux qui y ſont, ſubiſſent le ſort de leur Maître, ſans faire la moindre réſiſtance.

Quelques-uns. O fi!

Le Pere. O fi! dis-je avec vous, mes Enfants; & je me laiſſerois volontiers faire je ne ſais quoi, ſi je pouvois effacer cette ſeconde tache de l'hiſtoire de notre Ami ſi noble pour tout le reſte, & de ſon frère d'ailleurs ſi noble auſſi. Mais —

Didier. Mais le Cacique avoit pourtant le premier uſé de perfidie, & on ne voulut que le mettre hors d'état d'effectuer ſes mauvais deſſeins!

Le Pere. Cela eſt bien vrai, mon Ami; mais qui avoit donné aux Eſpagnols le droit de s'établir ſur ſes terres ſans ſon conſentement?

Didier. Perſonne!

Le Pere. Et qui peut faire un crime à un Souverain, de ce qu'il ne veut pas ſouffrir dans

ſes Etats des Etrangers qu'il prévoit pouvoir devenir dangereux pour lui & pour ſes ſujets; qui?

DIDIER. Perſonne!

LE PERE. Où étoit donc la grande injuſtice dont les Eſpagnols croyoient avoir à ſe plaindre, & qui eût pu les autoriſer à violer ainſi les droits ſacrés de l'hoſpitalité?

Tout ce que je puis répondre à cela pour excuſer Colomb, c'eſt qu'il avoit peut-être une bonne intention en fondant cette Colonie; qu'il croyoit peut-être que, ſous la direction de ſon frère, elle ſerviroit à civiliſer les naturels du pays, & à en faire des Adorateurs du vrai Dieu; que peut-être il ne voulut donc s'aſſurer de la perſonne du Roi que pour entamer avec lui une négociation, & gagner ſon cœur par des témoignages d'amitié. Si telle étoit ſon intention, comme en effet nous avons ſujet de le croire, il faut, à la vérité, convenir qu'elle étoit noble: mais le moyen qu'il employa pour la réaliſer, n'en fut pas moins injuſte & indigne au ſuprême degré de la ſageſſe d'un homme d'ailleurs ſi humain.

Quoi

Quoi qu'il en ſoit, avec cette action précipitée commença pour lui une nouvelle ſuite de diſgraces, qui s'eſt étendue jusqu'à la fin de ſa vie. Ecoutons quelles furent ces diſgraces.

Le Cacique priſonnier devoit être conduit à bord des vaiſſeaux, les mains & les pieds liés. La Barque part; il fait nuit; le priſonnier attaché avec une corde au bateau, ſe plaint des douleurs qu'il ſouffre à ſes mains trop fortement ſerrées contre le bois: & ſon conducteur eſt aſſez compâtiſſant pour le détacher, toute fois avec la précaution de le tenir en liſſe, & ſans lui délier les mains ni les pieds. Le Cacique n'en ſaiſit pas moins le moment de ſe précipiter dans les flots, & en s'élançant il entraîne même ſon garde. En vain cherche-t-on à le repêcher; ſon habileté à nager & l'obſcurité de la nuit le firent promptement diſparoître des yeux de ceux qui le pourſuivoient, & il leur échappa heureuſement. Comment il ait fait pour nager, ayant les mains & les pieds liés, c'eſt ce qui eſt difficile de concevoir à nous autres Européans

peu exercés, & qui pouvons si peu même avec nos membres libres.

La rapacité des Espagnols profita de cet incident, pour s'emparer du bien du Cacique avec quelque apparence de justice, lui faisant un crime d'avoir saisi l'occasion de se mettre en liberté. On pilla donc sa maison, & on se partagea l'or qui s'y trouvoit, & qui valoit trois cent Ducats.

Cependant Quibio se mit en devoir de tirer vengeance de ses oppresseurs. Il vint fondre avec des cris épouvantables sur la Colonie, qui ne s'y attendoit pas, parce qu'il avoit marché à travers un bois épais, lançant une grêle de flèches ardentes par lesquelles il espéroit mettre le feu aux toits combustibles des maisons nouvellement bâties. Mais l'éloignement étoit trop grand pour qu'il pût atteindre son but. Il s'ensuivit un combat opiniâtre, qui auroit fini par la destruction de toute la Colonie, si le courage & l'intrépidité de Dom Barthelémi ne l'avoient pas sauvée. Avec une petite partie de ses gens il chargea l'ennemi si vigoureusement, qu'il l'enfonça & le mit en fuite.

Ce combat fut très-meurtrier pour les Indiens; mais du côté des Espagnols il y en eut aussi un de tué & plusieurs de blessés. Parmi les derniers se trouvoit Dom Barthelémi lui-même, frappé d'une flêche au milieu de l'estomac: mais le coup n'étoit pas mortel.

On espéroit par cette victoire avoir fait perdre au Cacique le courage de se porter à de nouvelles hostilités: mais on s'abusoit. Plus furieux que jamais, il ne respiroit que vengeance, & sans doute la Colonie en seroit devenue à la fin la victime, si les Espagnols voyant le danger qui les menaçoit, n'avoient pas déclaré unanimement, qu'ils aimoient mieux se confier aux flots, quelque mauvais que fût l'état du vaisseau qu'on leur avoit laissé, que de rester dans un lieu où ils couroient tous les jours risque d'être immolés à la vengeance cruelle d'un ennemi implacable. L'Amiral averti de ce qui se passoit, se vit donc obligé de les faire venir, dans une Chaloupe amarrée entre deux Canots, à bord de son propre vaisseau, parce que le quatrième n'étoit plus qu'un bris absolument inutile. On l'abandonna

donc, & les trois autres, qui étoient aussi très-endommagés, mirent à la voile.

L'Unique désir de l'Amiral fut alors, de pouvoir au moins arriver avec ces méchants bâtiments à l'île Espagnole: car on voyoit bien l'impossibilité de les faire servir à tout le voyage pour retourner en Europe. Mais on diroit que tous les élements avoient conjuré la perte de ce grand homme. Des ouragans continuels, rendus plus terribles encore par les affreux orages si fréquents dans ces régions, remuerent l'Océan jusqu'au fond, & balloterent les vaisseaux avec tant de furie que l'équipage étourdi en perdit la tête. En vain Colomb voulut faire les dispositions que lui suggéroit son expérience: on n'entendoit pas ce qu'il ordonnoit, & si on l'entendoit, la perplexité & l'épuisement où l'on étoit, empêchoient l'exécution de ses ordres. Ainsi un de ses vaisseaux périt, lorsqu'il étoit encore sur les côtes de la Terre ferme, & les deux autres avoient fait tant de voies d'eau, que les forces réunies des équipages & le jeu continuel

nuel des pompes, ſuffiſoient à peine pour les tenir à flot.

Dans cette ſituation déſolante, Colomb fit gouverner vers l'île de Cuba, eſpérant qu'il y pourroit faire faire à ſes navires les réparations les plus urgentes. Mais il fallut renoncer à cette eſpérance auſſi. Une nouvelle tempête furieuſe le rejetta loin des côtes de cette île déja en vue, & dans ce coup de vent les deux vaiſſeaux ſe choquerent avec tant de violence, que tous ceux qui y étoient crurent toucher au dernier moment de leur exiſtence.

Cependant il plut à la Providence, de prolonger encore la pénible vie de Colomb, pour exercer ſa vertu à de plus rudes épreuves.

Les joints des vaiſſeaux réſiſterent à ce choc: & comme ſur ces entrefaites on avoit gagné la côte de la Jamaïque, l'Amiral réuſſit à faire échouer ſes navires au moment qu'ils alloient couler à fond. Par cette habile manœuvre il ſauva ſa vie, ainſi que celle de ſes compagnons.

Henri. Mais, Ciel! comment ſe tirera-t-il de là, s'il n'a plus de vaiſſeaux?

Le Pere. Il laiſſe ce ſoin à la Providence, ſe contentant lui-même de faire ce que le danger préſent rendoit indiſpenſable.

Il n'étoit plus queſtion de ſonger à radouber les vaiſſeaux, car ils étoient totalement ruinés. Néanmoins il étoit important pour les vues de l'Amiral, qu'ils ne fuſſent pas mis en pieces, parce que deux raiſons lui faiſoient juger qu'il valoit mieux reſter avec ſes malheureux équipages ſur ces débris, que d'aller demeurer à terre. Prémiérement ils y étoient plus en ſûreté contre toutes les attaques des naturels du pays; & en ſecond lieu Colomb pouvoit, de cette manière, mieux empêcher ſes gens d'inſulter & de porter à des hoſtilités les habitants, dont l'amitié étoit pour lui une choſe de la dernière importance. Il fit donc étayer le mieux poſſible, & des deux côtés, les vaiſſeaux échoués; & après avoir fait conſtruire des barraques ſur les ponts, il défendit à ſes gens d'aller à terre.

Bien-

Bientôt nombre d'Indiens vinrent ſe rendre à bord; & comme par ordre de Colomb on les reçut fort civilement, ils montrerent à leur tour beaucoup de confiance & d'affection envers ces Etrangers, & apporterent des vivres en abondance pour les troquer contre les joujoux connus. Ils donnoient avec plaiſir deux oies pour une feuille de clinquant, un pain fait de racines de Manioc pour un grain de verre, & tout ce qu'ils avoient de plus précieux pour une ſonnette.

Cependant Colomb délibéra avec ſes amis ſur les moyens de ſe dégager de cette île. Un ſeul ſe préſenta à leur eſprit, celui d'informer le Gouverneur de l'Eſpagnole de leur détreſſe, & de le prier d'envoyer un vaiſſeau les prendre à ſon bord. Mais la queſtion fut alors de ſavoir, comment ils lui feroient parvenir cette information. Il ne leur étoit pas reſté une ſeule chaloupe; & cependant de la Jamaïque à l'Eſpagnole, comme cela ſe voit ſur notre Carte, il y a plus de trente lieuës. Voilà donc un mal, auquel il étoit difficile de trouver rémede.

Il fut pourtant trouvé. Colomb par sa douceur & sa droiture s'étoit tellement concilié l'amour des naturels du pays, qu'il consentirent à lui vendre de leurs canots. C'étoient, sans doute, de bien pauvres bateaux, & qui ne méritoient pas même le nom de barques, n'étant que des troncs d'arbres creusés, informes, mal travaillés, & tout au plus propres à nager le long du rivage. Le moindre grain de vent les feroit chavirer, la moindre vague les couvriroit.

Mais en dépit du risque de la vie que l'on couroit évidemment en entreprenant avec d'aussi misérables nacelles un si long voyage, il se trouva parmi les compagnons de Colomb deux hommes courageux & déterminés à exposer leur vie, pour sauver, s'il étoit possible, l'Amiral & sa troupe infortunée. L'un s'appelloit *Mendez*, & l'autre *Fieski:* celui-là Espagnol, & celui-ci Génois. C'est avec plaisir, mes Enfants, que je vous ai fait connoître les noms de ces braves gens; leur courage & leur attachement pour le grand homme sous lequel ils servoient, les rendent dignes

de paſſer de bouche en bouche jusqu'à la poſtérité la plus reculée. Chacun d'eux s'embarqua dans un canot particulier, accompagné de ſix Eſpagnols & de quelques Sauvages pour le ſervice des rames. On convint qu'auſſitôt qu'ils auroient eu le bonheur d'aborder à l'Eſpagnole, Fieski reviendroit en avertir l'Amiral tandis que Mendez iroit par terre à St. Domingue s'acquiter de ſa commiſſion près du Gouverneur.

Ils partirent donc, ſuivis des vœux les plus ardents que les Eſpagnols qui reſterent, faiſoient pour leur heureux voyage. Mais après avoir déja vogué pendant deux fois vingt-quatre heures par une chaleur inſupportable, ſuivant toujours la direction qui leur étoit préſcrite, ils commencerent à craindre de s'être écartés de la véritable route, & d'être entrés dans la grande mer bien au-delà de l'Eſpagnole. Vous pouvez imaginer, combien cette obſervation devoit être effrayante pour eux, vû ſur-tout, qu'ils avoient déja conſommé toute leur proviſion d'eau douce, & qu'ils ſe ſentoient également tourmentés par la ſoif &

par l'épuisement de leurs forces. Quelques-uns des Sauvages tomberent évanouis & moururent; tous les autres envisageant leur propre sort dans celui de ces infortunés, se livrerent au désespoir & ne rendirent par-là leur situation que plus triste. Le seul soulagement qu'ils pouvoient se procurer dans cette détresse, étoit de se remplir la bouche d'eau de mer, pour raffraîchir la langue: mais ce foible secours ne faisoit qu'exciter davantage leur envie de se désaltérer.

Dans cet état terrible un rayon d'espérance vint tout-à-coup réchauffer leurs cœurs engourdis. Il étoit nuit, & la lune, au moment qu'elle parut sur l'horizon, leur fit appercevoir du côté où elle se levoit, une élévation qu'ils reconnurent pour être un rocher. Cette vue leur fit espérer d'être dans le voisinage de quelque île, & cette espérance leur rendit assez de force, pour tâcher d'y arriver à force de rames. Ils réussirent; mais que trouverent-ils en abordant? Hélas, un rocher stérile & absolument nu, n'offrant rien à manger ni à boire. Quelle terrible observation!

Néan-

Néanmoins ils descendirent de leurs canots, & parcoururent cette île, ou plutôt cette masse de pierre, le désespoir dans le cœur. Il parut alors de nouveau, combien on a tort de désespérer, même lorsqu'il faut absolument renoncer à toute ressource humaine, du secours plus puissant de la Providence divine, qui ordinairement est prête à-venir à notre aide au moment même que nos besoins sont les plus pressants. Qui auroit pensé, que Dieu eût destiné ce même roc, à fournir à ces gens tourmentés par la soif ce qui seul pouvoit prevenir leur perte? Et cependant il en étoit réellement ainsi. Les creux de ces rochers contenoient une riche provision d'eau de pluie, aussi claire & fraîche que celle d'une citerne. Mais à la découverte de ce trésor on oublia malheureusement le sage précepte de la modération. On se jetta avidement dessus; on but, & — on but trop. Quelques-uns d'entr'eux payerent cette intempérance de leur vie, & tous les autres s'en trouverent bien mal. Ceux-là après avoir bû outre mesure, tomberent roide morts; ceux-ci en attraperent des fievres, la consomp-

tion

tion ou l'hydropisie. Tant il est vrai, que l'excès change même les aliments les plus simples & les plus sains en poison, & que l'imprudence des hommes transforme souvent les meilleurs dons du Ciel en malédiction!

Cependant voilà le plus grand & le plus pressant besoin de nos Aventuriers satisfait; mais la grande question étoit toujours encore, comment faire pour le reste? Heureusement on trouva aussi sur le rivage de cet îlot quelques poissons qui y avoient été jettés par la mer. Comme ils suffisoient pour appaiser la faim de toute la troupe, les deux conducteurs résolurent de lui faire prendre quelque repos dans cette solitude durant la chaleur du jour, & de ne remettre en mer que vers le soir, incertains s'ils trouveroient enfin le pays qui étoit l'objet de leur espérance. Laissons les reposer; demain nous tâcherons de savoir la suite de leurs aventures.

Quelques-uns à la fois. O mon bon Papa, dis-nous seulement encore, s'ils y sont arrivés ou non!

D'autres. O oui, mon Papa! Je t'en prie!

Le

Le Pere. Allons, il faut donc bien interrompre le repos de ces pauvres gens, & les faire rembarquer.

Ils ni le firent, comme je l'ai dit, que vers le ſoir. Après avoir ramé toute la nuit au clair de la lune, ils aborderent enfin à leur joie inexprimable à la côte occidentale de l'Eſpagnole. —

Pierre. Eſt-ce là tout?

Le Pere. Tout.

Tous. Oh!

DIXHUITIEME RÉCIT.

Ça, mes Enfants, leur dit le Père le lendemain en continuant ſon récit, retournons de l'Eſpagnole où nous débarquâmes hier heureuſement les deux braves hommes, Mendez & Fieski, à la Jamaïque, pour voir ce qui en attendant pourra être arrivé à notre Colomb. Mon cœur me dit, que nous pourrions bien le perdre ſous peu de tems; ainſi mettons à

profit les moments qu'il nous eſt encore permis de paſſer avec lui.

Théophile. O, il ne mourra pas encore, j'eſpere?

Charlotte. O non, mon petit Papa, de grace! Ou bien je vais me ſauver.

Frédéric. Et moi auſſi!

Le Pere. *(Avec gravité.)* Mes Enfants, en perdant ce que nous aimons, nous avons beau faire la grimace; il n'en arrive pas moins ce qui eſt écrit dans les décrets de l'Eternel. Ainſi donc, au lieu de rechigner dans de telles occaſions, il vaut beaucoup mieux ſe tenir préparés à toute occaſion, afin d'être en état de ſupporter même les événements les plus fâcheux — s'il faut paſſer par là — avec une réſignation parfaite. —

Jour par jour les Compagnons de Colomb fixoient leurs regards, avec un déſir inquiet, ſur la région par où Fieski, conformément à ſa promeſſe, devoit revenir avec l'agréable nouvelle, que ſon camarade étoit heureuſement arrivé à l'Eſpagnole. Mais ils ne faiſoient que fatiguer leurs yeux; Fieski ne paroiſſoit pas.

Con-

Conrad. Eh, pourquoi auſſi ne venoit-il pas?

Le Pere. Le ſais-je? Ne ſommes-nous pas de retour à la Jamaïque, & puis-je porter ma vue de là jusqu'à l'Eſpagnole, pour ſavoir ce qui empêche le fidèle Fieski de venir réjoindre ſon chef?

Bref, il n'arrivoit pas, & les gens de Colomb en tomberent dans le déſeſpoir. Ils n'étoient que trop certains, que les deux Députés avoient péri dans leur entrepriſe hardie, & qu'ainſi toute eſpérance d'une délivrance poſſible s'étoit évanouie. L'air fut alors rempli de leurs cris de douleur; mais ce n'étoit pas là tout! Suivant le triſte ſort que Colomb avoit déja ſi ſouvent éprouvé, il fut cette fois auſſi regardé par eux comme l'unique cauſe de leur miſère commune, & tous maudiſſoient le moment où l'on s'étoit confié à la conduite d'un ſi téméraire Aventurier, prédeſtiné à porter guignon à ceux qui s'en étoit laiſſé perſuader. De ces plaintes & imprécations ils ſe porterent enfin à une revolte manifeſte. On cria, on peſta, on jura la mort de Colomb,

& il fembloit que l'heure étoit venue, où ce grand homme, échappé de tant de dangers, alloit devenir la victime de l'aveugle fureur de fes fubalternes, & tomber fous leurs coups meurtriers.

Il étoit retenu alors au lit par la goute, & une grande partie de fon monde étoit également malade. Presque tous les autres s'étoient rangés du côté des deux chefs de la revolte, nommés *Porras* & qui étoient frères.

L'aîné d'eux, Monftre dépouillé de tout fentiment, vint trouver l'Amiral au lit, & lui demanda infolemment, pourquoi il ne vouloit pas retourner en Efpagne. Colomb, avec la douceur qui lui étoit ordinaire, lui répondit que quelque grande que fût fon envie d'y retourner, il n'en étoit pas le maître; que s'il y avoit parmi fes compagnons quelqu'un en état d'en indiquer le moyen, il s'y prêteroit avec bien du plaifir; & qu'à cette fin il alloit auffitôt affembler tous les Officiers, pour demander leur avis. Mais cette réponfe, toute raifonnable qu'elle étoit, ne fit pas la moindre impreffion fur l'infolent Porras; au contraire

traire il reprit encore plus brusquement, & déclara qu'il n'étoit plus question de discourir, & que, quant à lui, il prétendoit partir à l'heure même; que ceux d'entre vous, cria-t-il aux Equipages assemblés, qui désirent me suivre, avancent!

Ce mot fut le signal d'une revolte générale. La plupart passerent aussitôt du côté de ce téméraire & crierent: Nous sommes prêts à vous suivre. L'Amiral quoique tourmenté par la goute & affoibli par les soucis, sauta à ces paroles au bas de son lit, pour mettre les rébelles à la raison: mais ses domestiques qui craignoient avec raison qu'on ne le tuât, l'arrêterent. Ils firent la même violence à son frère Barthelémi qui, armé d'une demi-pique alloit se jetter au milieu des mutins, pour leur faire payer leur perfidie sous les efforts de son bras. Cependant les rébelles s'emparerent de dix batelets que l'Amiral avoit achetés des Sauvages, & s'y embarquerent. Cela réduisit au désespoir les autres qui n'avoient pas pris part à la révolte; leur fidélité fut enfin ébranlée, & la plupart entrerent aussi

 dans

dans les Canots, demandant à être emmenés.

Colomb, ſon frère Barthelémi & ſon fils Ferdinand eurent le chagrin mortel de n'être à cette abominable ſcène que des ſpectateurs oiſifs; ils ſe virent à la fin abandonnés de tout le monde, excepté les malades alités & quelques domeſtiques fidèles. Colomb les ayant fait venir à ſon lit, leur fit un diſcours où d'une manière touchante ils les remercia de cette preuve d'attachement qu'ils venoient de lui donner, les exhortant à perſévérer dans ces ſentiments loyaux, & à fixer leurs regards, dans l'eſpérance de voir bientôt la fin de leur miſère, ſur celui qui a promis de récompenſer la fidélité & la probité dans cette vie-ci & dans l'autre.

Cependant les Rébelles voguoient, au milieu de leurs cris joyeux, vers la pointe orientale de l'île, pour paſſer de là à l'Eſpagnole. Toutes les fois qu'ils deſcendirent à terre pendant cette navigation, ils volerent & maltraiterent par pure méchanceté les naturels du pays leur conſeillant en même tems de s'en pren-

prendre à l'Amiral qui, diſoient-ils, étoit la ſeule cauſe de tout le mal que l'on ſe voyoit obligé de leur faire. Ils ajouterent, que ſi l'Amiral ne leur procuroit pas un dédommagement convenable, il leur étoit permis de le tuer, d'autant mieux qu'il n'avoit d'autre deſſein que celui de les rendre malheureux; que s'ils avoient de l'eſprit, ils le préviendroient.

C'eſt ainſi qu'ils aigriſſoient l'eſprit des Indiens contre leur Chef trahi & abandonné. Enſuite, s'étant rendus maîtres d'une troupe de ces Inſulaires, ils les forcerent de s'embarquer avec eux pour la rame. Et puis ils ſe mirent en route.

Mais à peine eurent-ils fait quatre lieuës, qu'il ſe leva un vent contraire qui agita tellement la mer, que leurs miſérables batelets commencerent à ſe remplir d'eau. Pour s'alléger — je frémis d'horreur en le rapportant — pour s'alléger, dis-je, ces cruels arrêterent de maſſacrer les Indiens & de les jetter à la mer. Ils procéderent à l'exécution de cet abominable projet. Quelques-uns de ces malheureuſes victimes étoient déja immolées,

quand les autres de déſeſpoir ſauterent le bord & nagerent à côté des canots criant miſéricorde. Mais — abomination innouie! — lorsque fatigués de nager ils vouloient un moment tenir le bord des Canots pour ſe délaſſer, ces monſtres Européans — le pourrez-vous croire, mes Enfants? — leur coupoient les mains, les faiſant retomber ainſi & périr miſérablement. Il n'y en eut pas moins de dix-ſept qui furent ſacrifiés de cette manière barbare & qui ſurpaſſe toute croyance; & pas un n'auroit échappé à ce ſort affreux, ſi les Eſpagnols déſeſpérant de pouvoir aller plus loin, n'avoient pas pris le parti de retourner à la Jamaïque & d'employer le peu d'Indiens qui reſtoient, au travail des rames.

Effacez, mes Enfants, cette horrible hiſtoire de votre ſouvenir; ou ſi vous ne le pouvez pas, plaignez, toutes les fois que vous vous la rappellerez, la honte de l'humanité de ce qu'il y ait jamais eu de tels monſtres ſous figure humaine, qui ont pu étouffer à ce point tous les ſentiments de la compaſſion & de la charité! —

Co-

Colomb encore cette fois ne se démentit point. Il supporta son grand malheur avec sa fermeté ordinaire, & quoique malade lui-même il pourvût avec une tendresse paternelle à ce que les infirmes qui étoient restés avec lui, fussent soignés le mieux possible. Le Ciel bénit ses soins charitables; en peu de tems il eut la satisfaction de voir tous ses malades rétablis.

Mais de nouvelles difficultés l'attendoient. Les Indiens, qui jusques-là lui avoient fourni des vivres, commencerent à craindre que ces Etrangers voraces ne voulussent se fixer chez eux & consommer leurs productions. Cette appréhension & les mauvais traitements qu'ils avoient éprouvés de la part des Rébelles, remplirent leurs cœurs de crainte & d'horreur pour les Européans; & il en résulta, qu'ils cesserent tout-à coup d'apporter des provisions aux vaisseaux échoués. Triste circonstance!

Cependant les lumières de Colomb lui firent trouver un moyen de se tirer de ce terrible embarras; il en étoit redevable à ses connoissances astronomiques. Prévoyant qu'il y auroit

roit inceſſamment une éclipſe de lune, il profita de cet évéuement, pour faire revenir les Inſulaires à leurs anciens ſentiments de reſpect & de bienveillance; & voici comment il s'y prit.

Il fit convoquer, par un Sauvage qu'il avoit amené de l'Eſpagnole, les Chefs des Naturels du pays, les avertiſſant qu'il avoit à leur communiquer une choſe de la plus grande importance. Quand ils furent venus, il leur fit, par l'organe de ſon trucheman, l'ouverture ſuivante:

„ Que lui & ſes Compagnons étoient des gens connoiſſant le Dieu qui avoit créé le ciel & la terre; que ce Dieu qui protégeoit les bons & puniſſoit les méchants, les puniroit auſſi, s'ils réfuſoient davantage de fournir à ſes Adorateurs des vivres pour ſubvenir à leurs beſoins; qu'en marque de la punition qui menaçoit leurs têt s, ils verroient dès le ſoir la lune ſe lever avec une face courroucée & rougie de ſang; & que par-là ils pouvoient juger des déſaſtres qui alloient les accabler, s'ils ne ſe hâtoient pas de leur fournir comme au-

pa-

paravant les choſes néceſſaires à leur ſubſiſtance. "

Cette prédiction fut d'abord pour les Inſulaires un objet de riſée aſſez générale. Mais quand la lune, à ſon lever, parut en effet s'obſcurrir, & qu'ils virent que l'obſcurciſſement alloit toujours en augmentant, ce fut alors que la raillerie fit place à une conſternation univerſelle, & que les Sauvages criant & heurlant vinrent ſupplier l'Amiral d'intercéder pour eux auprès de ſon Dieu, à l'effet de détourner le châtiment qui les menaçoit, promettant ſaintement qu'à l'avenir ils ne le laiſſeroient plus manquer de vivres.

Colomb leur promit de faire ce qu'ils demandoient, & fut s'enfermer dans ſa chambre jusqu'au moment qu'il ſavoit que l'Eclipſe commenceroit à diminuer. Alors il reparut & leur ordonna de ne plus s'inquiéter. „Dieu, leur dit-il, voit avec plaiſir que vous avez changé de ſentiments, & en faveur de ce changement il ne vous punira pas du paſſé. En preuve du pardon qu'il vous accorde, la lune va dépoſer ſon air colere, pour reparoître in-

inceſſamment dans tout l'éclat de ſa lumière. "

Cette nouvelle prédiction s'accompliſſant également, tous louerent le Dieu des Chrêtiens avec un étonnement joyeux, & pourvurent abondamment de vivres l'homme merveilleux qui leur avoit annoncé tout cela par avance. — Eh bien, mes Enfants, qu'en dites-vous? Etoit-ce bien & prudent de la part de Colomb, de profiter ainſi de l'ignorance de ces gens? — *(Un ſilence général.)* Mon ami Jean, qu'en dis-tu?

Jean. Pour être prudent, oui! Mais pour être bien —

Le Pere. Eh bien?

Jean. Je ne ſais; mais il me ſemble pourtant, que ce n'étoit pas bien.

Le Pere. Et pourquoi cela, mon Ami?

Jean. Mais, je ne ſais pas bien rendre mes idées là-deſſus; je penſe pourtant, qu'on ne devroit jamais dire de Dieu des choſes qui ne ſont pas vraies.

Le Pere. C'eſt-ce que je penſe auſſi; mais voyons ſi nous avons les mêmes raiſons de

pen-

penſer ainſi. Pourquoi crois-tu, qu'on ne doit rien dire de faux de Dieu?

JEAN. Parce qu'en le faiſant, nous devenons la cauſe, que d'autres n'apprennent pas à bien connoître Dieu.

LE PERE. C'eſt très-bien, mon Ami; voilà ma raiſon auſſi; & vous ſavez déja tous, de quelle importance il eſt pour l'homme d'avoir de Dieu des idées juſtes. Tout ce que les gens ſimples croient de Dieu par erreur, eſt *Superſtition.* Ce que Colomb, dans cette occaſion, fit accroire aux Indiens, ſavoir que Dieu obſcurciſſoit la lune par égard pour lui, mérite donc auſſi ce nom, & il fut cauſe que ces gens crédules eurent par la ſuite une opinion ſuperſtitieuſe de plus.

Ainſi nous ne pouvons, ſans doute, applaudir à cette conduite de Colomb: cependant ſi jamais une faute blâmable en elle-même mérite d'être excuſée, celle-ci eſt dans le cas. Colomb ne voyoit abſolument pas d'autre moyen de ſe ſauver lui & ſon monde; en même tems il inſinuoit réellement quelque connoiſſance du vrai Dieu dans l'eſprit de ces Sau-

Sauvages ignorants, & les difpofoit par là à recevoir par la fuite d'autres inftructions & de meilleures. Voilà ce qui en quelque forte peut lui fervir d'excufe.

Huit mortels mois s'étoient déja paffés depuis le départ de Mendez & de Fieski, fans que l'on eût eu des nouvelles de l'un ni de l'autre. On ne douta donc plus qu'ils ne fuffent péris; & les Compagnons qui reftoient à Colomb, renoncerent enfin abfolument à toute efpérance de fecours. Le défefpoir leur fuggéra l'idée d'abandonner auffi leur malheureux Chef, & d'aller joindre les autres Rébelles, qui continuoient de faire des courfes dans l'île & de vivre de rapine.

Mais au moment que ces lâches alloient exécuter leur deffein, ils furent agréablement furpris par l'apparition d'un petit navire Européan qui jettoit l'ancre à peu de diftance de la côte. Bientôt celui qui le commandoit, fe fit conduire à terre, & vint remettre à l'Amiral de la part du Gouverneur de l'Efpagnole, une lettre accompagnée d'un baril de vin & de deux flêches de lard. A peine eut-il délivré

livré ces pieçes, qu'il rentra dans la chaloupe, regagna le bord de son vaisseau & reprit la route par où il étoit venu. La lettre qu'il avoit apportée, ne contenoit que quelques compliments stériles.

Vous ne devinez pas, sans doute, plus que ne faisoient les gens de Colomb, ce que signifioit cette apparition. Je vais donc vous le dire. Ovando, Gouverneur de l'Espagnole, que nous connoissons déja par l'indigne conduite qu'il a ci-devant tenue envers Colomb, ne désiroit rien tant que de voir ce grand homme périr dans sa misère: car s'il retournoit en Espagne, il craignoit qu'il ne sollicitât de nouveau son rétablissement dans les droits de Vice-Roi des Indes occidentales, & qu'alors lui-même ne perdît son Gouvernement. Il souhaitoit donc savoir, quelle étoit au vrai la détresse d'un homme dont il se seroit vu débarrassé avec tant de plaisir, & s'il pourroit arriver à son but en retardant encore quelque tems l'envoi du vaisseau qui dévoit opérer sa délivrance. Voilà, à ce qu'assurent quelques Historiens, la raison maligne, pourquoi il fit

partir le député, & pourquoi celui-ci eut ordre de ſe retirer auſſitôt qu'il auroit reconnu la ſituation de l'Amiral. D'autres en allèguent un motif moins criminel. Ovando, diſent-ils, craignoit que Colomb ne fît ſervir le naufrage de ſes vaiſſeaux de prétexte, pour revenir de cette manière à l'Eſpagnole & ſe rétablir par la force dans le gouvernement dont on l'avoit dépouillé; il n'envoya donc un eſpion que pour ſavoir ſi la ſituation de l'Amiral étoit en effet telle qu'il la lui avoit fait dépeindre. — Vous êtes les maîtres de choiſir entre ces deux opinions celle qui vous paroît plus vraiſemblable. Cependant, voyons à laquelle vous donnez la préférence?

TOUS. O à la dernière, à la dernière!

LE PERE. Pourquoi?

HENRI. Parce que ce n'eſt qu'une conjecture peu ſûre, — qu'Ovando ait été un tel monſtre, & que, dans des cas douteux, on doit toujours préſumer des autres le bien plutôt que le mal.

LE PERE. Fort bien, mon Ami! Conſerve ce principe; tu ne regretteras jamais de l'avoir

ſuivi, ſuppoſé même qu'il t'arrive quelque fois de prendre un de tes ſemblables pour meilleur qu'il ne l'eſt en effet. Il vaut mieux ſe tromper dix fois de ce côté-ci, qu'une ſeule fois de l'autre.

Colomb, à ce que l'on dit, ſoupçonna Ovando d'avoir agi par le premier motif: mais trop grand pour ſuccomber ſous quelque embarras que ce fût, il cacha à ſes gens le chagrin qui le rongeoit, & l'état déſeſpéré où maintenant lui-même ſe croyoit réduit. Affectant un air ſerein, il dit à ſes Compagnons, que le vaiſſeau n'avoit ſi promptement remis à la voile, que parce qu'il l'avoit trouvé trop petit pour les recevoir tous avec leurs effets; que Mendez & Fieski étoient heureuſement arrivés à l'Eſpagnole, & qu'ils avoient ordre d'acheter pour ſon compte un navire d'une plus grande capacité, qui ne tarderoit pas à paroître pour les emmener tous.

En effet il avoit reçu des informations touchant le ſort de ces deux dignes hommes. Nous ſavons déja qu'ils étoient arrivés à bon port: & maintenant je peux auſſi vous dire,

pourquoi Fieski n'étoit pas revenu. Voici le fait.

Quoique ce brave homme fût descendu à terre avec une fievre qu'il avoit attrapée dans cette île formée de rochers, il voulut pourtant, fidèle à sa parole, rebrousser aussitôt chemin, pour informer l'Amiral du succès de leur entreprise. Mais il lui fut impossible d'engager un seul de ses compagnons à faire ce dangereux voyage une seconde fois. Ses promesses & ses menaces étoient également infructueuses, & il se vit obligé malgré lui, d'accompagner les autres à St. Domingue. Là joignant ses instances à celles de Mendez, il n'avoit cessé de solliciter le Gouverneur de leur vendre un vaisseau pour aller prendre leur chef; mais le Gouverneur, quelque fût son motif, avoit toujours su éloigner l'accomplissement de leur désir sur des excuses frivoles.

Cependant Colomb avoit inutilement tenté de faire rentrer les rébelles dans leur devoir. Non-seulement ils persisterent dans leur révolte, mais ils demanderent même, que l'Amiral leur délivrât la moitié des hardes & autres effets

effets qui ſe trouvoient à bord des vaiſſeaux échoués, ménaçant que s'il refuſoit de le faire, ils viendroient ſe faire juſtice à main armée. Et leur demande ayant été rejettée en effet, ils ſe préparerent à réaliſer leurs menaces.

Comme Colomb lui-même étoit toujours malade, il envoya au devant d'eux ſon frère Barthelémi accompagné de tous ſes gens en état de porter les armes, toutefois avec ordre de tenter encore une fois les voies de douceur, & de ne ſe porter à des hoſtilités que dans le cas d'une défenſe néceſſaire. Dom Barthelémi s'y conforma ſcrupuleuſement; mais lorsqu'ayant joint les rébelles il les invita à la paix, ils prirent cette invitation pour une marque de foibleſſe & de timidité, & ouvrirent le combat. Six d'entr'eux s'étoient obligés par ſerment, de s'attaquer directement à la perſonne de Barthelémi & de ne ceſſer que quand ils l'auroient vu tomber ſous leurs coups. Mais il les reçut, avec cette intrépidité que nous lui connoiſſons déja; & comme il fut bien ſecondé par ſa petite troupe, il chargea les rébelles ſi vigoureuſement qu'il

les enfonça & qu'en peu de tems il remporta ſur eux une victoire complette. Quelques-uns tomberent ſous ſon fer, d'autres furent pris, & le reſte prit la fuite. Parmi les priſonniers, mis aux fers & conduits à bord, ſe trouva le chef des rébelles, Porras, que Dom Barthelémi avoit ſaiſi & déſarmé de ſa propre main. Lui même en avoit été quitte pour une bleſſure à la main.

Les fuyards ne tarderent pas à envoyer demander pardon à l'Amiral; & cet homme généreux, beaucoup plus porté à pardonner qu'à ſe venger, déféra ſur le champ à leurs prieres. Ainſi l'ordre & la tranquillité furent rétablis contre toute eſpérance; tout le monde ſe remit à ſon devoir: tous eurent leur grace, excepté les auteurs de la révolte, qui resterent dans les fers pour ſubir la peine qu'ils avoient méritée.

Pendant ce tems Mendez & Fieski n'avoient pas diſcontinué d'importuner le Gouverneur de l'Eſpagnole, à l'effet qu'il leur fût permis d'acheter un vaiſſeau pour le ſervice de l'Amiral. Le Gouverneur ſous de vains prétextes

textes s'étoit long-tems refusé à cette juste demande: mais craignant enfin que sa Cour ne le recherchât, s'il continuoit à laisser l'Amiral plus long-tems sans secours, il consentit à l'achat du vaisseau. Voilà donc la détresse de Colomb finie, & cela dans un moment où il s'y attendoit le moins. Nouvelle preuve, qu'on ne doit pas perdre courage, lorsque toutes les ressources humaines paroissent épuisées: mais que, comptant sur l'assistance puissante de Dieu, on doit faire son devoir jusqu'au dernier moment, & que l'on ne doit pas cesser d'espérer. Voilà comme faisoit Colomb; & voilà, mes Enfants, comme nous ferons aussi, au cas que nous nous trouvions un jour dans quelque urgente nécessité.

Le vaisseau acheté arrive enfin à la Jamaïque, où Colomb avoit lutté pendant une année entiere contre la plus extrême misere. Tout le monde s'embarque joyeusement, & l'on fait voile pour St. Domingue.

Par ordre du Gouverneur qui cachoit sa noirceur sous des flateries rampantes, Colomb y fut reçu avec les plus grandes démonstrations

de joie & les plus grands honneurs. Mais dans le même tems que ce lâche flatoit un homme qu'il détestoit au fond de son cœur, il ne put s'empêcher de donner carriere à la jalousie secrete, qui le dominoit d'une manière tout-à-fait insultante pour Colomb. Car il rendit la liberté aux chefs de la rébellion, que l'Amiral vouloit conduire en Espagne pour les y faire juger; & même il menaça ceux qui étoient demeurés fideles à leur Général, d'une information sur leur conduite.

Colomb qui avoit déja supporté patiemment tant d'insultes que lui avoient faites des hommes indignes, se sentit assez fort pour dissimuler également celle-ci. Mais s'empressant de quitter un pays qu'on diroit qu'il n'avoit découvert que pour son propre malheur, il mit à la voile pour l'Espagne aussitôt qu'on eut achevé l'équipement de deux navires qu'il avoit frétés.

A ce dernier voyage il éprouva le même sort qui, selon les décrets impénétrables de la Providence, l'avoit presque continuellement poursuivi depuis le commencement des ses grandes [illegible]eprises. Les tempêtes furieuses qui se leverent

verent peu après ſon départ, mirent le vaiſſeau qu'il montoit lui-même, dans un état ſi pitoyable qu'il fallut le renvoyer à l'Eſpagnole. Bientôt l'autre fut ſi maltraité, qu'il fallut un courage plus qu'ordinaire, pour oſer faire à ſon bord un ſi long voyage. Sans parler d'autres avaries, il avoit perdu ſon grand mât & ſon mât de miſene. Néanmoins Colomb continua ſa route; il fit avec ce navire à moitié briſé une traverſée de 700 lieues marines, & mouilla enfin, après avoir couru les plus grands riſques, dans le port de San-Lucar en Andalouſie.

Vous vous attendez ſans doute, à voir maintenant toutes ſes adverſités finir à la fois; — mais vous l'eſpérez en vain! à peine eut-il mis pied à terre, qu'on l'effraya par la nouvelle du plus triſte événement qui pût arriver par rapport à lui. Sa ſeule protectrice, la Reine Iſabelle, venoit de décéder. Il avoit mis en elle toute ſon eſpérance de ſe faire rendre à la fin juſtice des indignités ſans nombre, dont on s'étoit rendu coupable envers lui. Et la voilà qui n'eſt plus! Que peut-il déſormais ſe promettre de la part d'un Roi ſoupçonneux, peu

fait pour penſer grandement, & qui de tout tems avoit montré de la mauvaiſe volonté pour lui?

Néanmoins dès que ſa ſanté fut un peu rétablie, il ſe rendit à la Cour, pour faire au Roi ſon rapport du ſuccès de ſon voyage & de tout ce qui lui étoit arrivé. Mais il fut reçu avec la froideur la plus indécente; ſes juſtes plaintes des offenſes multipliées de ſes ennemis ne furent pas écoutées; & ſa demande non moins juſte à être rétabli dans ſes droits, fut éludée ſur de frivoles excuſes.

Ainſi ce grand homme qui avoit ſi bien mérité de la Couronne d'Eſpagne, fut obligé de conſacrer le ſoir de ſa vie pénible & utile à l'ignoble beſogne de ſolliciter la juſtice d'un juge injuſte, & la bonté d'un Roi aigri ſans ſujet, & d'implorer l'une & l'autre toujours inutilement, jusqu'à ce que le Ciel lui-même terminât ſes longues & ameres ſouffrances. Epuiſé par toutes les peines & mortifications qu'il avoit eſſuyées, il mourut enfin à Valladolid l'an 1506, dans la cinquante-neuvieme, ou

comme

comme d'autres difent, dans la foixante-cinquieme année de fon âge.

Sa mort fut digne de fa vie. Il mourut avec cette même tranquillité d'efprit & dans les mêmes fentiments de piété qu'il avoit fait paroître toute fa vie même dans les fcenes les plus terribles; & fon ame confumée de chagrin fembloit fe détacher avec joie pour s'envoler vers celui devant lequel les Rois mêmes font obligés de comparoître. —

(Une longue paufe; après laquelle le Pere pourfuivit ainfi.)

Voulez-vous maintenant, que je vous faffe auffi connoître la peinture que les Hiftoriens ont faite de la perfonne & du Caractere de ce brave homme?

Tous. O oui, cher Papa!

Le Pere. „Il étoit, difent-ils, d'une taille haute & bien proportionnée. Son regard & toute fa perfonne annonçoient de la nobleffe. Il avoit le vifage long, le nez aquilin, les yeux bleus & vifs, & le teint blond. Dans fa jeuneffe fes cheveux étoient rouffâtres; mais fes travaux pénibles & les adverfités contre lesquelles il

il avoit à lutter ſans ceſſe, les firent blanchir de bonne heure. Car ſa vie fut continuellement mêlée de bonheur & de malheurs, d'opprobres & d'applaudiſſements, des plus grand honneurs & des plus profondes humiliations. Ses heures de ſatisfaction furent en petit nombre & paſſerent rapidement : mais rarement il y eut un jour où il ne lui fallût ſouffrir des douleurs aigues, ou des contretems fâcheux, ou des chagrins cuiſants."

„Il avoit d'ailleurs le corps bien conſtitué, & autant de force que d'agilité dans les membres. Avec cela ſon abord étoit facile & prévenant; ſes mœurs douces & aiſées. Il étoit affable pour les Etrangers, humain à l'égard de ſes Domeſtiques, enjoué avec ſes Amis, & — ce qui le diſtinguoit ſur tout — d'une admirable égalité d'humeur dans toutes les ſituations de ſa Fortune."

„Il paroît par les événements de ſa vie, qu'il avoit l'ame grande, un génie élevé, l'eſprit pénétrant, le cœur à l'épreuve de tous les contretems, beaucoup de prudence & de circonſpection dans toute ſa conduite. Il n'a guere

eu

u ſes pareils en courage & fermeté dans les dangers, ni en patience à vaincre les plus grands obſtacles."

,,Quoiqu'il eût paſſé les deux tiers de ſa vie dans une fortune très-médiocre, il n'eut pas plutôt changé de condition, qu'il prit naturellement des manieres nobles & qu'il parut né pour commander. Perſonne ne prenoit mieux que lui cette gravité bienſéante, & ne poſſédoit plus parfaitement cette éloquence inſinuante & judicieuſe, qui donnent du poids à l'autorité. Il parloit peu, mais toujours avec grace & énergie."

Il étoit ſobre, modeſte dans ſon habillement, & toutes les fois que les expéditions étoient accompagnées de diſette & de peines, il renonçoit à toute jouiſſance que ſes Compagnons ne pouvoient partager.

,,Dans ſon jeune âge il s'etoit appliqué avec ſoin aux Sciences, & il y ſurpaſſoit la plupart de ſes Contemporains. Mais ce qui plus que tout cela le rend digne de notre eſtime & de notre émulation, eſt ſa piété ſolide & ſa probité ſevere, dont il a donné les preuves les plus évidentes en une infinité d'occaſions. Il étoit

porté

porté à la colere; mais combattant ce penchant par les principes de ſa religion, il l'affoiblit tellement par un exercice continuel, qu'il put oppoſer, comme nous l'avons vu, la douceur la plus admirable même aux offenſes les plus groſſieres de ſes indignes adverſaires."

Tel a été l'homme à qui ſes Contemporains ont rendu ſi peu de juſtice, mais dont le nom volera de bouche en bouche jusqu'à la poſtérité la plus reculée, & excitera toujours l'amour & l'admiration dans le cœur de ceux qui ſavent apprécier des vertus telles que furent les ſiennes. —

Ici le Pere ſe tut, & ſes jeunes auditeurs demeurerent quelque tems dans une triſte rêverie. Enſuite chacun voulut ſavoir, ſi cette Hiſtoire n'auroit point de ſuite: & le Pere leur répondit que cela dépendoit de la déciſion de Quinze cent autres jeunes gens à qui, avec le ſecours de l'Imprimeur, il alloit faire part de ce qu'il venoit de leur raconter.

O, dit Théophile, ſi tous ſavojent ce que je penſe!

SUP-

SUPPLÉMENT
pour ceux qui ſouhaiteront lire auſſi la ſeconde Partie de cet Ouvrage.

DIX-NEUVIEME RÉCIT.

A la fin du dernier Entretien les jeunes gens s'étoient bien apperçu que le Pere n'étoit pas encore au bout de ſa narration : mais ce qui les intrigoit beaucoup, c'étoit de ſavoir au juſte en quoi conſiſtoit ce qui lui reſtoit à raconter.

„Vous verrez, diſoit l'un que Papa s'eſt encore joué de nous! Sans que nous nous y attendions, Colomb reſſuſcitera comme autre fois Robinſon: Vous en ſouvient-il?"

„Non, je ne crois pas cela, diſoit un autre; cette fois-ci il avoit l'air trop ſérieux!"

„O, l'autre fois il l'avoit auſſi! crioit un Troiſième; & ce n'en étoit pas moins une plaiſanterie."

Enfin arrive Charlotte, & s'attachant au Pere & le cajolant, „Dis-nous au moins, mon petit

petit Papa," lui dit-elle, „ce qui va ſuivre encore; ou bien nous ne pourrons dormir de toute la nuit."

„Pauvres petits!" ce fut la réponſe du Pere; „je ſerois vraiment déſolé de vous cauſer des inſomnies!"

Charlotte. En ce cas il faut donc que tu nous le diſes!

Le Pere. Le faut-il en effet?

Charlotte. O je veux dire ſeulement, ſi tu veux bien avoir cette bonté-là!

Le Pere. A la bonne heure. Va donc rappeller les autres.

Charlotte. (*criant*) Mes petits amis! Mes petits amis! O vîte! Papa veut continuer.

Le Pere. (*Tandis que les autres accourent.*) Charlotte penſe que vous paſſeriez une mauvaiſe nuit, ſi je ne vous diſois pas ce qui vient à la ſuite de notre hiſtoire. Or comme j'aime qu'au bout d'une journée bien remplie vous jouiſſiez d'un ſommeil tranquille, il faut bien que je vous délivre de votre inquiétude.

Tous. O voilà qui eſt charmant!

Fréderic. (*Carreſſant le Pere*) Tu ſeras auſſi de nouveau mon cher petit Papa!

Quelques-uns. O le mien auſſi! le mien auſſi!

Le Pere. Fort bien; écoutez donc ce que j'ai encore à vous dire!

Colomb, mes Enfans, eſt mort, dans toute la force du terme: mais un autre homme paroît ſur la Scène, & n'y figure pas mal non plus.

Quelques-uns. Qui donc?

Le Pere. Un peu de patience, & je Vous le nommerai.

Il faut d'abord vous mettre au fait de ce qui arriva depuis la mort de Colomb jusqu'au moment que cet homme dont vous ne ſavez pas encore le nom, commença à ſe montrer publiquement: faute de quoi vous ne ſauriez bien comprendre ſon hiſtoire.

Fréderic. Allons, au fait!

Le Pere. Reportons d'abord nos regards ſur l'Eſpagnole ou St. Domingue, pour voir ce qui s'y eſt paſſé ſous l'adminiſtration d'Ovando. Mais je frémis en y regardant, & je ſuis ſûr qu'il vous en arrivera autant, quand je vous

ferai voir ſeulement en paſſant le tableau des cruautés barbares, que nous offre ce malheureux pays.

Ovando n'étoit pas un mauvais Régent pour les Eſpagnols qui s'étoient établis dans cette île. Il fit pluſieurs réglements ſages; il rétablit aſſez bien la tranquillité & la concorde dans la Colonie; il enrichit par l'exploitation des mines, le Roi, ſes Compagnons & ſoi-même, & ce qui ſur-tout eſt devenu important pour cette île ainſi que pour l'Europe — il introduiſit le premier dans les Indes occidentales la culture des cannes à ſucre, dont il fit venir le plant des Canaries. Idée heureuſe! Car combien de milliers de livres de ſucre, qui par la ſuite ont été produits ſous ces Climats où il n'en venoit point auparavant! Et combien de milliers de perſonnes, qui ont trouvé leur ſubſiſtance dans cette importante branche de commerce!

Voilà qui étoit fort bien. Mais pourquoi a-t-il fallu que ce même homme qui faiſoit des diſpoſitions ſi prudentes, ſe conduiſît envers les malheureux habitants de ce pays comme un monſtre digne de l'abomination de toutes

les

les perſonnes ſuſceptibles de pitié ? Ecoutez comment il les a traités : & puis vous me direz, ſi le jugement que je viens de porter ſur lui, a été trop ſevère.

Non content d'avoir ſubjugué toute l'innocente nation des habitants légitimes de l'île, & de l'avoir condamnée aux travaux les plus pénibles & à des charges annuelles qui ſurpaſſoient infiniment ſes forces, il l'envisagea comme une troupe de beſtiaux, dont il pouvoit diſpoſer à ſon gré. Pour ſe rendre agréable à ſes Compagnons avides, il imagina donc de donner, à l'un, vingt de ces Infortunés ; à un autre, cinquante ; à un troiſieme, cent : à peu près comme chez nous un riche Propriétaire diſtribue tant de moutons ou de porcs à ſes fermiers ; & en même tems il leur permit d'employer ces pauvres créatures à quoi ils voudroient, & de les traiter comme bon leur ſembleroit.

Pour lors ce foible & bon peuple fut tellement maltraité par ſes Maîtres barbares, que la plus grande partie en mourut de miſere & de fatigues, & que les autres, dégoûtés de leur

trifte exiftence, chercherent à y mettre fin eux-mêmes. Quand Colomb découvrit ce pays, le nombre des habitants fut eftimé à un Million, ou mille fois mille; maintenant — environ quinze ans après — on n'y comptoit plus que foixante mille ames, en forte qu'en fi peu de tems il n'y eut pas moins de neuf cent quarante mille perfonnes détruites par la barbarie des Européans.

Il reftoit, dans l'île, une feule province, également vafte & fertile, dont les habitants avoient bien auffi été rendus tributaires, mais qui cependant jouiffoient encore du bonheur d'être gouvernés par leur propre Reine. Cette Princeffe s'appelloit *Anacoana*, amie déclarée des Efpagnols, & qui acquitoit de bonne grace & régulièrement le tribut auquel elle avoit été taxée pour elle & pour fes fujets.

Malheureufement plufieurs des anciens complices de Roldan, gens fans fentiments & fans confcience, s'étoient établis dans cette Province. Quoique reçus & traités par la Reine & fes fujets avec toute la bonté imaginable, ces vauriens fe permettoient de tems à autre

des

des violences contre ceux qui les traitoient ſi bien. La Reine ſe vit donc obligée de réprimer leur inſolence: & cela fâcha cette racaille. Pour ſe venger, ils formerent l'abominable projet d'attirer ſur ce peuple hoſpitalier le plus grand malheur. A cette fin ils allerent trouver le Gouverneur Ovando à St. Domingue, & lui dirent que la Reine Anacoana méditoit une révolte, & ſongeoit à ſe ſouſtraire inceſſamment à la domination Eſpagnole; qu'ils lui conſeilloient donc de la prévenir & de s'aſſurer de ſa perſonne ainſi que de ſes biens & de tout ſon pays.

Ovando avoit trop d'eſprit pour ne pas pénétrer le noir deſſein de ces ſcélérats & pour ne pas ſentir combien leur accuſation étoit hazardée. Mais convoitant lui-même les biens & les terres de la Reine, il fit honteuſement ſemblant, de croire cette accuſation fondée & il réſolut d'agir comme ſi elle l'étoit en effet.

Cependant les forces de la Reine n'étoient point mépriſables du tout. Elle régnoit ſur un diſtrict de grande étendue, & l'on aſſure

 que

que jusqu'à trois cents Caciques étoient ses Vassaux.

CHARLES. Qu'est-ce que des *Vassaux*?

LE PERE. Tu ne sais pas cela, en étant un toi-même?

CHARLES. Moi?

LE PERE. Sans doute! Toi & tous les autres vous êtes réellement des Vassaux.

QUEQUES-UNS. Eh, de qui?

LE PERE. De moi! N'ai-je pas donné à chacun de vous une portion de terrein pour un jardin? N'êtes-vous pas obligés en revanche, de m'aider à bêcher, & à sarcler, & à arroser dans mon propre jardin, toutes les fois que je l'exige? Est-ce que je ne vous protège pas, à l'effet que personne ne ravage votre jardin, ni y enleve quelque chose malgré vous? Et si quelqu'un d'entre vous me quittoit, ou venoit à mourir, ne serois-je pas en droit ou de reprendre son jardin pour mon usage immédiat, ou de le concéder à un autre?

CHARLES. Oui!

LE PERE. Je suis donc en effet votre *Suzerain*, & vous êtes mes Vassaux. — Comprends-

rends-tu maintenant, mon Ami, ce que l'on
eut dire par ce mot?

Charles. O oui, je le comprends!

Le Pere. La Reine Anacoana avoit donc,
ce que l'on dit, trois cents Vaſſaux Caciques,
ui tous étoient tenus de l'aſſiſter toutes les
is qu'elle avoit beſoin de leur ſecours.
vando le ſavoit; il n'oſoit donc lui faire une
uerre ouverte, attendu que ſes propres for-
es, par l'influence maligne du Climat, étoient
onſidérablement fondues. C'eſt pourquoi il
éſolut — quelle indigne baſſeſſe! — de re-
ourir à une trahiſon criante.

Dans cette vue il manda à la Reine qu'il
loit ſe rendre auprès d'elle avec une ſuite
igne d'une ſi grande Princeſſe, pour reſſerrer
s liens d'amitié & d'alliance, qui ſubſiſtoient
ntr'elle & les Eſpagnols; — & le voilà qui
end le chemin du lieu où elle faiſoit ſa réſi-
ence accompagné de trois cents hommes à pied
de ſoixante-dix Cavaliers. La Reine éloignée
tout ſoupçon ſe fit une fête de recevoir chez
le des gens auxquels elle étoit ſincérement
tachée; & pour leur faire un accueil vrai-

ment royal & les honneurs les plus distingués, elle assembla tous ses Vassaux, & ce fut avec ce brillant cortège qu'elle alla au devant d'Ovando.

Le traître paroît. Anacoana, suivant l'usage du pays, le reçoit au milieu des chants & des danses, & le conduit dans sa Résidence. Là elle s'étudie avec une bonté qui lui étoit particulière, à rendre à Ovando & à son monde leur séjour chez elle, aussi agréable qu'il est en son pouvoir: & pour cela elle ordonne pendant plusieurs jours toutes sortes de jeux & de divertissements en usage parmi ce peuple.

Ovando témoigne qu'il en est on ne peut pas plus content, & demande à la Reine la permission de la régaler à son tour, ainsi que toute sa Cour, d'un divertissement à l'Européane. Ses offres sont acceptées avec reconnoissance. Le lendemain toute la Cour s'assemble & les Indiens curieux accourent en foule. Ovando s'éloigne, disant qu'il va donner ses ordres pour ce divertissement qui consistera en un Tournois.

Bientôt il reparoît à la tête de sa Cavalerie, précédée par l'Infanterie qui, à mesure qu'elle

arrivé, occupe ſans affectation toutes les avenues de la Place, où ſe doit donner la fête, tandis que lui-même marche avec ſes Cavaliers, les rangs ſerrés, droit à une vaſte ſalle dont le toit eſt ſoutenu d'un grand nombre de colonnes, & où toute la Cour ſe trouve réunie. Les Indiens, qui n'appréhendent rien, ne ſe laſſent pas d'admirer la beauté de ce ſpectacle guerrier. Mais quand Ovando porte la main à ſa Croix, ſignal dont on eſt convenu, toutes les épées ſont tirées; à l'inſtant, on fait main baſſe ſur les Indiens ſaiſis de frayeur & l'on en tue un nombre infini ſans diſtinction d'âge & de ſexe. La Reine elle-même eſt arrêtée & chargée de fers; les Caciques ſont attachés au piliers de la ſalle. Alors le monſtre fait mettre le feu à cet édifice, & en peu de tems toutes les malheureuſes victimes de ſa cruauté ſont conſumées par les flammes.

Vous frémiſſez d'horreur, mes Enfants, & avec raiſon; mais réſervez une partie de votre pitié, pour la donner à la Princeſſe infortunée, dont le ſort eſt encore plus à plaindre que celui de ceux que vous venez de voir tom-

ber ſous le fer & étouffer par le feu. Semblable à un agneau innocent & ſans défenſe entre les griffes du loup, elle eſt entre les mains de ſes bourreaux qui la traînent à St. Domingue, non pour l'épargner, mais pour faire durer ſon ſupplice & donner à la cruauté la plus révoltante une apparence de juſtice. On inſtruit ſon procès dans les formes, & ſans la moindre preuve du délit dont elle eſt accuſée, ſur la ſeule dépoſition de ces mêmes monſtres qui l'ont traitée ſi perfidement, elle eſt condamnée — à être pendue. Et cette exécrable ſentence eſt exécutée.

(Le Père ſe tut, & les jeunes gens ſoupirerent; puis le premier reprit ainſi:)

Dès lors la crainte, l'effroi & le déſeſpoir s'emparerent de l'eſprit de tous les Indiens qui reſtoient, & aucun n'oſa plus ſonger à ſecouer le joug inſupportable de la tyrannie qui les accabloit. Tant que vivoit Iſabelle, qui s'étoit toujours montrée une protectrice zélée de ce pauvre peuple, ſes cruels oppreſſeurs s'étoient contenus à un certain point; mais après ſa mort ces pauvres créatures délaiſſées ſe virent

à la merci de leurs tyrans. A la vérité un digne Ecclésiastique — son nom respectable étoit *Barthelémi de Las Casas* — s'avoua hautement leur défenseur, & ne cessa toute sa vie de crier, tantôt en Espagne tantôt dans les Indes occidentales, pitié & miséricorde en faveur de ces Infortunés: mais que pouvoit la voix d'un seul Particulier contre les cris réunis des Oppresseurs de ce peuple, qui savoient réfuter les meilleures raisons de Las Casas par les lingots d'or qu'ils faisoient passer en Espagne!

Le peu d'Indiens qui restoient, diminuerent si visiblement, qu'ils ne suffirent plus aux travaux des mines. C'est pour quoi Ovando proposa au Roi, de transporter les habitants des îles Lucayes — vous vous souvenez sans doute, que ce sont celles que Colomb découvrit à son premier voyage?

Nicolas. O oui; dont une s'appelle Guanahani, la première que Colomb découvrit! Les voilà.

Le Pere. Juste! Il proposa donc, dis-je, de transporter les habitants de ces îles à l'Espa-

l'Eſpagnole, pour les y inſtruire, diſoit-il, plus commodément dans la réligion Chrétienne. Le Roi y donna ſon conſentement; & Ovando ſongea à une nouvelle ruſe, pour envelopper plus facilement ce peuple débonnaire dans ſes filets: & il en imagina une qui étoit digne de ſon ame atroce.

On équippa en toute diligence quelques vaiſſeaux, & on les fit partir pour les Lucayes, où les Députés d'Ovando, déja en état de parler la langue des îles, eurent l'impudence de débiter aux crédules Habitants le menſonge que voici.

„Apprenez, bonnes gens, leur dirent-ils, l'agréable nouvelle dont nous ſommes porteurs! Nous venons en droiture du pays des Bien-heureux où ſont tous vos défunts ancêtres, y menant une vie — o une vie ſi délicieuſe, qu'il eſt impoſſible de la dépeindre! Ils vous ſont prier de paſſer inceſſamment chez eux, pour partager leur bonheur: & ſi vous avez le bon eſprit de vous rendre à leur invitation, nous ſommes prêts à vous y conduire."

Ainſi

Ainſi parlerent ces inſignes impoſteurs: & les habitants trop ſimples pour concevoir le moindre ſoupçon de la noire trahiſon qu'on leur préparoit, ſe jetterent ſans délibérer & en foule dans les vaiſſeaux, charmés d'aller rejoindre les perſonnes qui leur avoient été ſi chères dans la vie. Les miſérables qui furent trompés de cette manière, étoient au nombre de plus de quarante mille.

Ils ne furent pas plutôt arrivés à l'Eſpagnole, qu'ils s'apperçurent qu'on les avoit dupés. Une partie en mourut de dépit & de chagrin; d'autres firent les derniers efforts pour ſe tirer des griffes de ces tigres. Entr'autres quelques-uns furent rencontrés par un navire Eſpagnol en pleine mer à plus de cinquante lieuës de l'Eſpagnole, aſſis ſur un tronc d'arbre & cherchant à regagner leur pays natal à force de rames. Toutes leurs proviſions conſiſtoient en pluſieurs *Calebaſſes* (*) remplies d'eau douce, qu'ils

(*) La *Calebaſſe* eſt le fruit d'un arbre Américain appellé *Calebaſſier*; il reſſemble à nos grandes courges, & eſt recouvert d'une écorce

qu'ils avoient attachées à leur tronc. Ils n'étoient plus loin de leur île; mais on les intercepta, & à leur chagrin inexprimable il leur fallut de nouveau plier le cou sous le joug de l'esclavage, auquel ils avoient tâché d'échapper au risque de leur vie. — Enfin la ruse n'étant plus de saison, on employa la violence, & c'est ainsi que ces îles très-peuplées furent dépouillées de leurs habitants, au point qu'au bout de quelques années il ne s'y trouva plus une ame vivante.

Henri. Quelle abomination! Que n'ai-je vécu dans ce tems: j'aurais remué le ciel & la terre, pour arrêter les excès de ces scélérats.

Le Pere. Cher Henri, probablement tu n'aurois pas mieux réussi que le brave Las Casas, qui tâchoit aussi de remuer le ciel & la terre,

écorce ligneuse très-dure, sous laquelle il y a une chair ou poulpe un peu acide & qui n'est pas désagréable au goût. De l'écorce on fait des vases pour boire [& divers ustensiles de cuisine, comme assiettes, plats, &c. Quoique de bois, on y peut chauffer de l'eau. *Addit. du Traducteur.*]

terre, mais ſans aucun effet. Ainſi remercions plutôt Dieu, de nous avoir fait naître dans le meilleur tems, où de pareilles horreurs ne ſe voient plus.

Las Caſas eſſaya tous les moyens poſſibles, pour ſauver ſes malheureux Protégés: mais inutilement. Enfin ſon zele lo..able en lui-même l'égara, & lui fit imaginer, pour affranchir ſes amis Américains, un moyen aboutiſſant à la deſtruction d'une autre eſpèce d'hommes. Il conſeilla d'acheter, pour les travaux des mines les plus pénibles, des Negres à la côte d'Afrique, comme plus forts & plus robuſtes que les Américains. Cet avis fut approuvé, & dès lors commença le commerce inhumain d'eſclaves, qui de nos jours encore coûte annuellement à plus de quarante mille de nos frères noirs leur liberté, tout leur bonheur & même leur vie. Et les pauvres Américains n'en reſterent pas moins ce qu'ils étoient — de miſérables Eſclaves.

En voilà aſſez, & presque trop pour aujourd'hui!

VING-

VINGTIEME RÉCIT.

DIDIER.

N'aurons-nous plus de nouvelles du frère de Colomb, de Dom Barthelémi?

LE PERE. Je suis bien aise que tu m'y fasses penser; il est tems de revenir à la famille affligée de notre défunt ami.

Le fils ainé de Colomb — il s'appelloit *Diegue*, — insista, après la mort du grand homme, son père, à ce que le contrat passé entre le Roi & lui, fût exécuté, demandant en conséquence à être revêtu de la dignité de Vice-Roi des Indes occidentales, stipulée pou[r] sa famille à perpétuité; mais en vain! Ferdinand continua à être aussi soupçonneux aussi injuste envers le fils qu'il l'avoit été à l'égard du père; toutes les représentations qui lui furent faites à ce sujet, demeurerent sans effet.

Enfin Don Diegue osa faire assigner le [Roi] au Tribunal institué pour connoître de to[us]

les causes Américaines; & — soit dit à la gloire immortelle de ce Tribunal — les Juges eurent le noble courage de prononcer contre le Monarque, & de déclarer qu'il étoit juste que l'on tînt à Dom Diegue ce que l'on avoit promis à son père.

Tous. Bravo! Bravo!

Le Pere. Cependant le Roi, vraisemblablement, auroit eu peu d'égard aussi pour cette décision juridique, si Dom Diegue n'avoit pas trouvé moyen de donner à ses prétentions légitimes un plus grand appui. Elévé par l'arrêt de la Cour à la plus haute dignité de l'empire Espagnol, il demanda en mariage la fille d'un des premiers Seigneurs du Royaume, Niece du Duc d'Alba: & l'on ne fit point difficulté de la lui accorder. Cette puissante famille ne cessa d'importuner le Roi par ses représentations, qu'il n'eût cédé & rendu enfin justice à Dom Diegue. Ovando fut donc rappellé, & toute la famille Colomb, triomphant de l'envie & de l'injustice, s'embarqua pour passer à l'île Espagnole.

Théophile. Que le vieux Colomb ne vit-il encore!

Le Pere. L'ame bien heureuse du Juste a-t-elle besoin d'un salaire terrestre? Dans la jouissance de joies pures, dont son Dieu le récompensoit, il abaissoit sans doute alors ses regards sur les petites affaires des mortels comme sur une Comédie & se réjouissoit des souffrances passées, parce qu'à coup sûr il voyoit alors en pleine lumière, combien il lui avoit été utile de souffrir ici bas. —

Accompagné de son frère, de ses oncles & de son épouse, Dom Diegue partit donc avec un train magnifique pour l'Espagnole, & il y véçut dans une splendeur proportionnée au mérite de son père. Nombre de personnes de condition l'y avoient suivi, ce qui en peu de tems donna tout un autre air à la Colonie: & plusieurs respectables familles qui fleurissent encore aujourd'hui dans l'Amérique Espagnole, descendent de ces compagnons de Dom Diegue.

Voyons maintenant, comment les possessions des Espagnols dans ces contrées se sont accrues successivement.

Déja ſous l'adminiſtration d'Ovando un certain *Jean Ponce* avoit démandé & obtenu la permiſſion, d'établir une Colonie dans l'île de Portoric, découverte par Colomb. Il y fit donc voile, accompagné d'un grand nombre d'Aventuriers que l'eſpérance de faire fortune, lui avoit aſſociés: car on avoit appris, que cette île auſſi paſſoit pour être très riche en or.

Les habitants de ces pays, auſſi doux & humains que ceux de l'Eſpagnole, reçurent fort civilement ces Etrangers blancs, qu'ils prirent auſſi pour des êtres céleſtes; & un de leurs Caciques, en marque d'amitié éternelle, ſuivant l'uſage des Indiens, ſe fit auſſitôt nommer *Jean Ponce Agueynaba*, du nom du Chef des Eſpagnols. Mais ces amis céleſtes ne furent pas long-tems ſans ſe démaſquer, tout comme ils avoient fait ailleurs; ils ſe montrerent ſi durs & ſi inhumains, qu'on eût de la peine à les reconnoître ſeulement pour des hommes. Cependant pour s'aſſûrer s'ils étoient effectivement mortels, les Chefs de cette malheureuſe nation réſolurent d'en faire d'abord, avec toutes les précautions poſſibles, l'expérience

ſur un ſeul. Dans cette vue ils en attendirent l'occaſion, qui ſe préſenta bientôt.

Un jeune Eſpagnol, qui en toute ſécurité faiſoit des courſes dans l'île, entra chez un Caçique, pour y paſſer la nuit. On le reçut avec beaucoup d'honnêteté, & on lui ſervit à manger & à boire. Le lendemain l'Indien lui donna quelques hommes pour porter ſes hardes & lui ſervir en même tems de guides. Ils avoient des ordres ſecrets pour la conduite qu'ils devoient tenir.

On arriva au bord d'une rivière. Un des Indiens offrit à l'Eſpagnol de la lui faire traverſer, & il le chargea ſur ſes épaules; mais étant au milieu de la rivière, il ſe laiſſa tomber de manière que l'Eſpagnol fut deſſous, & à l'aide des autres Indiens il le tint au fond de l'eau jusqu'à ce qu'il le vit ſans aucune marque de vie. Alors ils tirerent le corps ſur la rive.

Mais telle étoit la force du préjugé dont ces gens s'étoient une fois coëffés en faveur de l'immortalité des Eſpagnols, qu'ils ne purent encore ſe perſuader de la réalité de la mort

du

du noyé. Ils ſe mirent donc à lui demander mille & mille pardons du malheureux accident qui lui avoit fait avaler tant d'eau, proteſtant qu'il leur avoit été impoſſible de le ſecourir plutôt. Et quoique le cadavre ne rendît pas le moindre ſigne de vie, ils reſterent trois jours auprès de lui, ne ceſſant de lui demander pardon, parce qu'ils craignoient toujours qu'il ne reſſuſcitât. Enfin la puanteur qui commençoit à s'exhaler du corps, les convainquit qu'il étoit mort tout de bon; & alors ils n'eurent rien de plus preſſé que d'aller porter au Cacique l'heureuſe nouvelle, qu'on pouvoit en effet faire mourir les hommes blancs.

Il n'en falloit pas davantage à celui-ci. Il fit auſſitôt part de cette découverte aux autres Caciques, & il fut réſolu unanimement, de ſe défaire de ces tyrans. Mais que pouvoit un peuple nud & nullement belliqueux, contre des guerriers exercés, & qui avoient des épées, des armes à feu, des chevaux & de gros dogues? A la vérité ils réuſſirent, avant que les Eſpagnols ſe fuſſent apperçus de leur deſſein, à en maſſacrer plus de cent qui couroient l'île à la dé-

débandade; mais auſſi payerent-ils bientôt cette hardieſſe par la perte totale de leur liberté & de toute leur félicité. Ponce raſſembla ſa troupe presque toute compoſée de vieux guerriers, & forçant les Indiens dans toutes leurs retraites il les battit par-tout où il les rencontra, & fit eſclaves ceux qui n'étoient pas tombés ſous le fer. Des renforts lui étant arrivés de l'Eſpagnole pendant cette expédition dans l'île, les Sauvages eurent la ſimplicité de s'imaginer que ces nouveaux Eſpagnols étoient les mêmes qu'ils avoient tués, & qui reſſuſcitoient pour les combattre; & qu'ainſi il ne leur ſerviroit de rien, de ſe défendre plus longtems contre des gens que l'on ne pouvoit tuer. Déſarmés par cette ſuperſtition, ils courberent en tremblant, leur cou ſous le joug de l'eſclavage; qui déſormais leur fut impoſé ſans ménagement.

En parlant du carnage fait alors dans l'île de Portoric, les Hiſtoriens de ce tems-là ne ſavent aſſez vanter l'eſprit & le courage d'un gros chien qu'ils appellent *Bezerrillo*, & qui, à ce qu'ils rapportent, faiſoit des exécutions ſur-

ſurprenantes. „Il ſavoit, diſent-ils, diſtinguer les Indiens amis ou ennemis de ſes maîtres. Auſſi redoutoient-ils plus dix Caſtillans avec le Chien, que cent Caſtillans ſans lui. Avant la guerre ils lui donnoient, pour l'appaiſer, la même part en vivres, en or & en eſclaves qu'ils accordoient à un Eſpagnol: ce qui, comme de raiſon, tournoit au profit de ſon Maître.“ Entre pluſieurs preuves du diſcernement de cet animal on rapporte l'anecdote ſuivante, dont vous croirez ce que vous voudrez. „Quelques Eſpagnols inhumains, raconte-t-on, ayant un jour envie de voir dépécer une vieille Indienne qui leur déplaiſoit, ils la chargerent d'une lettre qu'elle devoit porter quelque part; & lorsqu'elle ſe fut miſe en route, ils lâcherent Bezerrillo. La bonne Vieille le voyant accourir furieuſement, ſe mit à genoux, lui montra la lettre, & lui dit: Ah, Seigneur Chien, je ſupplie votre Grace de ne pas me faire de mal! Je dois porter cette lettre à des Chrêtiens. A ces mots, c'eſt toujours mon grave Hiſtorien qui parle, le Chien s'adoucit; il la flatta, remua la queue, & revint ſans lui nuire.“

Voilà donc le bonheur de ce Peuple détruit à jamais. Voyons ce qui arriva dans d'autres contrées de ces pays infortunés.

Les découvertes & les conquêtes des Espagnols furent toujours poussées de plus en plus; & je vais vous en faire connoître les plus considérables. La première chose que fit Dom Diegue pour étendre son autorité & les possessions du Roi son Maître, fut d'envoyer à l'île de Cubagua découverte par son père, une Colonie chargée d'y établir une pêcherie de perles. Régardez, *(montrant la Carte)*, voilà cette île, près d'une autre plus grande nommée *la Marguerite*, à peu de distance de la côte de *Cumana*.

Frédéric. On pêche donc les perles?

Le Pere. Elles se forment, mon Cher, dans certaines huîtres & moules au fond de la mer & de quelques fleuves, d'où par conséquent il faut les tirer pour les avoir. Quelques auteurs pensent, qu'elles sont une concrétion graveleuse, produite par une maladie de l'animal testacée de la même manière qu'il s'engendre quelque fois de petites pierres dans la vessie d'un

d'un homme (*). Ce qu'il y a de certain, c'eſt que la matière, à laquelle les Perles doivent leur origine, étoit d'abord un ſuc ſorti du corps de l'animal, & durci peu à peu. Les pêcheurs de Perles, la plupart pauvres Eſclaves, ſe bouchent le nez & les oreilles avec du coton, mettent dans leur bouche une éponge trempée dans de l'huile, & deſcendent à l'aide d'une corde jusqu'au fonds de la mer pour y détacher & ramaſſer les huîtres. Il eſt aiſé de concevoir, que ces pêcheurs expoſent toujours leur vie, & que pluſieurs y doivent périr en effet. Cependant nos Dames ſi ſenſibles ne ſe font point ſcrupule de porter le prix du ſang de ces

(*) Tandis que d'autres diſent, que la matière des Perles n'eſt autre choſe que celle qui forme la Nacre de la coquille; c'eſt à dire, que la Perle, comme la coquille, n'eſt produite que d'une abondance de la liqueur nacrée, qui en tranſudant de l'animal, au lieu de s'applatir & de former des couches dans le fond, de la coquille, a ſtillé par gouttes, ou par petits pelotons qui ſe ſont conglomérés. *Addition du Traducteur.*

ces malheureux, à leur cou & à leurs bras comme un ornement!

Dom Diegue crut, que les Indiens exercés à nager & à plonger, trouveroient cette occupation moins difficile que la fouille des Mines. Il en envoya donc un bon nombre, avec des Inſpecteurs Européans, à Cubagua, où ſon père avoit déja fait l'obſervation, que la mer devoit abonder en huîtres à Perles. Le profit que le Roi, ainſi que ſon Lieutenant, retira de cette pêcherie, fut immenſe; mais les malheureux Indiens qui y étoient employés, périrent presque tous: & la ſtérilité de cette île obligea bientôt la Colonie d'aller s'établir dans la Marguerite.

Vers le même tems Dom Diegue prit auſſi poſſeſſion de la Jamaïque. On y établit des Colonies, & les anciens habitants de cette île ſe virent condamnés au même ſort que les autres Indiens avoient déja ſubi.

Enſuite vient le tour de Cuba. Dom Diegue chargea de la conquête de cette île un certain *Velasquez*, qui du vivant de Colomb s'étoit bien diſtingué en différentes occaſions. Nom-

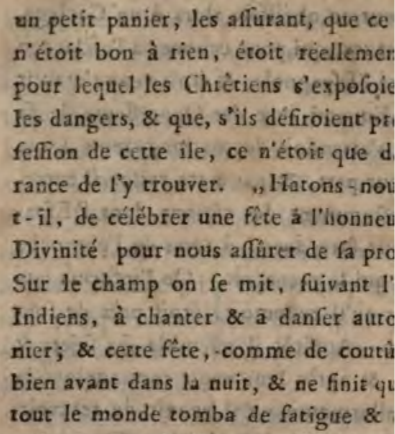
bre

bre de perſonnes qui eſpéroient y faire fortune, voulurent être de la partie, & Velasquez aborda avec ce monde à la pointe orientale de Cuba.

Cette contrée obéiſſoit alors à un Cacique, nommé *Hatuey*, qui pour échouer à l'eſclavage avoit quitté l'Eſpagnole, & étoit venu s'établir à Cuba. Ennemi juré des Oppreſſeurs de ſa nation, il s'attendoit depuis long-tems à une viſite de leur part, & par cette raiſon il entretenoit conſtamment des eſpions dans l'Eſpagnole, pour être averti à tems de l'approche du danger qui le menaçoit. On l'informa que le malheur qu'il redoutoit, étoit près de fondre ſur lui. Auſſitôt il aſſembla ſes ſujets & ſes Alliés, & après leur avoir communiqué la nouvelle allarmante qu'il venoit de recevoir, il les encouragea à défendre leur liberté jusqu'à la dernière goutte de leur ſang. On lui promit unanimement de ſuivre ſon exemple.

„Fort bien, mes Amis! leur dit Hatuey; mais ſi vous voulez que les efforts que nous ferons pour éloigner ces tyrans, aient du ſuccès, une choſe eſt abſolument néceſſaire. Savez-vous pourquoi ils viennent ici? C'eſt pour cher-

cher


un petit panier, les aſſurant, que ce
n'étoit bon à rien, étoit réellemen
pour lequel les Chrètiens s'expoſoie
les dangers, & que, s'ils déſiroient pr
ſeſſion de cette ile, ce n'étoit que d
rance de ſ'y trouver. „Hatons-nou
t-il, de célébrer une fête à l'honneu
Divinité pour nous aſſûrer de ſa pro
Sur le champ on ſe mit, ſuivant l'
Indiens, à chanter & à danſer auto
nier; & cette fête, comme de coutû
bien avant dans la nuit, & ne finit qu
tout le monde tomba de fatigue &
Le lendemain Hatuey raſſembla ſe
pour leur dire, qu'ayant réfléchi ſur
leurs craintes, il ne voyoit encore

entrailles. Allons donc l'enfevelir dans les flots de la Mer, afin qu'il n'en refte plus rien dans notre île!" Cet avis fut fuivi; chacun s'empreffa d'apporter fon Or, & tout ce que l'on en put trouver, fut jetté dans la Mer.

Ils n'en virent pas moins le Pavillon Efpagnol flotter fur leur côte. Hatuey fe préfenta avec beaucoup de réfolution pour s'oppofer à leur défcente; on en vint à une bataille; l'armée de ce malheureux Prince, après une courte réfiftance, fut mife en fuite; lui même fut pris & condamné, pour effrayer les autres Caciques de l'île, — à être brulé vif!

Quelques-uns. Les exécrables monftres!

Le Pere. Il étoit fur le bucher & attaché à un poteau, lorsqu'un Réligieux Francifcain s'approcha de lui, pour lui peindre le lieu du féjour des Bienheureux, le Paradis. „Y a-t-il, auffi, lui demanda le Cacique, des Efpagnols dans ce lieu de délices?" Sans doute, répondit le Moine; mais il n'y en a que des bons. — „Le meilleur n'en vaut rien, reprit Hatuey; je ne veux point aller dans un lieu où je puiffe craindre d'en rencontrer un feul!"

Cet

Cet exemple de févérité infpira à tous les Indiens de Cuba tant de frayeur qu'ils ne fongerent plus à réfifter, & qu'ils fe foumirent tous au joug Efpagnol fans autre contrainte. Ce fut ainfi que les Caftillans fe rendirent Maîtres d'une des plus grandes & des plus belles îles du monde en peu de jours & fans que cette conquête leur coûtât un feul homme.

Vers le même tems il fe fit auffi plufieurs voyages vers le Continent découvert par Colomb, & les Efpagnols commençoient déja à y établir des Colonies & à fubjuguer les habitants de ces contrées. Mais c'eft de quoi je vous entretiendrai une autre fois.

Cependant je dois dès à préfent joindre à mon récit un autre événement rémarquable qui arriva à cette Epoque. Ponce, le vainqueur de l'île de Portoric, avoit entendu répéter plufieurs fois par les naturels du pays, un Conte très-accrédité parmi ce peuple fimple. Suivant ce Conte il y avoit quelque part vers le Nord, une île, & dans cette île une fontaine miraculeufe, dont les eaux avoient la vertu particulière de rajeunir tous ceux qui s'y baignoient, & de

leur

leur rendre leur première vigueur. Quelque abſurde que fût cette fable, elle excita toute la curioſité du crédule Eſpagnol, qui ſans délibérer davantage réſolut d'aller à la recherche de cette fontaine merveilleuſe.

Dans ce deſſein il partit de Portoric, gouvernant au nord en conſéquence du vieux Conte, du côté des îles Lucayes; & quand après être arrivé au vingt - ſixième Degré de Latitude ſeptentrionale il eut pris ſon cours vers l'Oueſt, il trouva à ſa très grande joie —

Frédéric. La fontaine?

Le Pere. Non; — mais une grande & belle terre, que nous ſavons aujourd'hui être une partie du Continent de l'Amérique ſeptentrionale, & à laquelle Ponce donna le nom de *Floride*, ſoit parce qu'elle avoit un air fleuri, ou parce qu'il la découvrit le jour des Rameaux, que l'on appelle Pâques fleuries, c'eſt-à-dire, le Dimanche qui précede immédiatement Pâque. C'eſt ainſi qu'un Conte de Vieille eſt devenu l'occaſion d'une découverte bien importante!

Dès

Dès lors l'attention des Espagnols se tourna sur une autre région du monde, qui jusques-là leur étoit restée inconnue. On avoit des raisons de soupçonner que sous le Climat où est le vaste & riche Mexique, il existoit des Terres, mais personne n'avoit encore tenté de les découvrir. Cette tentative fut enfin résolue: & tout-à-coup parut sur la scène l'Homme remarquable, dont je vous ai tû jusqu'ici le nom.

Quelques-uns. *(Se faisant signe les uns aux autres.)* Ha, ha, nous allons voir!

Pierre. O vîte, cher Papa! Qui étoit-il?

Cortez! leur répondit le père; — Ici finit le récit & avec lui l'Histoire de Colomb.

